



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

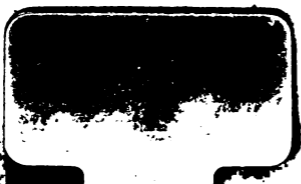
O

f

28



PORCHESTER.



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



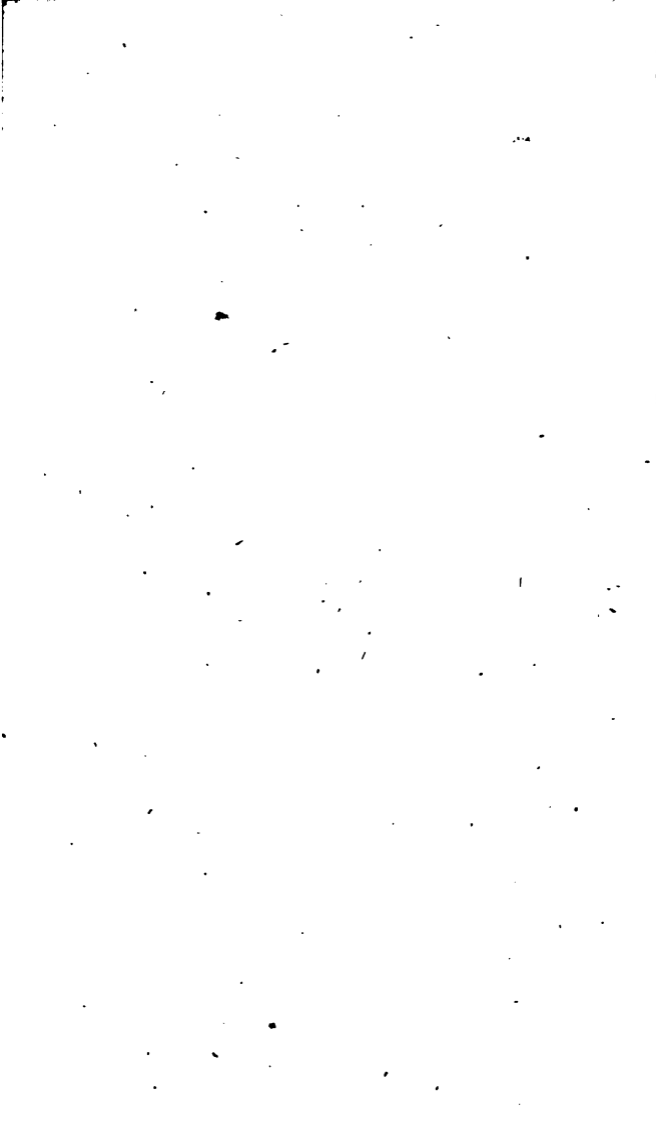
ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr

32







L A V I E
D E
M A R I A N N E,
O U
LES AVANTURES
D E M A D A M E
LA COMTESSE DE *.**

Par Monsieur DE MARIVAUX.
P R E M I E R E P A R T I E.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXV.

2 1 7 1 2

D E

MAINTAIN

ON

THE

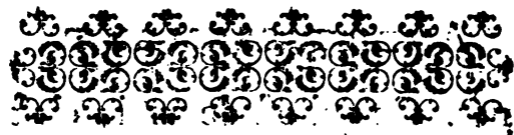
DE

THE

THE



THE



AVERTISSEMENT.

COMME on pourroit
soupçonner cette His-
toire-ci d'avoir été
faite exprès pour amuser le
Public, je crois devoir aver-
tir que je la tiens moi-même
d'un ami qui l'a réellement
trouvée, comme il le dit cy-
après, & que je n'y ai point
d'autre part que d'en avoir
retouché quelques endroits
trop confus & trop negli-
gés.

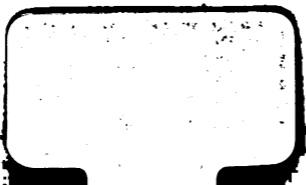
O

f

28



PORCHESTER.



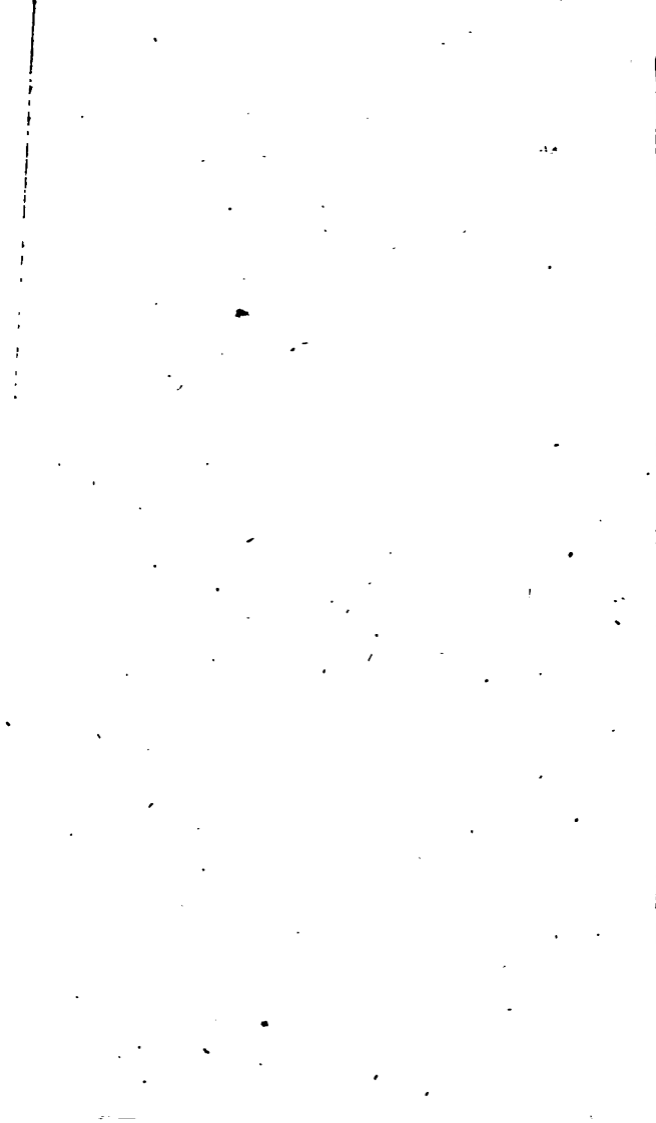
TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1732





L A V I E
D E
M A R I A N N E ,
O U
LES AVANTURES
D E M A D A M E
LA COMTESSE DE *.**

Par Monsieur DE MARIVAUX.
P R E M I E R E P A R T I E .



A L A H A Y È ,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXV.

7 1 7 1 3

D E

MAINTAIN

ON

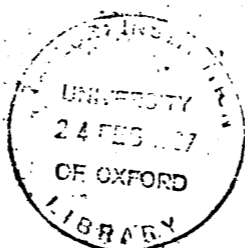
DEPARTMENT

DEPARTMENT

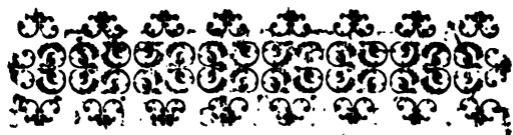
DEPARTMENT

DEPARTMENT

DEPARTMENT



DEPARTMENT
DEPARTMENT
DEPARTMENT



AVERTISSEMENT

COMME on pourroit
soupçonner cette His-
toire-ci d'avoir été
faite exprès pour amuser le
Public, je crois devoir aver-
tir que je la tiens moi-même
d'un ami qui l'a réellement
trouvée, comme il le dit cy-
après, & que je n'y ai point
d'autre part que d'en avoir
retouché quelques endroits
trop confus & trop negli-
gés.

AVERTISSEMENT.

gés. Ce qui est de vrai, c'est que si c'étoit une Histoire simplement imaginée, il y a toute apparence qu'elle n'auroit pas la forme qu'elle a; *Marianne* n'y feroit ni de si longues ni de si fréquentes Réflexions; il y auroit plus de faits, & moins de morale; en un mot, on se feroit conformé au goût général d'à présent, qui, dans un Livre de ce genre, n'est pas favorable aux choses un peu réfléchies & raisonnées; on ne veut dans des Aventures, que les Aventures mêmes; & *Marianne*, en écrivant

AVERTISSEMENT.

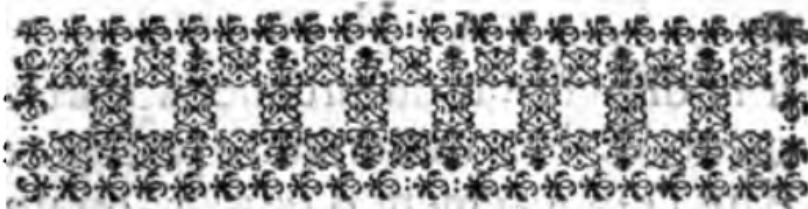
vant les siennes , n'a point eu égard à cela. Elle ne s'est refusée aucune des Réflexions qui lui sont venuës sur les accidens de sa vie ; ses Réflexions sont quelquefois courtes , quelquefois longues , suivant le goût qu'elle y a pris. Elle écrivoit à une Amie , qui apparemment aimoit à penser : & d'ailleurs , *Marianne* étoit retirée du monde , situation qui rend l'esprit sérieux & philosophe. Enfin , voilà son Ouvrage , tel qu'il est , à quelque correction de mots près. On en donne la premiere Partie au Public ,

AVERTISSEMENT

pour voir ce qu'on en dira.
Si elle plaît, le reste paroî-
tra successivement; il est tout
prêt.




LA



L A V I E
D E
M A R I A N N E ,

O U L E S
A V A N T U R E S D E M A D A M E
L A C O M T E S S E D E ***.

 V A N T que de donner cette Histoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose
En Part. A

à la disposition du premier appartement, & dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un Manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'Histoire qu'on va lire, & le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lûs avec deux de mes amis qui étoient chés moi, & qui depuis ce jour-là n'ont cessé de me dire qu'il falloit le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette Histoire n'intéresse personne. Nous voyons par la date que nous avons trouvé à la fin du Manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit; nous en avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé, & qui sont mortes. Ce qui y est dit d'elles est pourtant très indifférent; mais n'importe, il est toujours mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avois à dire, ce petit préambule m'a paru nécessaire, & je l'ai fait du mieux que j'ai pu, car je ne suis point Auteur, & jamais on n'imprimera de moi que cette

cette vingtaine de lignes-ci.

Passons maintenant à l'Histoire, c'est une femme qui raconte sa Vie, nous ne sçavons qui elle étoit; c'est la Vie de Marianne, c'est ainsi qu'elle se nomme elle même au commencement de son Histoire, elle prend ensuite le titre de Comtesse, elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, & puis c'est tout.

QUAND je vous ai fait le recit de quelques accidens de ma Vie, je ne m'attendois pas, ma chere amie, que vous me prieries de vous la donner toute entiere, & d'en faire un livre à imprimer; il est vrai que l'Histoire en est particuliere, mais je la gaterai si je l'écris, car où voulés-vous que je prenne un stile?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit; mais, ma chere, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, & qu'il ne vaudra rien à être lû.

Nous autres jolies femmes, car

j'ai été de ce nombre, personne n'a plus d'esprit que nous, quand nous en avons un peu; les hommes ne savent plus alors la valeur de ce que nous disons, en nous écoutant parler, ils nous regardent, & ce que nous disons profite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation passoit pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimoit comme elle, c'étoit la vivacité, c'étoit la finesse même qui parloit: les connoisseurs n'y pouvoient tenir de plaisir. La petite verole lui vint, elle en resta extrêmement marquée; quand la pauvre femme reparut, ce n'étoit plus qu'une babillarde incommode: voyés combien auparavant elle avoit emprunté d'esprit de son visage. Il se pourroit bien faire que le mien m'en eut prêté aussi dans le tems qu'on m'en trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce tems-là, & je crois qu'ils avoient plus d'esprit que moi.

Com-

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auroient eu bien de la peine à passer toutes seules : sans le jeu d'une physionomie fripponne qui les accompagnoit, on ne m'auroit pas applaudi comme on faisoit ; & si une petite verole étoit venu réduire cela à ce que cela valoit , franchement , je pense que j'y aurois perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois , par exemple , que vous me parliez encore d'un certain jour , (& il y a douze ans que ce jour est passé ,) où dans un repas on se recria tant sur ma vivacité ; eh-bien , en conscience , je n'étois qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ; tout me réussissoit , & je vous assure que , dans la bouche d'une laide , mes folies auroient paru dignes des Petites-Maisons , & peut-être que j'avois besoin d'être aimable dans tout ce que je disois de mieux ; car à cette heure que mes agrémens
sont

sont passés, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, & cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été: mais enfin, puisque vous voulés que j'écrive mon Histoire, & que c'est une chose que vous demandés à mon amitié, soyés satisfaite, j'aime encore mieux vous ennuier que de vous refuser.

Au reste, je parlois tout-à-l'heure de stile, je ne sçai pas seulement ce que c'est; comment fait-on pour en avoir un? celui que je vois dans les livres, est-ce le bon? pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent? Celui de mes lettres vous paroît-il passable? j'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis, je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne sçavois pas encore, si le sang d'où je sortois étoit noble ou non, si j'étois batarde ou legitime. Ce debut paroît annoncer un Roman, ce n'en est pourtant pas

pas un que je raconte ; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un carosse de voiture, qui alloit à Bordeaux, fut dans la route attaqué par des voleurs ; deux hommes qui étoient dedans voulurent faire résistance, & blessèrent d'abord un de ces voleurs ; mais ils furent tués avec trois autres personnes, il en coûta aussi la vie au cocher & au postillon, & il ne restoit plus dans la voiture qu'un Chanoine de Sens & moi, qui paroïssois n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le Chanoine s'enfuit, pendant que tombée dans la portiere je faisois des cris épouvantables à demi étouffée sous le corps d'une femme qui avoit été blessée, & qui malgré cela voulant se sauver étoit retombée dans la portiere où elle mourut sur moi, & m'écrasoit.

Les chevaux ne faisoient aucun mouvement, & je restai dans cet état un bon quart-d'heure toujours criant, &

& sans pouvoir me débarrasser.

Remarqués, qu'entre les personnes qui avoient été tuées, il y avoit deux femmes; l'une belle & d'environ vingt-ans, & l'autre d'environ quarante: la première fort bien mise, & l'autre habillée comme le seroit une femme de chambre.

Si l'une des deux étoit ma mère, il y avoit plus d'apparence que c'étoit la jeune & la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblois un peu, du moins à ce que disoient ceux qui la virent morte, & qui me virent aussi; & que j'étois vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre.

J'oubliois à vous dire, qu'un laquais qui étoit à un des Cavaliers de la voiture s'enfuit blessé à travers champs, & alla tomber de foiblesse à l'entrée d'un village voisin où il mourut sans dire à qui il appartenoit: tout ce qu'on pût tirer de lui un moment avant qu'il expirât, c'est que son maître & sa maîtresse venoient d'être tués,

tués, mais cela n'apprenoit rien.

Pendant que je criois sous le corps de cette femme morte qui étoit la plus jeune, cinq ou six Officiers qui couroient la poste passerent, & voyant quelques personnes étendues mortes auprès du carosse qui ne bougeoit, entendant un enfant qui crioit dedans, s'arrêterent à ce terrible spectacle, ou par la curiosité qu'on a souvent pour des choses qui ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'étoit que cet enfant qui crioit & pour lui donner du secours. Ils regardent dans le carosse y voyent encore un homme tué, & cette femme morte tombée dans la portiere où ils jugeoient bien par mes cris que j'étois aussi.

Quelqu'un d'entreux, à ce qu'ils ont dit depuis, vouloit qu'ils se retirassent, mais un autre, ému de compassion pour moi, les arrêta, & mettant le premier pied à terre alla ouvrir la portiere où j'étois, & les autres le suivirent : nouvelle horreur qui les
frap-

frappe, un côté du visage de cette Dame morte étoit sur le mien, & elle m'avoit baignée de son sang. Ils repousserent cette Dame, & toute sanglante me retirèrent de dessous elle.

Après cela, il s'agissoit de sçavoir ce qu'on feroit de moi, & où l'on me mettroit: ils voyent de loin un petit village où ils concluent qu'il faut me porter, & me donnent à un domestique qui me tenoit enveloppée dans un manteau.

Leur dessein étoit de me remettre entre les mains du Curé de ce village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi; mais ce Curé, chés qui tous les habitans les conduisirent; étoit allé voir un de ses confreres; il n'y avoit chés lui que sa sœur fille très pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder en attendant l'aveu de son frere: il y eut même un procès verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, & qui fut écrit par un espece de Procureur Fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs ensuite donna généreusement pour moi quelque argent qu'on mit dans une bourse dont on chargea la sœur du Curé, après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce Curé, de qui je tiens tout ce que je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en fremissés; on ne peut en entrant dans la vie éprouver d'infortune plus grande, & plus bizarre. Heureusement je n'y étois pas quand elle m'arriva; car ce n'est pas y être, que de l'éprouver à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le carrosse, ni ce qu'on fit des voyageurs tués, cela ne me regarde point.

Quelques-uns des voleurs furent pris trois ou quatre jours après, & pour comble de malheur on ne trouva dans les habits des personnes qu'ils avoient assassinées, rien qui pût apprendre à qui j'appartenois. On eut

beau-recourir au registre qui est toujours chargé du nom des voyageurs, cela ne servit de rien ; on scût bien par-là qui ils étoient tous, à l'exception de deux personnes, d'une Dame & d'un Cavalier, dont le nom assés étranger n'instruisit de rien, & peut-être qu'ils n'avoient pas dit le véritable. On vit seulement qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme de chambre qui avoient été tués aussi.

Par tout cela, ma naissance devint impenetrable, & je n'appartins plus qu'à la charité de tout le monde.

L'excès de mon malheur m'attira d'assés grands secours chés le Curé où j'étois, & qui consentit aussi-bien que sa sœur à me garder.

On venoit pour me voir de tous les cantons voisins, on vouloit sçavoir quelle physionomie j'avois, elle étoit devenue un objet de curiosité, on s'imaginait remarquer dans mes traits quelque chose qui sentoient mon

avan-

avanture; on se prenoit pour moi d'un goût romanesque; j'étois jolie, j'avois l'air fin; vous ne sçauriez croire combien tout cela me servoit, combien cela rendoit noble & delicat l'attendrissement qu'on sentoît pour moi. On n'auroit pas caressé une petite Princesse infortunée d'une façon plus digne; c'étoit presque du respect que la compassion que j'inspirois.

Les Dames surtout s'interessioient pour moi au delà de ce que je puis vous dire; c'étoit à qui d'entr'elles me feroit le présent le plus joli, me donneroit l'habit le plus galand.

Le Curé, qui, quoique Curé de village, avoit beaucoup d'esprit, & étoit un homme de très bonne famille, disoit souvent depuis, que dans tout ce que ces Dames avoient alors fait pour moi, il ne leur avoit jamais entendu prononcer le mot de charité; c'est que c'étoit un mot trop dur, & qui bleffoit la mignardise des sentimens qu'elles avoient.

Aussi, quand elles parloient de moi, elles ne disoient point cette petite fille, c'étoit toujours cette aimable enfant.

Etoit-il question de mes parens, c'étoit des étrangers, & sans difficulté de la premiere condition de leur pais; il n'étoit pas possible que cela fût autrement, on le sçavoit comme si on l'avoit vû: il couroit là-dessus un petit raisonnement que chacune d'elles avoit grossi de sa pensée, & qu'ensuite elles croyoient comme si elles ne l'avoient pas fait elles-mêmes.

Mais, tout s'use, & les beaux sentimens comme autre chose. Quand mon aventure ne fut plus si fraiche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir dissipa les fantaisies qui me faisoient tant de bien, elle épuisa le plaisir qu'on avoit à m'aimer, ce n'avoit été qu'un plaisir de passage, & au bout de six mois cet aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline à qui on n'épargna pas alors le mot de charité, on disoit que j'en meritois

ritois beaucoup. Tous les Curés me recommanderent chés eux, parce que celui chés qui j'étois n'étoit pas riche; mais la religion de ces Dames ne me fut pas si favorable que me l'avoit été leur folie; je n'en tirai pas si bon parti, & j'aurois été fort à plaindre, sans la tendresse que le Curé & sa sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avois été son enfant. Je vous ai déjà dit que son frere & elle étoient de très bonne famille: on disoit qu'ils avoient perdu leur bien par un procès, & que lui, il étoit venu se refugier dans cette Cure où elle l'avoit suivi, car ils s'aimoient beaucoup.

Ordinairement, qui dit nièce ou sœur de Curé de village dit quelque chose de bien grossier & d'approchant d'une païsanne.

Mais cette fille-ci n'étoit pas de même, c'étoit une personne pleine de raison & de politesse, qui joignoit à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent, en me

regardant, les larmes lui couloient des yeux au souvenir de mon aventure; & il est vrai, qu'à mon tour, je l'aimois comme ma mere: je vous avouerai aussi, que j'avois des grâces, & de petites façons, qui n'étoient point d'un enfant ordinaire, j'avois de la douceur & de la gayeté, le geste fin, l'esprit vif, avec un visage qui promettoit une belle physionomie; & ce qu'il promettoit, il l'a tenu.

Je passe tout le tems de mon éducation dans mon bas-âge, pendant lequel j'appris à faire je ne sçai combien de petites nippes de femme, industrie qui m'a bien servi dans la suite.

J'avois quinze ans plus ou moins, car on pouvoit s'y tromper, quand un parent du Curé, qui n'avoit que sa sœur & lui pour héritiers, leur fit écrire de Paris qu'il étoit dangereusement malade; & cet homme, qui leur avoit souvent donné de ses nouvelles, les prioit de se hâter de venir l'un ou l'autre, s'ils vouloient le voir avant qu'il mourût. Le Curé aimoit trop son

de-

devoir de Pasteur pour quitter la Cure , & fit partir sa sœur.

Elle n'avoit pas d'abord envie de me mener avec elle , mais deux jours avant son départ , voyant que je m'a-
tristois beaucoup , & que je soupirois ;
Marianne , me dit-elle , puisque vous
craignés tant mon absence , consolés-
vous , je veux bien que vous ne me
quittiés point , & j'espere que mon
frere le voudra bien aussi. Il me vient
même actuellement des vûes pour
vous , j'ai dessein de vous faire entrer
chés quelque marchande , car il est
tems de songer à devenir quelque
chose , nous vous aiderons toujours
pendant que nous vivrons mon frere
& moi , sans compter ce que nous
pourrons vous laisser après nôtre
mort : mais cela ne suffit pas , nous ne
sçaurions vous laisser beaucoup ; le
parent que je vais trouver , & dont
nous sommes heritiers , je ne le crois
pas fort riche , & il faut vous choisir
un état qui puisse contribuer à vous
établir. Je vous dis cela , parce que

vous commencés à être raisonnable, ma chere Marianne, & je souhaiterois bien avant que de mourir avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous : il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.

Je me jetai entre ses bras après ce discours, je pleurai, & elle pleura, car c'étoit la meilleure personne que j'aie jamais connu, & de mon côté j'avois le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le Curé entra là-dessus: Qu'est-ce, dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure? Elle lui dit alors ce dont nous parlions, & le dessein qu'elle avoit de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il; mais si elle y reste nous ne la verrons donc plus, & cela me fait de la peine, car je l'ai aimée la pauvre enfant; nous l'avons élevée, je suis bien vieux, & ce sera peut-être pour toujours que je lui dirai adieu.

Il n'y avoit rien de si touchant que
cet

cet entretien comme vous le voyés, je ne répondis point au Curé, mais en revanche, je me mis à sangloter de toute ma force, cela les attendrit encore d'avantage, & le bon homme alors s'approchant de moi; Marianne, me dit-il, vous partirés avec ma sœur, puisque c'est pour vôtre bien, & que je dois le preferer à tout; nous vous avons tenu lieu de vos parens que Dieu n'a pas permis que vous connussiez, non plus que personne de vôtre famille, ainsi ne faites jamais rien sans nous consulter pendant que nous vivrons; & si ma sœur vous laisse bien placée à Paris, sans quoi il faut que vous reveniez, écrivés nous dans toutes occasions où vous aurés besoin de nos conseils; pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partissions, j'abrege, car je m'imagine que toutes ces minuties de mon bas-âge vous ennuyent, cela n'est par fort interessant, & il me tarde d'en venir

à d'autres choses, j'en ai beaucoup à dire, & il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une Histoire qui sera très longue : je vais barboüiller bien du papier, mais je ne veux pas songer à cela, il ne faut pas seulement que ma paresse le sache : avançons toujours.

Nous partimes donc la sœur du Curé & moi, & nous voilà à Paris : il falloit presque le traverser tout entier pour arriver chés le parent dont j'ay parlé.

Je ne scaurois vous dire ce que je sentis en voyant cette grande ville, & son fracas & son peuple & ses ruës. C'étoit pour moi l'empire de la Lune : je n'étois plus à moi ; je ne me ressouvenois plus de rien ; j'allois, j'ouvrois les yeux, j'étois étonnée ; & voilà tout.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, & alors je jouis de toute ma surprise : je sentis mes mouvemens, je fus charmée de me trouver-là, je respirai un air qui re-
joüit

joûit mes esprits , il y avoit une douce sympathie entre mon imagination & les objets que je voyois, & je devinois qu'on pouvoit tirer de cette multitude de choses différentes je ne sçai combien d'agrémens que je ne connoissois pas encore ; enfin, il me sembloit que les plaisirs habitoient au milieu de tout cela : voyés, si ce n'étoit pas-là un vrai instinct de femme, & même un pronostic de toutes les aventures qui devoient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer, car dans la Vie d'une femme comme moi, il faut bien parler du destin. Le parent, que nous allions trouver, étoit mort quand nous arrivâmes, il y avoit dit-on vingt-quatre heures qu'il étoit expiré.

Ce n'est pas-là tout, c'est qu'on avoit mis le scellé chés lui ; cet homme avoit été dans les affaires, & on prétendoit qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifioit cela, c'est un détail qui
me

me passe, tout ce que je sçais, c'est que nous ne pûmes loger chés lui, que tout étoit saisi, & qu'après bien des discussions qui durèrent trois ou quatre mois, on nous fit voir qu'il n'y avoit pas le soû à esperer de la succession, & que c'étoit dommage qu'elle ne fut pas plus grande, parce qu'elle en auroit mieux payé ses dettes.

N'étoit-ce pas-là un beau voyage que nous étions venu faire ? Aussi la sœur du Curé en prit-elle un si grand chagrin, qu'elle en tomba malade dans l'auberge où nous étions.

Helas, ce fut à cause de moi, qu'elle s'affligea tant, elle avoit esperé que cette succession la mettroit en état de me faire du bien ; & d'ailleurs ce voyage inutile l'avoit épuisé d'argent, ce qu'elle en avoit apporté diminuoit beaucoup, & son frere qui n'avoit que sa Cure auroit bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle étoit malade ; qu'elle pitié !

Je l'entendois soupirer : jamais ;
cette

cette chere fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyoit plus à plaindre que jamais ; & moi, je la consolais, je lui faisois mille caresses, & elles étoient bien vrayes, car j'étois remplie de sentiment, j'avois le cœur plus fin & plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déjà pas mal.

Vous jugés bien qu'elle avoit informé le Curé de toute nôtre Histoire, & comme il y a des tems où les malheurs fondent sur les gens avec furie, car on ne sçauroit le penser autrement, cet honnête homme en allant voir ses confreres avoit fait une chute six semaines après nôtre départ, accident dangereux pour un homme âgé. Il n'avoit pû se lever depuis, il ne faisoit que languir ; & les facheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur venant là-dessus, il tomba dans des infirmités qui l'obligerent de se nommer un successeur, & dont son esprit se ressentit autant que son corps. Il eut cependant le tems de nous envoyer encore quelque argent, après quoi
il

il ne fut plus question de le compter même parmi les vivans.

Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.

La guérison de la sœur étoit presque désespérée, quand nous apprîmes l'état du frère. A la lecture de la lettre qui nous en informoit, elle fit un cri & s'évanouit.

De mon côté toute en pleurs, j'appelai à son secours : elle revint à elle, & ne versa pas une larme. Je ne lui vis plus dès ce moment qu'une résignation courageuse ; son cœur devint plus ferme, le ne fut plus cette amitié toujours inquiète qu'elle avoit eue pour moi ; ce fut une tendresse vertueuse qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui dispose de tout.

Quand son évanouissement fut passé & que nous fîmes seules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avoit à
me

me parler. Laissez-moi, ma chere amie, vous dire une partie de son discours: le ressouvenir m'en est encor cher, & ce sont les dernieres paroles que j'ai entendues d'elle.

„ Marianne, me dit-elle, je n'ai
 „ plus de frere; quoiqu'il ne soit pas
 „ encor mort, c'est comme s'il ne
 „ vivoit plus & pour vous & pour
 „ moi. Je sens aussi que vous me
 „ perdrez bientôt; mais Dieu le veut,
 „ cela me console de l'état où je vous
 „ laisse, tout triste qu'il est: il a ses
 „ vûes pour vous qui valent mieux
 „ que les miennes. Peut-être languirai-je
 „ encor quelque tems, peut-être mourrai-je dans la premiere
 „ foiblesse qui me prendra (elle ne
 „ disoit que trop vrai.) Je n'oserois
 „ vous donner l'argent qui me reste,
 „ vous êtes trop jeune, & l'on pour-
 „ roit vous tromper: je veux le re-
 „ mettre entre les mains du Religieux
 „ qui me vient voir; je le prierai d'en
 „ disposer sagement pour vous: il est
 „ nôtre voisin; s'il ne vient pas au-
 „ jour-

„jourd'hui, vous irés le chercher de-
„main, afin que je lui parle. Après
„cette unique précaution qui me
„reste à prendre pour vous, je n'ai
„plus qu'une chose à vous dire, c'est
„d'être toujours sage : je vous ai éle-
„vée dans l'amour de la vertu, si vous
„gardés votre éducation, tenés, Ma-
„rienne, vous serés heritiere du plus
„grand trésor qu'on puisse vous lais-
„ser, car, avec lui, ce sera vous, ce
„sera votre ame, qui sera riche ; il est
„vrai, mon enfant, que cela n'em-
„pêchera pas que vous ne soyés pau-
„vre du côté de la fortune, & que
„vous n'ayés encore de la peine à vi-
„vre : peut-être aussi Dieu recompen-
„sera-t-il votre sagesse dès ce monde :
„les gens vertueux sont rares, mais
„ceux qui estiment la vertu ne le sont
„pas ; d'autant plus qu'il y a mille oc-
„casions dans la vie où l'on a absolu-
„ment besoin des personnes qui en
„ont, par exemple, on ne veut se
„marier qu'à une honnête fille, est-
„elle pauvre, on n'est point def-
„ho-

„ honoré en l'épousant; n'a-t-elle que
 „ des richesses sans vertu, on se des-
 „ honore, & les hommes seront tou-
 „ jours dans cet esprit là, cela est plus
 „ fort qu'eux, ma fille; ainsi vous trou-
 „ verés quelque jour vôtre place: &
 „ d'ailleurs la vertu est si douce, si con-
 „ solante, dans le cœur de ceux qui
 „ en ont, fussent-ils toujours pauvres;
 „ leur indigence dure si peu, la vie est
 „ si courte: les hommes, qui se moc-
 „ quent le plus de ce qu'on appelle
 „ sagesse, traitent pourtant si cavaliè-
 „ rement une femme qui se laisse se-
 „ duire, ils acquièrent des droits si
 „ insolens avec elle, ils la punissent
 „ tant de son desordre, ils la sentent si
 „ dépourvue contre eux, si désarmée,
 „ si dégradée, à cause qu'elle a perdu
 „ cette vertu dont ils se mocquoient,
 „ qu'en vérité, ma fille, ce n'est que
 „ faute d'un peu de réflexion qu'on se
 „ derange; car, en y songeant, qui est-
 „ ce qui voudroit cesser d'être pauvre,
 „ à condition d'être infame?

.. Quelqu'un de la maison, qui entra
 .. *I. Part.* C alors,

alors, l'empêcha d'en dire d'avantage: peut-être êtes vous curieuse de savoir ce que je lui répondis? rien, car je n'en eus pas la force; son discours, & les idées de sa mort, m'avoient bouleversé l'esprit; je lui tenois son bras que je baisai mille fois: voilà tout, mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit, & en vérité je vous le rapporte presque mot pour mot, tant j'en fus frappée; aussi avois-je alors quinze ans & demi pour le moins, avec toute l'intelligence qu'il falloit pour entendre cela.

II Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait: que de folies je vais bientôt vous dire! faut-il qu'on ne soit sage, que quand il n'y a point de mérite à l'être! que tout bon dire en parlant de quelqu'un, quand on dit qu'il est en âge de raison? c'est mal parler, cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venue, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons souvent, que nous estimons

beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrés mes petites Reflexions, j'en ferai toujours quelque-une en passant, mes foiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire. Pour suivons; j'ai été jusqu'ici à la charge d'autrui, & je vais bientôt être à la mienne.

La sœur du Curé m'avoit dit qu'elle craignoit de mourir dans la première foiblesse qui lui prendroit, & elle prophétisoit. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là, je la veillai, elle reposa assés tranquillement jusqu'à deux heures après minuit; mais alors je l'entendis se plaindre: je courus à elle, je lui parlai, elle n'étoit plus en état de me répondre. Elle ne fit que me ferrer la main très légèrement, & elle avoit le visage d'une personne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, & ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre: je tombai dans l'égarément, je n'ai de ma vie rien senti de si terrible; il me sembla

que tout l'univers étoit un desert où j'allois rester seule, je connus combien je l'aimois, combien elle m'avoit aimée ; tout cela se peignit dans mon cœur d'une manière si vive, que cette image-là me desoloit.

Mon Dieu, combien de douleur peut entrer dans nôtre ame, jusqu'à quel degré peut-on être sensible ! Je vous avouërai que l'épreuve, que j'ai fait de cette douleur dont nous sommes capables, est une des choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie quand j'y ai songé, je lui dois même le goût de retraite où je suis à présent.

Je ne sçai point philosopher, & je ne m'en soucie guere, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir. les gens, que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien de l'esprit assurément ; mais je crois, que sur certaine matiere, ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense pour moi :
qu'il

qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu seures de nous , & qu'il ne faut pas trop se fier à celles que nôtre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire.

Mais, reprenons vite mon recit; je suis toute honteuse du raisonnement qui je viens de faire , & j'étois toute gloireuse en le faisant : vous verrès que j'y prendrai goût, car dans tout il n'y a , dit-on , que le premier pas qui coute; eh pourquoi n'y reviendrois-je pas ? est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, & que je ne sçai rien ? le bon sens est de tout sexe, je ne veux instruire presonne, j'ai cinquante ans passés; & un honnête homme très sçavant me disoit l'autre jour, que quoique je ne sçûsse rien, je n'étois pas plus ignorante que ceux qui en sçavoient plus que moi : ouï, c'est un sçavant du premier ordre qui a parlé comme cela; car ces hommes, tous fiers qu'ils sont de leur science, ils ont quelquefois des momens où la verité leur échape d'abon-

dance de cœur, & où ils se sentoient si las de leur presumption, qu'ils la quittent pour respirer en francs ignorans comme ils sont ; cela les soulage , & moi, de mon côté, j'avois besoin de dire un peu ce que je pensois d'eux.

Je fus donc frappée d'une douleur mortelle, en voyant que cette vertueuse fille, à qui je devois tant, se mouroit : elle avoit eu beau me parler de sa mort, je n'avois point imaginé que sa maladie la conduisit jusques-là.

Mes gemissemens firent retentir la maison, ils reveillèrent tout le monde; l'hôte & l'hôtesse, se doutant de la vérité, se leverent, & vinrent frapper à la porte de nôtre chambre, je l'ouvris sans sçavoir que je l'ouvrois, ils me parlerent, & je faisois des cris pour toute reponse; ils furent bientôt instruits de la cause de ma désolation, & voulurent secourir cette fille expirante, & peut-être déjà expirée, car elle n'avoit plus de mouvement, mais une demie heure après on vit qu'elle étoit morte. Les domestiques arriverent, il se

se fit un fracas pendant lequel je perdis connoissance, & on me porta dans une chambre voisine sans que je le sentisse. De l'état où je fus ensuite, je n'en parlerai point, vous le devinés bien, & moi-même ce recit-là m'attriste encore.

Enfin, me voilà seule, & sans autre guide qu'une experience de quinze ans & demi plus ou moins. Comme la défunte m'avoit fait passer pour sa nièce, & que j'avois l'air raisonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on disoit lui avoir trouvé, & qui ne valoit pas la peine qu'on y fit plus de ceremonie, quand même on m'auroit remis tout ce qu'il y avoit. Mais, une partie du linge fut volé avec d'autres bagatelles; & de près de quatre cent livres que je sçavois qui lui restoient, on en prit bien la moitié, je pense; je m'en plaignis, mais si foiblement que je n'insistai point. Dans l'affliction où j'étois, je n'avois plus rien à cœur. Comme je ne voyois plus personne qui prît part à moi, ni à ma vie, je n'y en pre-

nois plus moi-même, & cette maniere de penser me mettoit dans un état qui ressembloit à de la tranquillité : mais, qu'on est à plaindre avec cette tranquillité-là ! on est plus digne de pitié, que dans le desespoir le plus emporté.

Tout le monde de la maison paroissoit s'intéresser beaucoup à moi, surtout l'hôte & sa femme, qui venoient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avoient fait leur profit ; & tout est plein de pareils gens dans la vie : en general, personne ne marque tant de zèle pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées & qui y gagnent.

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, & il y avoit déjà quinze jours que ma chere tante, comme on l'appelloit, & je dirois volontiers ma chere mere, ou plutôt mon unique amie, car il n'y a point de qualité qui ne le cede à celle-là, ni de cœur plus tendre, plus infail-
lible, que le cœur inspiré par la veritable

table amitié; il y avoit donc déjà quinze jours que cette amie étoit morte, & je les avois passés dans cette auberge sans sçavoir ce que je deviendrois, ni sans m'en mettre en peine, quand ce Religieux, dont j'ai déjà parlé, qui venoit souvent voir la défunte, & qui avoit été malade aussi, vint encore pour sçavoir de ses nouvelles: il apprit sa mort avec chagrin, & comme il étoit le seul qui sçût le secret de ma naissance, que la défunte avoit trouvé à propos de l'en instruire, & que je sçavois qu'il en étoit instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extrêmement sensible à mon malheur, & au peu de souci que j'avois de moi dans ma consternation; il me parla là-dessus d'une manière très touchante, me fit envisager les dangers que je courois en restant dans cette maison, seule, & sans être réclamée de qui que soit au monde: & effectivement c'étoit une situation qui m'exposoit d'autant plus que j'étois d'une figure très aimable, & à cet âge où

les graces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingénues & toutes fraiches écloses.

Son discours fit son effet, j'ouvris les yeux sur mon état, & je pris de l'inquietude de ce que je deviendrois; cette inquietude me jetta encore mille fantômes dans l'esprit: où irai-je, lui disois-je en fondant en larmes? Je n'ai personne sur la terre qui me connoisse, je ne suis la fille ni la parente de qui que ce soit. A qui demanderai-je du secours? qui est-ce qui est obligé de m'en donner? que ferai-je en sortant d'ici? L'argent que j'ai ne me durera pas long-tems, on peut me le prendre, & voilà la première fois que j'en ai & que j'en dépense.

Ce bon Religieux ne sçavoit que me repondre: je crûs même voir à la fin que je lui étois à charge, parce que je le conjurois de me conduire; & ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon village, c'étoit
une

une folie, je n'y avois plus d'azile, je n'y retrouverois qu'un vieillard tombé dans l'imbecillité, qui avoit tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avions reçu, & qui achevoit de mourir sous la tutelle d'un successeur que je ne connoissois pas, à qui j'étois inconnuë, ou pour le moins indifferente. Il n'y avoit donc nulle ressource de ce côté-là, & en verité la tête m'en tournoit de frayeur.

Enfin ce Religieux, à force de chercher & d'imaginer, pensa à un homme de consideration, charitable & pieux, qui s'étoit, disoit-il, devoüé aux bonnes œuvres, & à qui il promit de me recommander dès le lendemain. Mais, je n'entendois plus raison, il n'y avoit point de lendemain à me promettre, je ne pouvois supporter d'attendre jusques-là, je pleurois, je me desolois: il vouloit sortir, je le retenois, je me mettois à ses genoux: Point de lendemain, lui disois-je; tirez-moi d'ici tout-à-l'heure, ou bien vous allez me jeter au desespoir. Que vou-
lés-

lès-vous que je fasse ici? On m'y a déjà pris une partie de ce que j'avois, peut-être cette nuit me prendra-on le reste : on peut m'enlever , je crains pour ma vie , je crains pour tout , & ailleurement je n'y resterais point , je mourrai plutôt , je fuirai , & vous en serez fâché.

Ce Religieux alors, qui étoit dans un embarras cruel , & qui ne pouvoit se débarrasser de moi , s'arrêta , se mit à rever un moment , ensuite prit une plume & du papier , & écrivit un billet à la personne dont-il m'avoit parlé. Il me le lût , le billet étoit pressant , il la conjuroit par toute sa religion de venir où nous étions. Dieu vous y réserve , lui disoit-il , l'action de charité la plus précieuse à ses yeux , & la plus méritoire , que vous ayez jamais faite : & pour l'exciter encore d'avantage , il lui marquoit mon sexe , mon âge , & ma figure , & tout ce qui pouvoit en arriver , ou par ma faiblesse , ou par la corruption des autres.

Le billet écrit , je le fis porter à son
adresse

adresse, & en attendant la réponse je gardois ce Religieux à vûë, car j'avois résolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne sçaurois pourtant vous dire précisément quel étoit l'objet de ma peur, & voilà pourquoi elle étoit si vive: tout ce que je sçai, c'est que je me représentois la physionomie de mon hôte, que je n'avois jamais trop remarquée jusques là; & dans cette physionomie alors, j'y trouvois des choses terribles; celle de sa femme me paroissoit sombre, ténébreuse, les domestiques avoient la mine de ne valoir rien; enfin tous ces visages-là me faisoient frémir, je n'y pouvois tenir, je voyois des épées, des poignards, des assassins, des vols, des insultes, mon sang se glaçoit aux perils que je me figurois; car, quand une fois l'imagination est en train, malheur à l'esprit qu'elle gouverne.

J'entretenois le Religieux de mes idées noires, quand celui qui avoit fait nôtre message nous vint dire que
le

le carrosse de l'honnête homme en question nous attendoit en bas, & qu'il n'avoit pû ni écrire ni venir lui-même, parce qu'il étoit en affaire quand il avoit reçu le billet. Sur le champ, je fis mon paquet, on auroit dit qu'on me rachettoit la vie; je fis appeler cet hôte & cette hôtesse si effrayans, & il est vrai qu'ils n'avoient pas trop bonne mine, & que l'imagination n'avoit pas grand ouvrage à faire pour les rendre desagréables. Ce qui est de sûr, c'est que j'ai toujours retenu leurs visages, je les vois encore, je les peindrois, & dans le cours de ma vie, j'ai connu quelques honnêtes gens que je ne pouvois souffrir, à cause que leur physionomie avoit quelque air de ces visages-là.

Je montai donc dans le carrosse avec ce Religieux, & nous arrivons chés la personne en question. C'étoit un homme de cinquante à soixante ans, encore assez bien fait, fort riche, d'un visage doux & sérieux, où l'on voyoit un air de mortification qui em-

empêchoit qu'on ne remarquât tout son embonpoint.

Il nous reçût bonnement & sans façon, & sans autre compliment que d'embrasser d'abord le Religieux ; il jeta un coup d'œil sur moi, & puis nous fit asséoir.

Le cœur me battoit, j'étois honteuse, embarrassée, je n'osois lever les yeux, mon petit amour-propre étoit étonné, & ne sçavoit où il en étoit. Voyons, de quoi s'agit-il ? dit alors notre homme pour entamer la conversation, & en prenant la main du Religieux qu'il serra avec componction dans la sienne. Là-dessus, le Religieux lui conta mon Histoire. Voilà, répondit-il, une Aventure bien particulière, & une situation bien triste. Vous pensez juste, mon Père, quand vous m'avez écrit, qu'on ne pouvoit faire une meilleure action que de rendre service à Mademoiselle. Je le crois de même ; elle a plus besoin de secours qu'une autre par mille raisons, & je vous suis obligé de vous être adressé

à

à moi pour cela ; je bénis le moment où vous avés été inspiré de m'avertir, car je suis penetré de ce que je viens d'entendre: allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons: quel âge avés-vous, ma chere enfant? ajouta-il, en me parlant avec une charité cordiale. A cette question je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligés pas, me dit-il, prenés courage, je ne demande qu'à vous être utile ; & d'ailleurs Dieu est le maître, il faut le louer de tout ce qu'il fait: dites-moi donc, quel âge avés vous à peu près? Quinze ans & demi, repris-je, & peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du Pere, à la voir on lui en donneroît d'avantage, mais sur sa phisionomie j'augure bien de son cœur, & du caractère de son esprit; on est même porté à croire, qu'elle a de la naissance: en verité, son malheur est bien grand; que les desseins de Dieu sont impenetrables!

Mais, revenons au plus pressé, ajouta-il

ta-t-il après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu, comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez : la Demoiselle qui est morte n'avoit-elle rien résolu pour vous ? Elle avoit, lui dis-je, intention de me mettre chés une marchande. Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vûës, sont-elles de vôtre goût ? parlés franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir : j'ai par exemple une belle-sœur qui est une personne très raisonnable, fort à son aise, & qui vient de perdre une Demoiselle qui étoit à son service, qu'elle aimoit beaucoup, & à qui elle auroit fait du bien dans la suite ; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendroit avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir : Helas, Monsieur, lui dis-je, quoique je n'aye rien, & que je ne sçache à qui je suis, il me semble que j'aimerois mieux mourir que d'être chés quelqu'un en qualité de domestique ; & si

j'avois mon pere & ma mere, il y a toute apparence que j'en aurois moi-même au lieu d'en servir à personne.

Je lui repondis cela d'une maniere fort triste, après quoi versant quelques larmes; Puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en sanglotant, je prefere le plus petit métier qu'il y ait, & le plus penible, pourvû que je sois libre, à l'état dont vous me parlez, quand j'y devrois faire ma fortune. Eh, mon enfant, me dit-il, tranquillisez-vous, je vous louë de penser comme cela, c'est une marque que vous avés du cœur, & cette fierté-là est permise; il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne seroit plus raisonnable: quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de vôtre naissance, cela ne vous donne aucun état, & vous devés vous regler là-dessus; mais enfin nous suivrons les vûes de cette amie que vous avés perduë, il en coûtera d'avantage, c'est une pension qu'il faudra payer, mais n'importe, dès aujourd'hui vous serés placée,

cée, je vais vous mener chés ma marchande de linge, & vous y ferez le bien venuë: êtes-vous contente? Oüi Monsieur, lui dis-je, & jamais je n'oublierai vos bontés. Profités-en, Mademoiselle, dit alors le Religieux qui nous avoit jusques-là laissé faire tout nôtre dialogue, & comportés vous d'une manière qui recompense Monsieur des soins où sa piété l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme d'un ton devot & scrupuleux, je crains bien de n'avoir pas de mérite à la secourir, car je suis trop sensible à son infortune.

Alors il se leva, & dit: Ne perdons point de tems, il se fait tard, allons chés la marchande dont je vous ai parlé, Mademoiselle; pour vous, mon Pere, vous pourvés à présent vous retirer, je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiés. Là-dessus le Religieux nous quitta, je le remerciai de ses peines en beguayant, car j'étois toute troublée, & nous voilà en chemin dans le carrosse de mon bienfaiteur.

Je voudrois bien pouvoir vous dire tout ce qui se passoit dans mon esprit, & comment je sortis de cette conversation que je venois d'essuyer, & dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'autres discours très mortifians pour moi. Et il est bon de vous dire, que toute jeune que j'étois j'avois l'ame un peu fiere; on m'avoit élevée avec douceur, & même avec des égards, & j'étois bien étourdie d'un entretien de cette espece. Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une maladresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent. Imaginés-vous qu'on avoit épluché ma misere pendant une heure, qu'il n'avoit été question que de la compassion que j'inspirois, que du grand merite qu'il y auroit à me faire du bien, & puis c'étoit la religion qui vouloit qu'on prit soin de moi, ensuite venoit un faste de reflexions charitables, une enflure de sentimens devots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil, j'avois

vois le cœur noyé dans la honte, & puisque j'y suis, je vous dirai que c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonné au secours de certaines gens : car qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, & qui avant que de le soulager commence par écraser son amour propre ? la belle chose, qu'une vertu qui fait le desespoir de celui sur qui elle tombe ! Est-ce qu'on est charitable, à cause qu'on fait des œuvres de charité ? il s'en faut bien ; quand vous venés vous appesantir sur le détail de mes maux, dirois-je à ces gens-là, quand vous venés me confronter avec toute ma misère, & que le cérémonial de vos questions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablés ; marche devant les secours que vous me donnés : voilà ce que vous appelés faire une œuvre de charité ; & moi je dis que c'est une œuvre brutale & haïssable, œuvre de métier, & non de sentiment.

J'ai fini : que ceux, qui ont besoin

de leçon là-dessus , profitent de celle que je leur donne ; elle vient de bonne part , car je leur parle d'après mon expérience.

Je me suis laissée dans le carrosse avec mon homme pour aller chés la marchande : je me souviens , qu'il me questionnoit beaucoup dans le chemin , & que je lui repondois d'un ton bas & douloureux ; je n'osois me remuer , je ne tenois presque point de place , & j'avois le cœur mort.

Cependant , malgré l'aneantissement où je me sentoiss , j'étois étonnée des choses dont il m'entretenoit , je trouvois sa conversation singuliere ; il me sembloit que mon homme se mitigeoit , qu'il étoit plus flatteur que zélé , plus genereux que charitable ; il me paroissoit tout changé.

Je vous trouve bien genée avec moi , me disoit-il ; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là , ma chere fille , vous me haïriés bientôt , quoique je ne vous veuille que du bien. Notre conversation avec ce Religieux

ligieux vous a renduë triste; le zele de ces gens-là n'est pas consolant, il est dur, & il faut faire comme eux, mais moi j'ai naturellement le cœur bon; ainsi vous pouvés me regarder comme vôtre ami, comme un homme qui s'intéresse à vous de tout son cœur, & qui veut avoir vôtre confiance, entendés vous: je me retiens le privilege de vous donner quelques conseils; mais je ne pretens pas qu'ils vous effarouchent; je vous dirai par exemple, que vous êtes jeune & jolie, & que ces deux belles qualités vont vous exposer aux poursuites du premier étourdi qui vous verra, & que vous feriez mal de l'écouter, parce que cela ne vous meneroit à rien, & ne merite pas vôtre attention; c'est à vôtre fortune à qui il faut que vous la donniés, & à tout ce qui pourra l'avancer. Je sçais bien qu'à vôtre âge on est charmé de plaire, & vous plairés même sans y tâcher, j'en suis sûr; mais du moins ne vous souciés point trop de plaire à tout le monde, sur-

tout à mille petits soupirans, que vous ne devés pas regarder dans la situation où vous êtes. Ce que je vous dis-là n'est point d'une severité outrée, continua-ild'un air aisé en me prenant la main que j'avois belle. Non, Monsieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étois sans gans, Je veux vous en acheter, me dit-il; cela conserve les mains, & quand on les a belles, il faut y prendre garde.

Là-dessus, il fait arrêter le carrosse, & m'en prit plusieurs paires que j'essayai toutes avec le secours qu'il me prêtoit; car il voulut m'aider, & moi je le laissois faire en rougissant de mon obeïssance, & je rougissois sans sçavoir pourquoi, seulement par un instinct qui me mettoit en peine de ce que cela pouvoit signifier.

Toutes ces petites particularités au reste, je vous les dis, parce qu'elles ne sont pas si bagatelles qu'elles le paroissent.

Nous arrivâmes enfin chés la marchande, qui me parut une femme assez

sès bien faite, & qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma pension. Il me semble qu'il lui parla long-tems à part, mais je n'imaginai rien là-dessus, & ils s'en alla en disant qu'il nous reviendrait voir dans quelques jours, & en me recommandant extrêmement à la marchande, qui après qu'il fut parti me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes, & où je devois coucher avec une compagne.

Cette marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'Histoire. Elle s'appelloit Madame Dutour; c'étoit une veuve, qui je pense n'avoit pas plus de trente ans; une grosse joie, qui à vûe d'œil paroissoit la meilleure femme du monde, aussi étoit-elle. Son domestique étoit composé d'un petit garçon de six ou sept ans qui étoit son fils, d'une servante, & d'une nommée Mademoiselle Tonnon sa fille de boutique.

Quand je serois tombée des nûes, je n'aurois pas été plus étourdie que

je l'étois : les personnes qui ont du sentiment sont bien plus abattuës que d'autres dans de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les penetre, il y a une tristesse stupide qui les prend & qui me prit. Madame Dutoir fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons, Mademoiselle Marianne, me disoit-t-elle (car elle avoit demandé mon nom) vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on soit guaye; qu'avez-vous qui vous fâche? est-ce que vous vous déplaisés ici? moi, dès que je vous ai vûë, j'ai pris de l'amitié pour vous : tenés, voilà Toinon qui est une bonne enfant, faites connoissance ensemble. Etc'étoit en soupant qu'elle me tenoit ce discours, à quoi je ne repondois que par une inclination de tête, & avec une physionomie dont la douceur remercioit sans que je parlasse. Quelquefois je m'encourageois jusqu'à dire, vous avez bien de la bonté; mais, en verité, j'étois déplacée, & je n'étois pas faite pour être-là. Je

Je sentojs, dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebutoit.

Je n'avojs pourtant encore vécu qu'avec mon Curé & sa sœur, & ce n'étoit pas des gens du monde il s'en faisoit bien, mais je ne leur avois vû que des manieres simples & non pas grossieres, leurs discours étoient unis & sensés; d'honnêtes gens, vivans mediocrement, pouvoient parler comme ils parloient, & je n'aurois rien imaginé de mieux, si je n'avois jamais vû autre chose: au lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étois pas contente, je leur trouvois un jargon, un ton brusque, qui bleffoit ma delicateffe. Je me disois déjà que dans le monde, il faisoit qu'il y eut quelque chose qui valoit mieux que cela; je soupirois après, j'étois triste d'être privée de ce mieux que je ne connoissois pas: dites-moi d'où cela venoit? où est-ce que j'avois pris mes delicateffes? étoient-elles dans mon sang? cela se pourroit bien: venoient-elles du séjour que j'avois

vois fait à Paris ? cela se pourroit encore: il y a des ames perçantes, à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, & qui, sur le peu qu'elles voyent, soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourroient voir.

La mienne avoit le sentiment bien subtil, je vous assure, surtout dans les choses de sa vocation, comme étoit le monde. Je ne connoissois personne à Paris, je n'en avois vû que les ruës; mais, dans ces ruës, il y avoit des personnes de toutes especes, il y avoit des carrosses, &, dans ces carrosses, un monde qui m'étoit très nouveau, mais point étranger. Et sans doute il y avoit en moi un goût naturel, qui n'attendoit que ces objets-là pour s'y prendre, de sorte que quand jé les voyois, c'étoit comme si j'avois rencontré ce que je cherchois.

Vous jugés bien, qu'avec ces dispositions, Madame Dutour ne me convenoit point; non plus que Mademoiselle Toïnon, qui étoit une grande fille qui se redressoit toujours,

&

& qui manioit sa toile avec tout le jugement & toute la décence possible; elle y étoit toute entiere, & son esprit ne passoit pas son aune.

Pour moi, j'étois si gauche à ce métier-là, que je l'impatientois à tout moment. Il falloit voir de quel air elle me reprenoit, avec quelle fierté de sçavoir elle corrigeoit ma maladresse: & ce qui est plaisant, c'est que l'effet ordinaire de ses corrections, c'étoit de me rendre encore plus maladroite, parce que j'en devenois plus dégoutée.

Nous couchions dans la même chambre, comme je vous l'ai déjà dit; & là, elle me donnoit des leçons pour parvenir, disoit-elle: ensuite, elle me contoit l'état de ses parens, leur facultés, leur caractère, ce qu'ils lui avoient donné pour ses dernieres étrennes. Après venoit un amant qu'elle avoit, qui étoit un beau garçon fait au tour, & puis nous irions nous promener ensemble; & moi, sans en avoir d'envie, je lui repondois que je le vou-

lois

lois bien. Les inclinations de Madame Dutour n'étoient pas oubliées ; son amant l'auroit déjà épousée , mais il n'étoit pas assez riche, & en attendant, il l'a voyoit toujours, venoit souvent manger chés elle, & elle lui faisoit un peu trop bonne chere. C'est pour vous divertir que je vous conte cela , passés-le si cela vous ennuie.

Monsieur de Climal, c'étoit ainsi que s'appelloit celui qui m'avoit mis chés Madame Dutour, revint trois ou quatre jours après m'avoir laissée-là. J'étois alors dans nôtre chambre avec Mademoiselle Toinon, qui me monroit ses belles hardes, & qui sortit par sçavoir-vivre dès qu'il fut entré.

Eh bien, Mademoiselle, comment vous trouvés-vous ici? me dit-il. Mais, Monsieur, repondis-je, j'espere que je m'y ferai. J'aurois, repondit-il, grande envie que vous fussiés contente, car je vous aime de tout mon cœur ; vous m'avez plû tout d'un coup, & je
je

je vous en donnerai toutes les preuves que je pourrai : pauvre enfant ! que j'aurai de plaisir à vous rendre service, mais je veux que vous ayés de l'amitié pour moi. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui repondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point, c'est que vous n'aurés pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayés. Je sçai trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviés, dit-il, puisque nous ne sçavons pas qui vous êtes ; mais, Marianne, ajouta-il en me prenant la main qu'il ferroit imperceptiblement, ne feriez-vous pas un peu plus familiere avec un ami qui vous voudroit autant de bien que je vous en veux ? Voilà ce que je demande : vous lui diriez vos sentimens, vos goûts, vous aimeriez à le voir, pourquoi ne feriez-vous pas de même avec moi ? Oh, que j'y veux mettre ordre absolument, ou nous aurons que-

querelle ensemble. A propos, j'oubliois à vous donner de l'argent : &, en disant cela, il me mit quelques louis-d'or dans la main. Je les refusai d'abord, & lui dis qu'il me restoit quelque argent de la défunte, mais malgré cela il me força de les prendre : je les pris donc avec honte, car cela m'humilioit ; mais je n'avois pas de fierté à écouter là-dessus avec un homme qui s'étoit chargé de moi pauvre orpheline, & qui paroissoit vouloir me tenir lieu de pere.

Je fis une reverence assés serieuse en recevant ce qu'il me donnoit. Eh ! me dit-il, ma chere Marianne, laissons-là les reverences, & montrés-moi que vous êtes contente. Combien m'allés-vous saluer de fois pour un habit que je vais vous acheter, voyons ? Je ne fis pas ce me semble une grande attention à l'habit qu'il me promettoit, mais il dit cela d'un air si bon & si badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avouë ; mes repugnances me quitterent, un vif sentiment de reconnois-

lan-

sance en prit la place, & je me jetai sur son bras que j'embrassai de fort bonne grace, & presqu'en pleurant de sensibilité.

Il fut charmé de mon mouvement, & me prit la main qu'il baïsa d'une manière fort tendre; façon de faire, qui au milieu de mon petit transport me parut encore singulière, mais toujours de cette singularité, qui m'étonnoit sans rien m'apprendre, & que je penchois à regarder comme des expressions un peu extraordinaires de son bon cœur.

Quoiqu'il en soit, la conversation de ma part devint dès ce moment-là plus aisée, mon aisance me donna des graces qu'il ne me connoissoit pas encore; il s'arrêtoit de tems en tems à me considerer avec une tendresse, dont je remarquois toujours l'excès, sans y entendre plus de finesse.

Il n'y avoit pas moyen non plus qu'alors j'en penetrasse d'avantage; mon imagination avoit fait son plan sur cet homme-là, & quoique je le

vissé enchanté de moi, rien n'empêchoit que ma jeunesse, ma situation, mon esprit, & mes grâces, ne lui eussent donné pour moi une affection très innocente : on peut se prendre d'une tendre amitié pour les personnes de mon âge dont on veut avoir soin; on se plaît à leur voir du mérite; parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur; enfin on aime ordinairement à voir l'objet de sa générosité; & tous les motifs de simple tendresse qu'un bienfaiteur peut avoir dans ce cas là, une fille de plus de quinze ans & demi, quoi qu'elle n'ait rien vû, les sent & les devine confusément, elle n'en est non plus surprise, que de voir l'amour de son pere & de sa mere pour elle; & voilà comment j'étois : je l'aurois plutôt pris pour un original dans ses façons, que pour ce qu'il étoit; il avoit beau reprendre ma main, l'approcher de la bouche en badinant, je n'admirois là-dedans que la rapidité de son inclination pour moi, & cela me touchoit plus que tous ses bienfaits;

faits ; car à l'âge où j'étois , quand on n'a point encore souffert , on ne sait point trop l'avantage qu'il y a d'être depourvue de tout.

Peut-être devrois-je passer tout ce que je vous dis-là , mais je vais comme je puis : je n'ai garde de songer que je vous fais un livre , cela me jetteroit dans un travail d'esprit dont je ne sortirois pas ; je m'imagine que je vous parle , & tout passe dans la conversation : continuons-la donc.

Dans ce tems , on se coëffoit en cheveux , & jamais creature ne les a eus plus beaux que moi ; cinquante ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité , sans en avoir changé la couleur , qui est encore du plus clair châtain.

Monsieur de Climal les regardoit , les touchoit avec passion , mais cette passion je la regardois comme un pur badinage. Marianne , me disoit-il quelquefois , vous n'êtes point si à plaindre , de si beaux cheveux , & ce visage-là , ne vous laisseront manquer de rien.

Ils ne me rendront ni mon père ni ma mère, lui repondois-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il, & pour moi je ne leur refuserai jamais rien. Oh pour cela, Monsieur, lui dis-je, je compte sur vous & sur votre bon cœur. Sur mon bon cœur, reprit-il en riant : eh vous parlés donc de cœur, chere enfant ? & le vôtre, si je vous le demandois, me le donneriez-vous ? Helas, vous le merités bien, lui dis-je naïvement.

A peine lui eus-je repondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumiere pour moi : sur le champ je me dis en moi-même, il se pourroit bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse ; car enfin, j'en avois vû des amans dans mon village, j'avois entendu parler d'amour, j'avois même déjà lû quelques romans à la derobée ; & tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avoit du moins fait sentir qu'un amant étoit bien different d'un

d'un ami ; & sur cette différence, que j'avois comprise à ma manière, tout d'un coup les regards de Monsieur de Climal me parurent d'une espèce suspecte.

Cependant, je ne regardai pas l'idée, qui m'en vint sur le champ, comme une chose encore bien sûre ; mais je devois bientôt en avoir le cœur net, & je commençai toujours en attendant par en être un peu plus forte, & plus à mon aise avec lui. Mes soupçons me firent presque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avoit tant reprochée ; je crus que, s'il étoit vrai qu'il m'aimât, il n'y avoit plus tant de façons à faire avec lui, & que c'étoit lui qui étoit dans l'embarras, & non pas moi. Ce raisonnement coula de source, au reste : il paroît fin, & ne l'est pas ; il n'y a rien de si simple, on ne s'apperçoit pas seulement qu'on le fait.

Il est vrai que ceux, contre qui on raisonne comme cela, n'ont pas grand retour à espérer de vous ; cela suppose

qu'en fait d'amour, on ne se foucio-
guera d'eux: aussi, de ce côté-là, Mon-
sieur de Clinial m'étoit-il parfaite-
ment indifférent, & même de cette
indifférence qui va devenir haine, si
on la tourmente. Peut-être eut-il été
ma première inclination, si nous a-
vions commencé autrement ensem-
ble: mais, je ne l'avois connu que sur
le pied d'un homme pieux, qui entre-
prenoit d'avoir soin de moi par cha-
rité; & je ne sache point de manière de
connoître les gens, qui éloigne tant
de les aimer de ce qu'on appelle a-
mour: il n'y a plus de sentiment ten-
dre à demander à une personne qui
n'a fait connoissance avec vous que
dans ce goût-là; l'humiliation qu'elle
a soufferte vous a fermé son cœur de
ce côté-là. Ce cœur en garde une ran-
cune, que lui-même il ne sçait pas
qu'il a, tant que vous ne lui demandés
que des sentimens qui vous sont jus-
tement dûs: mais, lui demandés-vous
d'une certaine tendresse; oh, c'est
une autre affaire, son amour propre
vous

vous reconnoît alors, vous vous êtes
brouillé avec lui sans retour là-dessus,
il ne vous pardonnera jamais ; & c'est
ainsi que j'étois avec M. de Climal.

Il est vrai, que si les hommes sça-
voient obliger, je crois qu'ils feroient
tout ce qu'ils voudroient de ceux qui
leur auroient obligation car est-il rien
de si doux que le sentiment de recon-
noissance, quand nôtre amour propre
n'y répugne point ? On en tireroit des
trésors de tendresse ; au lieu qu'avec
les hommes on a besoin de deux ver-
tus, l'une pour vous empêcher d'être
indigné du bien qu'ils vous font, l'autre
pour vous en imposer la recon-
noissance.

M. de Climal m'avoit parlé d'un
habit qu'il vouloit me donner, & nous
fortimes pour l'acheter à mon goût.
Je crois que je l'aurois refusé, si j'a-
vois été bien convaincu qu'il avoit
de l'amour pour moi ; car, j'aurois eu
un dégoût ce me semble invincible à
profiter de sa foiblesse ; surtout ne la
partageant pas, car quand on la par-

tage, on ajuste cela, on s'imagine qu'il y a beaucoup de délicatesse à n'être point délicat là-dessus; mais je doutois encore de ce qu'il avoit dans l'ame, & supposé qu'il n'eut que de l'amitié, c'étoit donc une amitié extrême, qui meritoit asseurement le sacrifice de toute ma fierté. Ainsi, j'acceptai l'offre de l'habit à tout hazard.

L'habit fut acheté: je l'avois choisi, il étoit noble & modeste, & tel qu'il auroit pû convenir à une fille de condition qui n'auroit pas eu de bien. Après cela, M. de Climal parla de linge, & effectivement j'en avois besoin. Encore autre achat que nous allâmes faire. Madame Dutour auroit pû lui fournir ce linge, mais il n'avoit ses raisons pour n'en point prendre chés elle: c'est qu'il le vouloit trop beau; Madame Dutour auroit trouvé la charité outrée; &, quoique ce fût une bonne femme, qui ne s'en feroit pas souciée, & qui auroit crû que ce n'étoit pas-là son affaire, il étoit mieux de ne pas profiter de la commodité
de

de son caractère, & d'aller ailleurs.

Oh, pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui méritait au fait de ses sentimens ; je m'étonnai même que l'habit qui étoit très propre m'eût encore laissé quelque doute, car la charité n'est pas gaillarde dans ses presens, l'amitié même si secourable donne du bon & ne songe point au magnifique, les vertus des hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir, elles seroient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien, il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas, que je ne voulois point de linge si distingué, je lui parlai sur ce ton-là sérieusement : il se moqua de moi, & me dit, Vous êtes un enfant, raisés vous ; allez-vous regarder dans le miroir, & voyés si ce linge est trop beau pour vôtre visage. Et puis, sans vouloir m'écouter, il alla son train.

Je vous avoué que je me trouvois bien embarrassée : car, je voyois qu'il

étoit sûr qu'il m'aimoit; qu'il ne me donnoit qu'à cause de cela; qu'il espéroit me gagner par-là; & qu'en prenant ce qu'il me donnoit, moi je rendois ses esperances affés bien fondées.

Je consultois donc en moi-même ce que j'avois à faire; &, à present que j'y pense, je crois que je ne consultois que pour perdre du tems: j'assemblois je ne sçais combien de reflexions dans mon esprit, je me taillois de la besogne, afin que dans la confusion de mes pensées j'eusse plus de peine à prendre mon parti, & que mon indetermination en fût plus excusable: par-là, je reculois une rupture avec M. de Climac, & je gardois ce qu'il me donnoit.

Cependant, j'étois bien honteuse de ses vûes; ma chere amie la sœur du Curé me revenoit dans l'esprit. Quelle difference affreuse, me disois-je, des secours qu'elle me donnoit à ceux que je reçois! quelle seroit la douleur de cette amie, si elle vivoit, & qu'elle vît l'état où je suis! Il me sembloit, que mon aventure violoit d'une

ma-

manière cruelle le respect que je devois à sa tendre amitié ; il me sembloit, que son cœur en soupiroit dans le mien : & tout ce que je vous dis-là, je ne l'aurois point exprimé, mais je le sentois.

D'un autre côté, je n'avois plus de retraite, & M. de Climal m'en donnoit une ; je manquois de hardes, & il m'en achettoit, & c'étoit de belles hardes que j'avois déjà essayées dans mon imagination, & j'avois trouvé qu'elles m'alloient à merveille : mais, je n'avois garde de m'arrêter à cet article qui se mêloit dans mes considérations ; car j'aurois roûgi du plaisir qu'il me faisoit, & j'étois bien aise apparemment que ce plaisir fit son effet sans qu'il y eût de ma faute : souplesse admirable, pour être innocent d'une sottise qu'on a envie de faire ! Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour, peut-être même n'osera-il m'en parler de long-temps ; & ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins : on m'a

me.

menée à lui comme à un homme charitable & pieux, il me fait du bien; tant pis pour lui, si ce n'est point dans de bonnes vûes : je ne suis point obligée de lire dans sa conscience, & je ne ferai complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas; ainsi, j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi décidé, mes scrupules se dissipèrent; & le linge, & l'habit, me parurent de bonne prise.

Je les emportai chés Madame Dutoir : il est vrai qu'en nous en retournant M. de Climal rendit, parcý; parlà, sa passion encore plus aisée à deviner que de coûtume : il se demasquoit petit à petit, l'homme amoureux se montrait, je lui voyois déjà la moitié du visage; mais j'avois conclu qu'il falloit que je le visse tout entier pour le reconnoître, sinon il étoit arrêté, que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de seureté; & si je m'étois scandalisée trop tôt, j'aurois peut-être tout perdu.

Les

Les passions de l'espece de celle de M. de Climal sont naturellement lâches quand on les desesperere, elles ne se piquent pas de faire une retraite bien honorable ; & c'est un vilain amant qu'un homme qui vous desire plus qu'il ne vous aime ; non pas que l'amant le plus delicat ne desire à sa maniere , mais du moins c'est que chés lui les sentimens du cœur se mêlent avec les sens, tout cela se fond ensemble , ce qui fait un amour tendre, & non pas vicieux , quoiqu'à la verité capable du vice ; car tous les jours en fait d'amour on fait très delicatement des choses fort grossieres : mais, il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits discours que me tenoit M. de Climal pendant que nous retournions chés Madame Dutour. J'ai peur de vous aimer trop, Marianne, me disoit-il ; & si cela étoit, que feriez-vous ? Je ne pourrois en être que plus reconnoissante s'il étoit possible, lui repondois-je. Cependant,
Mari-

Marianne, je me défie de votre cœur, quand il connoît toute la tendresse du mien, ajouta-t-il; car vous ne la sçavez pas. Comment, lui dis-je, vous croyés que je ne vois pas votre amitié? Eh, ne changés point mes termes, reprit-il; je ne dis pas mon amitié, je parle de ma tendresse. Quoi, dis-je, n'est-ce pas la même chose? Non, Marianne, me repondit-il en me regardant d'une manière à m'en prouver la difference; non, chere fille, ce n'est pas la même chose, & je voudrois bien que l'une vous parût plus douce que l'autre. Là-dessus je ne pûs m'empêcher de baisser les yeux, quoique j'y resistasse, mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot: est-ce que vous m'entendés? me dit-il en me serrant la main. C'est, lui dis-je, que je suis honteuse de ne sçavoir que repondre à tant de bontés.

Heureusement pour moi, la conversation finit-là, car nous étions arrivés: tout ce qu'il pût faire, ce fut de me dire à l'oreille, Allés, triponne, allés

les rendre vôtre cœur plus traitable, & moins lourd; je vous laisse le mien pour vous y aider.

Ce discours étoit assez net, & il étoit difficile de parler plus françois; je fis semblant d'être distraite, pour me dispenser d'y répondre; mais un baiser, qu'il m'appuyoit sur l'oreille en me parlant, s'attiroit mon attention malgré que j'en eusse, & il n'y avoit pas moyen d'être sourde à cela; aussi ne le fus-je pas. Monsieur, ne vous aï-je pas fait mal, m'écriai-je d'un air naturel, en feignant de prendre le baiser qu'il m'avoit donné pour le choc de la tête avec la mienne. Dans le tems que je disois cela, je descendois de carrosse; & je crois qu'il fut la dupe de ma petite finesse, car il me répondit très naturellement que non.

J'emportai le ballot de hardes que j'allai serrer dans notre chambre, pendant que M. de Climal étoit dans la boutique de Madame Dutour. Je redescendis sur le champ. Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites tra-
vail-

vailler à vôtre habit dès aujourd'hui ; je vous reverrai dans trois ou quatre jours, & je veux que vous l'ayés. Et puis parlant à Madame Dutour : j'ai taché, dit-il, de l'assortir avec de très beau linge qu'elle m'a montré, & que lui a laissé la Demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez, ma chere amie, que M. de Climal m'avoit avertie qu'il parleroit comme cela à Madame Dutour ; & je pense vous en avoir dit la raison qu'il de ne me dit pourtant pas, mais que je devinai. D'ailleurs, ajoûta-t-il, je suis bien aise que Mademoiselle soit proprement mise, parce que j'ai des vûes pour elle qui pourront réüffir. Et tout cela du ton d'un homme vrai & respectable ; car M. de Climal tête-à-tête avec moi ne ressembloit point du tout au M. de Climal parlant aux autres ; à la lettre, c'étoit deux hommes differens : & , quand je lui voyois son visage devot, je ne pouvois pas comprendre comment ce visage-là feroit pour devenir

venir profane, & tel qu'il étoit avec moi : mon Dieu, que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi quart-d'heure de conversation avec Madame Dutour. Il ne fut pas plutôt parti, que celle-ci, à qui il avoit conté mon Histoire, se mit à louer sa piété, & la bonté de son cœur. Marianne, me dit-elle, vous avez fait-là une bonne recontre, quand vous l'avez connu : voyés ce que c'est ; il a autant de soin de vous, que si vous étiez son enfant : cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon & charitable.

Le mot de charité ne fut pas fort de mon goût : il étoit un peu crû pour un amour-propre aussi douillet que le mien ; mais, Madame Dutour n'en scavoit pas d'avantage : ses expressions alloient comme son esprit, qui alloit comme il plaisoit à son peu de malice & de finesse. Je fis pourtant la grimace : mais, je ne dis rien ; car nous n'avions pour témoin que

la grave Mademoiselle Toinon, bien plus capable de m'envier les hardes qu'on me donnoit, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh, pour cela, Mademoiselle Marianne, me dit-elle à son tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous soyés née coëffée. Au contraire, lui répondis-je, je suis née très malheureuse; car, je devrois sans comparaison être mieux que je ne suis. A propos, reprit-elle, est-il vrai que vous n'avez ni pere ni mere, & que vous n'êtes l'enfant à personne? Cela est plaisant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela est fort réjouissant; &, si vous m'en croyés, vous m'en ferés vos complimens. Taifés-vous, idiote, lui dit Madame Dutour qui vit que j'étois fachée; elle a raison de se moquer de vous: remerciés Dieu de vous avoir conservé vos parens. Qui est-ce qui a jamais dit aux gens, qu'ils sont des enfans trouvés? J'aimerois autant qu'on me dît que je suis batarde.

N'étoit-ce pas-là prendre mon parti
d'a-

d'une maniere bien consolante? Aussi le zele de cette bonne femme me choqua-t-il autant que l'insulte de l'autre, & les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée, sans se douter de sa maladresse, qui les faisoit couler: son atendrissement me fit trembler; je craignis encore quelque nouvelle reprimande à Toinon, & je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon, de son côté, me voyant pleurer, se déconcerta de bonne foi; car elle n'étoit pas mechante, & son cœur ne vouloit fâcher personne, si non qu'elle étoit vaine, parce qu'elle s'imaginoit que cela étoit décent. Mais, comme elle n'avoit pas un habit neuf aussi bien que moi, peut-être qu'elle avoit crû qu'en place de cela il falloit dire quelque chose, & redresser un peu son esprit comme elle redressoit sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit, dont elle me demanda très sincèrement excuse: &

comme je vis que ces bonnes gens n'entendoient rien à ma fierté, ni à ces délicatesses, & qu'ils ne sçavoient pas le quart du mal qu'ils me faisoient, je me rendis de bonne grace à leurs caresses, & il ne fut plus question que de mon habit, qu'on voulut voir avec une curiosité ingénue, qui me fit venir aussi la curiosité d'éprouver ce qu'elles en diroient.

J'allai donc le chercher sans rancune, & avec la joye de penser que je le porterois bientôt. Je prends le paquet tel que je l'avois mis dans la chambre, & je l'apporte. La première chose qu'on vit en le defaisant, ce fut ce beau linge dont on avoit pris tant de peine à sauver l'achat, qui avoit couté la façon d'un mensonge à M. de Climal, & à moi un consentement à ce mensonge : voilà ce que c'est que l'étourderie des jeunes gens; j'oubliai que ce maudit linge étoit dans le paquet avec l'habit. Oh, oh ! dit Madame Dutour, en voici bien d'un autre. M. de Climal nous disoit que
c'é-

c'étoit la Demoiselle défunte qui vous avoit laissé cela : c'est pourtant lui qui vous l'a achetée, Marianne ; & c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chés moi. Vous n'êtes pas plus delicate que des Duchesses, qui en prennent bien ; & votre M. de Climai est encore plaissant : mais je vois bien ce que c'est, ajouta-t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui étoit dessous ; pour la voir ; car sa colere n'interrompt point sa curiosité ; qui est un mouvement chés les femmes qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit : je vois bien ce que c'est ; je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce lingela ; mais, je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas d'avantage : remportés, remportés ; pardi, le tout est joli ! on a la bonté de mettre Mademoiselle en pension chés moi, & ce qu'il lui faut on l'achette ailleurs ; j'en ai l'embaras, & les autres le profit ; je vous le conseille.

Pendant ce tems-là, Tonin soulevoit mon étoffe du bout des doigts,

comme si elle avoit craint de se les faire, & disoit : Diantre ! il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'étoit presque que pour figurer dans l'aventure qu'elle disoit cela ; & , toute sage qu'elle étoit, quiconque lui en eut donné autant l'auroit rendue stupide de reconnoissance. Laissons cela, Toinon, lui dit Madame Dutour : je voudrois bien voir que cela vous fit envie.

Jusques-là, je n'avois rien dit ; je sentoient tant de mouvemens, tant de confusion, tant de dépit, que je ne sçavois par où commencer pour parler : c'étoit, d'ailleurs, une situation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvois. Je n'en avois jamais tant vû. A la fin, quand mes mouvemens furent un peu éclaircis, la colère se déclara la plus forte ; mais, ce fut une colère si franche, & si étourdie, qu'il n'y avoit qu'une fille innocente de ce dont on l'accusoit, qui pût l'avoir.

Il étoit pourtant vrai que M. de Climal étoit amoureux de moi ; mais
je

je ſçavois bien auſſi que je ne voulois rien faire de ſon amour ; & ſi , malgré cet amour , que je connoiſſois , j'avois reçu ſes préſens , c'étoit par un petit raifonnement , que mes beſoins & ma vanité m'avoient dicté , & qui n'avoit rien pris ſur la pureté de mes intentions : mon raifonnement étoit ſans doute une erreur , mais non pas un crime ; ainſi , je ne meritois pas les outrages dont me chargeoit Madame Dutour , & je fis un vacarme épouvantable. Je débütai par jeter l'habit & le linge par terre , ſans ſçavoir pourquoi , ſeulement par fureur : enfuite , je parlai , ou plutôt je criai , & je ne me ſouviens plus de tous mes diſcours , ſinon que j'avoüai en pleurant , que M. de Climal avoit acheté le linge , & qu'il m'avoit deſſendu de le dire , ſans m'inſtruire des raiſons qu'il avoit pour cela ; qu'au reſte , j'étois bien malheureuſe de me trouver avec des gens qui m'accuſoient à ſi bon marché ; que je voulois

fortir sur le champ ; que j'allois envoyer chercher un carosse pour emporter mes hardes ; que j'irois où je pourrois ; qu'il valoit mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence ; que de vivre aussi déplacée que je l'étois ; que je leur laissois les presens de M. de Climial ; que je m'en souciois aussi peu que de son amour, s'il étoit vrai qu'il en eût pour moi. Enfin , j'étois comme un petit lion ; ma tête s'étoit demontée, outre que tout ce qui pouvoit m'affliger se presentoit à moi : la mort de ma bonne amie , la privation de sa tendresse , la perte terrible de mes parens , les humiliations que j'avois souffertes , l'effroi d'être étrangere à tous les hommes & de ne voir la source de mon sang nulle part, la vûe d'une misere qui ne pouvoit peut-être finir que par une autre ; car je n'avois que ma beauté qui pût me faire des amis , & voyés quelle ressource que le vice des hommes ! n'étoit-ce pas-là de quoi renverser une

cer

cervelle aussi jeune que la mienne?

Madame Dutour fut effrayée du transport qui m'agitoit: elle ne s'y étoit pas attenduë, & n'avoit compté que de me voir honteuse. Mon Dieu, Marianne, me disoit-elle, quand elle pouvoit placer un mot, on peut se tromper; apaisez-vous, je suis fâchée de ce que j'ai dit: (car mon emportement ne manqua pas de me justifier; j'étois trop outrée pour être coupable :) allons, finissons, ma fille. Mais, j'allois toujours mon train, & à toute force je voulois sortir.

Enfin, elle me poussa dans une petite salle, où elle s'enferma avec moi; & là, j'en dis encore tant, que j'épuisai mes forces: il ne me resta plus que des pleurs, jamais on n'en a tant versé; & la bonne femme voyant cela se mit à pleurer aussi du meilleur de son cœur.

La-dessus, Toinon entra pour nous dire que le diné étoit prêt; & Toinon, qui étoit de l'avis de tout le monde, pleura parce que nous pleurions: & moi, après tant de larmes, attendrie

par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux, je m'appaisai, je me consolai, j'oubliai tout.

La forte pension, que M. de Climal payoit pour moi, contribua peut-être un peu au tendre repentir que Madame Dutour eut de m'avoir fâchée; de même que le chagrin de n'avoir pas vendu le linge l'avoit sans comparaison bien plus indisposée contre moi, que toute autre chose: car, pendant le repas, prenant un autre ton, elle me dit-elle-même, que si M. de Climal m'aimoit, comme il y avoit apparence, il falloit en profiter: (je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint.) Tenés, Marianne, me disoit-elle, à vôtre place, je sçais bien comment je ferois; car, puisque vous ne possédés rien, & que vous êtes une pauvre fille qui n'avés pas seulement la consolation d'avoir des parens, je prendrois d'abord tout ce que M. de Climal me donneroit; j'en tirerois tout ce que je pourrois; je ne l'aimerois pas moi, je m'en garderois bien,

bien, car l'honneur doit marcher le
 premier, & je ne suis pas femme à dire
 autrement; vous l'avez bien vû; en un
 mot comme en mille, tournés tant
 qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel
 que d'être sage; & je mourrai dans cet
 avis. Mais, ce n'est pas à dire qu'il faille
 jeter ce qui nous vient trouver; il y
 a moyen d'accommoder tout dans la
 vie: par exemple, voilà vous & M.
 de Climal; eh bien; faut-il lui dire, al-
 lés vous-en? non assurément: il vous
 aime, ce n'est pas votre faute; tous ces
 bigots n'en font point d'autre; laissez-
 le aimer; & que chacun reponde pour
 soy: il vous achette des nippes, prenez
 toujours, puisqu'elles sont payées: s'il
 vous donne de l'argent, ne faites pas
 la fotte, & tendés la main bien bon-
 nêtement, ce n'est pas à vous à faire
 la glorieuse: s'il vous demande de l'a-
 mour, allons doucement icy, joués
 d'adresse, & dites-lui que cela viendra;
 promettre, & ne point tenir, mene
 les gens bien loin: premierement, il
 faut du tems pour que vous l'aimiés;

&

& puis, quand vous ferés semblant de commencer à l'aimer, il faudra du tems pour que cela augmente; & puis, quand il croira que vôtre cœur est à point, n'avez vous pas l'excuse de vôtre sagesse? est-ce qu'une fille ne doit pas se deffendre? n'a-t-elle pas mille bonnes raisons à dire aux gens? ne les presche-t-elle pas sur le mal qu'il y auroit? pendant quoi, le tems se passe, & les presens viennent sans qu'on les aille chercher: & si un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accorde, on se fait se fâcher aussi-bien qu'auvi, & puis on le laisse-là; & ce qu'il a donné est donné: pardi, il n'y a rien de si beau que le don, & si les gens ne donnoient rien, ils garderoient donc tout: oh, s'il me venoit un dévot qui m'en contât, il me feroit des presens jusqu'à la fin du monde avant que je lui dise, arrêtez-vous.

La naïveté & l'affection, avec laquelle Madame Dintout debitoit ce que je vous dis-là, valoit encore mieux que ses leçons, qui sont assés dou-

douce~~s~~ affeurement , mais qui pourroient faire d'étranges filles d'honneur, des écolieres qui les suivroient : la doctrine en est un peu perilleuse ; je crois qu'elle mene sur le chemin du libertinage , & je ne pense pas qu'il soit aisé de garder sa vertu sur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étois , je n'approuvai point intérieurement ce qu'elle me disoit ; & effectivement , quand une fille en pareil cas feroit sûre d'être toujours sage , la pratique de ces lâches maximes la deshonoreroit toujours : dans le fonds , ce n'est plus avoir de l'honneur , que de laisser espérer aux gens qu'on en manquera ? L'art d'entretenir un homme dans cette espérance-là ; je l'estime encore plus honteux , qu'une chute totale dans le vice : car , dans les marchés même infâmes , le plus infame de tous est celui où l'on est fourbe & de mauvaise foi , par avarice : n'êtes-vous pas de mon sentiment ?

Pour moi , j'avois le caractère trop
vrai

vrai, pour me conduire de cette manière-là : je ne voulois, ni faire le mal, ni sembler le promettre ; je haïssois la fourberie de quelque espece qu'elle fut ; surtout celle-ci dont le motif étoit d'une bassesse qui me faisoit horreur.

Ainsi, je secouai la tête à tous les discours de Madame Dutour, qui vouloit me convertir là-dessus, pour son avantage & pour le mien. De son côté, elle auroit été bien aise que ma pension eût duré long-tems, & que nous eussions fait quelques petits cadeaux ensemble de l'argent de M. de Climal. C'étoit ainsi qu'elle s'en expliquoit en riant : car la bonne femme étoit gourmande & intéressée ; & moi je n'étois ni l'un ni l'autre.

Quand nous eûmes diné, mon habit & mon linge furent donnés aux ouvrières, & la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle esperoit sans doute qu'en me voyant brave (c'étoit son terme) je serois tentée de laisser durer plus long-tems
mon

mon aventure avec M. de Climal; & il est vrai que du côté de la vanité je menaçois déjà d'être furieusement femme : un ruban de bon goût, ou un habit galand, quand j'en rencontrais, m'arrêtoit tout court; je n'étois plus de sang froid, je m'en ressentais pour une heure, & je ne manquois pas de m'ajuster de tout cela en idée, (comme je vous l'ai déjà dit de mon habit;) enfin, là-dessus, je faisois toujours des châteaux en Espagne, en attendant mieux.

Mais, malgré cela, depuis que j'étois sûre que M. de Climal m'aimoit, j'avois absolument résolu, s'il m'en parloit, de lui dire, qu'il étoit inutile qu'il m'aimât. Après quoi, je prendrois sans scrupule tout ce qu'il voudroit me donner : c'étoit-là mon petit arrangement.

Au bout de quatre jours, on m'apporta mon habit & du linge : c'étoit un jour de Fête, & je venois de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toinon & moi nous perdîmes d'abord

bord toutes deux la parole , moi d'émotion de joye , elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allois être à ce quelle seroit : elle auroit bien troqué son pere & sa mere contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi ; elle ouvroit sur mon petit attirail de grands yeux stupefaits & jaloux , & d'une jalousie si humiliée que cela me fit pitié dans ma joye : mais il n'y avoit point de remède à sa peine , & j'essaii mon habit le plus modestement qu'il me fut possible devant un petit miroir ingrat , qui ne me rendoit que la moitié de ma figure , & ce que j'en voyois me paroïssoit bien piquant.

Je me mis donc vite à me coëffer , & à m'habiller , pour jouir de ma parure : il me prenoit des palpitations en songeant combien j'allois être jolie ; la main m'en trembloit à chaque épingle que j'attachois : je me hâtois d'achever , sans rien précipiter pourtant ; je ne voulois rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini ; car
la

la perfection que je connoissois étoit bien bornée : je commençois avec des dispositions admirables ; & c'étoit tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faisois bien d'autres façons. Les hommes parlent de science, & de philosophie. Voilà quelque chose de beau, en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra.

Si on sçavoit ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien son ame est déliée & pénétrante : si on voyoit la finesse des jugemens qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaye, & puis qu'elle rebute, & puis qu'elle hésite de choisir, & qu'elle choisit enfin par pure lassitude ; car, souvent, elle n'est pas contente, & son idée va toujours plus loin que son execution : si on sçavoit tout ce que je dis-là ; cela feroit peur, cela humilieroit les plus forts esprits, & Aristote ne paroîtroit plus qu'un

petit garçon: c'est moi qui le dis, qui le fais à merveilles; & qu'en fait de pature, quand on l'a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand chose, & qui l'a fait trouver le mieux pour aller de là au mieux du mieux, & que pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans l'ame des hommes, & sçavoir préférer ce qui le gagne le plus, à ce qui ne fait que la gagner beaucoup: & cela est immense.

Je badine un peu sur notre science, & je n'en fais point de façon avec vous; car, nous ne l'exerçons plus ni l'un ni l'autre: & à mon égard, si quelqu'un rit de m'avoir vu coquette, il n'a qu'à me venir trouver; je lui en dirai bien d'autres, & nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit mipois, qui ne m'a pas mal coûté de folies, quoiqu'il ne paroisse guère les avoir méritées, à la mine qu'il fait aujourd'hui: aussi, il me fait pitié quand je le regarde; & je ne le regarde que par hasard: je ne

lui

lui fais presque plus cet honneur-là exprès; mais, ma vanité en revanche s'en est bien donné autrefois: je me jouais de toutes les façons de plaire; je sçavois être plusieurs femmes en une. Quand je voulois avoir un air séipon, j'avois un maintien & une parure qui faisoient mon affaire: le lendemain, on me retrouvoit avec des grâces tendres; ensuite, j'étois une beauté modeste, sérieuse, panchante. Je fixois l'homme le plus volage; je dupois son inconstance: parce que tous les jours je lui renouvelois sa maîtresse; & c'étoit comme s'il en avoit changé.

Mais, je m'écarte toujours. Je vous en demande pardon: cela me rejouit, on me delasse; & encore une fois, je vous entretiens.

Je fus donc bientôt habillée; & en vérité, dans cet état, j'effaçois si fort la pauvre Toinon, que j'en avois honte. La Dutour me trouvoit charmante: Toinon controlloit mon habit; & moi j'approuvois ce qu'elle di-

soit, par charité pour elle : car, si j'avois paru aussi contente que je l'étois, elle en auroit été plus humiliée; ainsi, je cachois ma joye. Toute ma vie, j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tardoit de me montrer, & d'aller à l'Eglise, pour voir combien on me regarderoit. Toinon, qui, tous les jours de Fête, étoit escortée de son amant, sortit avant moi, de crainte que je ne la suivisse, & que cet amant, à cause de mon habit neuf, ne me regardât plus qu'elle, si nous allions ensemble; car, chés de certaines gens, un habit neuf, c'est presque un beau visage.

Je sortis donc toute seule, un peu embarrassée de ma contenance; parce que je m'imaginois, qu'il y en avoit une à tenir, & qu'étant jolie & parée, il falloit prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redressois; car, c'est par où commence une vanité novice : & , autant que je puis m'en ressouvenir, je ressemblois assez à
une

une aimable petite fille , toute fraîche sortie d'une éducation de village , & qui se tient mal , mais dont les graces encore captives ne demandent qu'à se montrer.

Je ne faisois pas valoir non plus tous les agrémens de mon visage : je laissois aller le mien sur sa bonne-foi , comme vous le disiez plaisamment l'autre jour d'une certaine Dame. Malgré cela , nombre de passans me regarderent beaucoup : & j'en étois plus réjouie , que surprise ; car , je sentoie fort bien , que je le meritois. Et , serieusement , il y avoit peu de figures comme la mienne : je plaisois au cœur autant qu'aux yeux ; & mon moindre avantage étoit d'être belle.

J'approche ici d'un événement qui a été l'origine de toutes mes autres aventures , & je vais commencer par-là la seconde Partie de ma Vie : aussi-bien vous ennuyeriez-vous de la lire tout d'une haleine ; & cela nous reposera toutes deux.

Fin de la premiere Partie.



APPROBATION.

J'AY lû, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *La Vie de Marianne*, &c. & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris le 28. Avril 1728.

Signé SAURIN.





LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

Par Monsieur DE MARIVAUX.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXV.

REV. A. C.

T. J. J. J. J.

W. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.


J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.

J. J. J. J. J.



AVERTISSEMENT.

 A premiere Partie de la *Vie de Marianne* a paru faire plaisir à bien des gens; ils en ont sur-tout ai-

mé les Réflexions qui y sont semées. D'autres Lecteurs ont dit qu'il y en avoit trop; & c'est à derniers à qui ce petit Avant-propos s'adresse.

Si on leur donnoit un Livre intitulé *Réflexions sur l'Homme*, ne le liroient-ils pas volontiers, si les Réflexions en'étoient bonnes? Nous en avons même beaucoup, de ces Livres, & dont quelques-uns sont fort estimés: pourquoi donc les Réflexions leur déplaisent-elles ici, en cas qu'elles n'ayent contre elles que d'être des Réflexions?

A V E R T I S S E M E N T.

C'est, diront-ils, que dans des Aventures comme celles-ci, elles ne sont pas à leur place : il est question de nous y amuser, & non pas de nous y faire penser.

A cela, voici ce qu'on leur répond. Si vous regardez la *Vie de Marianne* comme un Roman, vous avez raison, votre critique est juste : il y a trop de Réflexions ; & ce n'est pas-là la forme ordinaire des Romans, ou des Histoires faites simplement pour divertir. Mais, Marianne n'a point songé à faire un Roman non plus. Son Amie lui demande l'Histoire de sa Vie, & elle l'écrit à sa manière. Marianne n'a aucune forme d'Ouvrage présente à l'esprit. Ce n'est point un Auteur, c'est une Femme qui pense, qui a passé par differens états ; qui a beaucoup vû ; enfin, dont la Vie est un un tissu d'Evenemens, qui
lui

AVERTISSEMENT.

lui ont donné une certaine connoissance du cœur & du caractère des Hommes, & qui, en contant ses Aventures, s'imagine être avec son Amie, lui parler, l'entretenir, lui répondre; & dans cet esprit-là, mêle indistinctement les faits qu'elle raconte aux Réflexions qui lui viennent à propos de ces faits : voilà sur quel ton le prend Marianne. Ce n'est, si vous voulez, ni celui du Roman, ni celui de l'Histoire, mais c'est le sien : ne lui en demandez pas d'autre. Figurez-vous qu'elle n'écrit point, mais qu'elle parle; peut-être, qu'en vous mettant à ce point de vûe-là, sa façon de conter ne vous sera pas si désagréable.

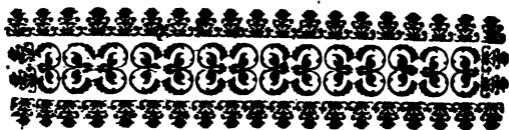
Il est pourtant vrai, qu'en, dans la suite, elle réfléchit moins, & conte davantage, mais pourtant réfléchit toujours; & comme elle va changer d'état, ses Récits vont devenir aussi

A V E R T I S S E M E N T.

plus curieux, & ses Réflexions plus applicables à ce qui se passe dans le grand monde.

Au reste, bien des Lecteurs pourront ne pas aimer la Querelle du Cocher avec Madame Dutour. Il y a des gens, qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'Opinion a traité d'ignoble; mais ceux, qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mis dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'Homme, dans un Cocher, & ce que c'est que la Femme, dans une petite Marchande.





L A V I E
D E
M A R I A N N E ,
O U L E S
A V A N T U R E S D E M A D A M E
L A C O M T E S S E D E ***.

S E C O N D E P A R T I E .

DITES-MOI, ma chere
Amie, ne feroit-ce point
un peu par compliment,
que vous paroissez si cu-
rieuse de la Suite de mon Histo-
re ? Je pourrois le soupçonner :
car, jusqu'ici, tout ce que je vous
en ai rapporté n'est qu'un tissu
d'Avantures bien simples, bien
II. Part. A com-

communes ; d'Avantures dont le caractère paroîtroit bas & trivial à beaucoup de Lecteurs, si je les faisois imprimer. Je ne suis encore qu'une petite Lingere, & cela les dégoûteroit.

Il y a des gens, dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez leur l'Histoire du Cœur humain dans les grandes conditions, ce devient-là pour eux un objet important : mais, ne leur parlez pas des Etats médiocres ; ils ne veulent voir agir que des Seigneurs, des Princes, des Rois, ou du moins des Personnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la noblesse de leur goût. Laissez-là le reste des Hommes ; qu'ils vivent ; mais, qu'il n'en soit pas question. Ils vous diroient volontiers, que la Nature auroit bien pu le passer de les faire naître, & que les Bourgeois la deshonorent.

O jugez, Madame, du dedain que

que de pareils Lecteurs auroient eu pour moi !

Au reste, ne confondons point ; le portrait, que je fais de ces gens-là, ne vous regarde pas : ce n'est pas vous, qui serez la dupe de mon état ; mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma Vie contient peu d'Evenemens, & tout cela auroit bien pû vous ennuyer. Vous me dites que non ; vous me pressez de continuer, je vous en rends grâce, & je continue : laissez-moi faire, je ne serai pas toujours chez Madame Dutour.

Je vous ai dit que j'allai à l'Eglise, à l'entrée de laquelle je trouvais de la foule ; mais, je n'y restai pas. Mon habit neuf, & ma figure, y auroient trop perdu, & je tâchai, en me glissant tout doucement, de gagner le haut de l'Eglise, où j'ap-
percevois de beau monde qui étoit à son aise.

C'étoit des femmes extrêmement parées ; les unes assez laides, & qui

s'en doutoient, car elles tâchoient d'avoir si bon air qu'on ne s'en aperçût pas ; d'autres qui ne s'en doutoient point du tout, & qui de la meilleure foi du monde prenoient leur coqueterie pour un joli visage.

J'en vis une fort aimable, & celle-là ne se donnoit pas la peine d'être coquette; elle étoit au-dessus de cela: pour plaire, elle s'en fioit negligemment à ses graces, & c'étoit ce qui la distinguoit des autres, de qui elle sembloit dire: Je suis naturellement tout ce que ces femmes-là voudroient être.

Il y avoit aussi nombre de jeunes Cavaliers bien faits, gens de robe & d'épée, dont la contenance témoignoit qu'ils étoient bien contents d'eux; & qui prenoient, sur le dos de leurs chaises, de ces postures aisées & galantes, qui marquent qu'on est au fait des bons airs du Monde.

Je les voyois tantôt se baisser,
s'ap-

s'appuyer , se redresser , puis sourire , puis saluer à droite & à gauche , moins par politesse , ou par devoir , que pour varier les airs de bonne mine & d'importance , & se montrer sous differens aspects.

Et moi , je devinois la pensée de toutes ces personnes-là sans aucun effort ; mon instinct ne voyoit rien-là qui ne fût de sa connoissance , & n'en étoit pas plus délié pour cela ; car , il ne faut pas s'y méprendre , ni estimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux sortes d'esprits , nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre , qui est celui que nous recevons de la nature , celui qui nous sert à raisonner , suivant le degré qu'il a , qui devient ce qu'il peut , & qui ne sçait rien qu'avec le tems.

Et puis nous en avons encore un autre , qui est à part du nôtre , & qui peut se trouver dans les femmes les plus sottes. C'est l'esprit que la vani-

nité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la Coquetterie.

Oh! celui-là, pour être instruit, n'attend pas le nombre des années; il est fin, dès qu'il est venu, dans les choses de son ressort; il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'est un enfant de l'Orgueil, qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en pense pas moins. Je crois qu'on peut lui enseigner des graces & de l'aisance; mais, il n'apprend que la forme, & jamais le fond. Voilà mon Avis.

Et c'est avec cet esprit-là, que j'expliquois si bien les façons de ces Femmes: c'est encore lui qui me faisoit entendre les Hommes; car, avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clef de tout ce qu'ils font pour être du nôtre; & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela, que d'être vaine & coquette: & je pouvois me passer de cette

pe-

petite parenthèse-là pour vous le prouver , car vous le sçavez aussi-bien que moi ; mais, je me suis avisée trop tard de penser que vous le sçavez. Je ne vois mes fautes que lorsque je les ai faites : c'est le moyen de les voir sûrement ; mais non pas à votre profit , & au mien. N'est il pas vrai ? Retournons à l'Eglise.

La place , que j'avois prise , me mettoit au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête ! C'étoit la première fois que j'allois jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étois toute émue du plaisir de penser à ce qui alloit en arriver : j'en perdois presque haleine ; car, j'étois sûre du succès, & ma vanité voyoit venir d'avance les regards qu'on alloit jeter sur moi.

Ils ne se firent pas long-tems attendre. A peine étois-je placée , que je fixai les yeux de tous les hommes. Je m'emparai de toute leur attention ; mais ce n'étoit encore-là que la moitié de mes honneurs,
&

& les femmes me firent le reste;

Elles s'apperçurent, qu'il n'étoit plus question d'elles; qu'on ne les regardoit plus, que je ne leur laissois pas un curieux; & que la désertion étoit generale.

On ne sçauroit s'imaginer ce que c'est que cette aventure-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en est déconcerté; car, il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicanne sur l'évidence d'un pareil affront: ce sont de ces cas desesperés qui le poussent à bout, & qui résistent à toutes ses tournures.

Avant que j'arrivasse, en un mot, ces femmes faisoient quelque figure; elles vouloient plaire, & ne perdoient pas leur peine. Enfin, chacune d'elles avoit ses partisans: du moins, la fortune étoit-elle assez égale; & encore la Vanité vit-elle, quand les choses se passent ainsi. Mais j'arrive, on me voit, & tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste

reste pas la mémoire d'un seul.

Eh ! d'où leur vient cette Catastrophe ? De la présence d'une petite fille, qu'on avoit à peine apperçûe , qu'on avoit pourtant vû se placer , qu'on auroit même risqué de trouver très-jolie si on ne s'en étoit pas défendu , enfin qui auroit bien pû se passer de venir-là , & que dans le fond on avoit un peu craint , mais le plus imperceptiblement qu'on l'avoit pû.

C'est encore leurs pensées que j'explique ; & je soutiens que je les rends comme elles étoient. J'en eus pour garant certain coup d'œil , que je leur avois vû jetter sur moi quand je m'avançai ; & je compris fort bien tout ce qu'il y avoit dans ce coup d'œil-là : on avoit voulu le rendre distrait , mais c'étoit d'une distraction faite exprès ; car , il y étoit resté , malgré qu'on en eût , un air d'inquiétude & de dedain , qui étoit un aveu bien franc de ce que je valois.

Cela

Cela me parut comme une vérité qui échappe , & qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoiqu'il en soit , cette petite figure , dont on avoit refusé de tenir compte , & devant qui toutes les autres n'étoient plus rien , il fallut en venir à voir ce que c'étoit pourtant , & retourner sur ses pas , pour l'examiner , puisqu'il plaisoit au caprice des hommes de la distinguer , & d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes Coquettes qui me regardent à leur tour ; & ma physionomie n'étoit pas faite pour les rassurer : il n'y avoit rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir médire ; & je n'avois , en vérité , que des graces au service de leur colere. Oh , vous m'avouerez que ce n'étoit pas-là l'article de ma gloire le moins intéressant.

Vous me direz , que , dans leur dépit , il étoit difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que je l'étois : soit ; mais je suis persuadée , que le
fond

fond du cœur fut pour moi, sans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous, aux personnes jalouses, du soin de vous connoître ; vous ne perdrez rien avec elles : la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion, & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas. Voilà ce qu'elles es-
sui-ent.

Mes Rivaux ne me regardèrent pas long-tems ; leur examen fut court : il n'étoit pas amusant pour elles ; & l'on finit vite avec ce qui humilie.

A l'égard des hommes, ils me demeurèrent constamment attachés, & j'en eus une reconnoissance qui ne resta pas oisive.

De tems en tems, pour les tenir en haleine, je les régalois d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenois quelque

chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avoit, dans cette Eglise, des Tableaux qui étoient à une certaine hauteur : eh bien, j'y portois ma vûë, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisoit le plus bel œil du monde.

Ensuite, c'étoit ma coëffe à qui j'avois recours : elle alloit à merveilles ; mais, je voulois bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue, qui se montrait en y retouchant, & qui amenoit nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyoit pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenois alors.

Les petites choses que je vous dis-là, au reste, ne sont petites que dans le récit : car, à les rapporter, ce n'est rien ; mais, demandez-en la valeur aux hommes : ce qui est de vrai, c'est que souvent, dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes

n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vû de cœurs, hésitans de se rendre à de beaux yeux, & qui seroient restés à moitié chemin, sans le secours dont je parle?

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle: il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que d'un visage aimable. Et la raison de cela, vous la dirai-je? Je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité, qu'un visage; quelque aimable qu'il soit, nos yeux ne l'entendent pas ainsi: mais, une belle main commence à en devenir une; &, pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter, que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'est pas le plus honnête: c'est pourtant, en ge-

neral, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coqueterie fait le plus d'avance.

Mais, m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'ouï. Je ne sçaurois m'en empêcher : les idées me gagnent ; je suis femme, & je conte mon Histoire. Pesez ce que je vous dis-là ; & vous verrez, qu'en verité, je n'use presque pas des Privileges que cela me donne.

Où en étois-je ? A ma coëffe, que je racommodois quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirois les regards, il y en eut un, que je distinguai moi-même, & sur qui mes yeux tomboient plus volontiers que sur les autres.

J'aimois à le voir, fans me douter du plaisir que j'y trouvois : j'étois coquette pour les autres, & je ne l'étois pas pour lui ; j'oubliois à lui plaire, & ne songeois qu'à le regarder.

Apparemment que l'Amour, la
pre-

premiere fois qu'on en prend, commence avec cette bonne-foi-là; & peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

● Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres : elle étoit plus modeste, & pourtant plus attentive; il y avoit quelque-chose de plus sérieux qui se passoit entre lui & moi : les autres applaudissoient ouvertement à mes charmes; il me sembloit que celui-ci les sentoît : du moins, je le soupçonnois quelquefois, mais si confusément, que je n'aurois pû dire ce que je pensois de lui, non plus que ce que je pensois de moi.

● Tout ce que je sçai, c'est que ses regards m'embarassoient; que j'hésitois de les lui rendre, & que je les lui rendois toujours; que je ne voulois pas qu'il me vît y répondre, & que je n'étois pas fâchée qu'il l'eût vû.

Enfin, on sortit de l'Eglise, & je me

souviens que j'en fortis lentement ; que je retardois mes pas ; que je regrettois la place que je quittois ; & que je m'en allois avec un cœur à qui il manquoit quelque chose , & qui ne sçavoit pas ce que c'étoit. Je dis qu'il ne le sçavoit pas : c'est peut-être trop dire , car , en m'en allant , je retournois souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissois derriere moi ; mais , je ne croyois pas me retourner pour lui.

De son côté , il parloit à des personnes qui l'arrêtoient , & mes yeux rencontroient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa , & m'entraîna avec elle ; je metrouvai dans la rue , & je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensois plus à mon ajustement en m'en retournant ; je négligeois ma figure , & ne me souciois plus de la faire valoir.

J'étois si rêveuse , que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venoit derriere moi , qui alloit me

ren-

renverser , & dont le Cocher s'en-
rouïoit à me crier , *garre*.

Son dernier cri me tira de ma rê-
verie ; mais , le danger où je me vis
m'étourdit si fort , que je tombai
en voulant fuir , & me blessai le pied
en tombant.

Les chevaux n'avoient plus qu'un
pas à faire , pour marcher sur moi :
cela allarma tout le monde ; on se
mit à crier : mais , celui qui cria le
plus fut le maître de cet Equipage ,
qui en sortit aussitôt , & qui vint à
moi : j'étois encore à terre , d'où ,
malgré mes efforts , je n'avois pû
me relever.

On me releva pourtant , ou plû-
tôt on m'enleva , car on vit bien
qu'il m'étoit impossible de me sou-
tenir. Mais , jugez de mon étonne-
ment , quand , parmi ceux qui s'em-
pressoient à me secourir , je recon-
nus le jeune homme que j'avois laissé
à l'Eglise. C'étoit à lui à qui appar-
tenoit le carrosse : sa maison n'étoit
qu'à deux pas plus loin ; & ce fut

où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démélai pourtant que le sort ne l'avoit pas tant desobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à Mademoiselle, disoit-il à ceux qui me tenoient; portez-la doucement; ne vous pressez point : car, dans ce moment, ce ne fut point à moi à qui il parla. Il me sembla qu'il s'en abste-
noit à cause de mon état & des circonstances, & qu'il ne se permettoit d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, & ne lui dis rien non plus : je n'ôsois même le regarder; ce qui faisoit que j'en mourois d'envie : aussi le regardai-je, toujours en n'osant; & je ne sçai ce que mes yeux lui dirent, mais les siens me firent une réponse si tendre, qu'il falloit que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, & me remua le cœur
à

à un point, qu'à peine m'apperçus-je de ce que je devenois.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne sçaurois vous définir ce que je sentoís.

C'étoit un mélange de trouble, de plaisir, & de peur : ouï de peur ; car, une jeune fille, qui en est là-dessus à son apprentissage, ne sçait point où tout cela la mène : ce sont des mouvemens inconnus, qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent ; & la nouveauté de cet état l'allarme. Il est vrai, qu'elle y trouve du plaisir ; mais, c'est un plaisir fait comme un danger ; sa pudeur même en est effrayée : il y a là quelque-chose, qui la menace, qui l'étourdit, & qui prend déjà sur elle.

On se demanderoit volontiers dans ces instans-là : que vais-je devenir ? Car, en verité, l'Amour ne nous trompe point ; dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, & de quoi il fera question : l'ame, avec lui, sent la

presence d'un maître qui la flate ; mais avec une autorité déclarée, qui ne la consulte pas, & qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étois : & je pense aussi, que c'est l'Histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge, en pareil cas.

Enfin, on me porta chez Valville, c'étoit le nom du jeune-homme en question, qui fit ouvrir une Salle, où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avois besoin de secours : je sentoie beaucoup de douleur à mon pied ; & Valville envoya sur le champ chercher un Chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je passe quelques petites excuses, que je lui fis dans l'interval, sur l'embaras que je lui causoie ; excuses communes, que tout le monde sçait faire, & auxquelles il répondit à la maniere ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de parti-
cu-

culier entre nous deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses, & qu'il me répondit d'un ton qui me préparoit à voir entamer la matiere.

Nos regards même l'entamoient déjà: il n'en jettoit pas un sur moi qui ne signifiât, *je vous aime*; & moi, je ne sçavois que faire des miens, parce qu'ils lui en auroient dit autant.

Nous en étions, lui & moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le Chirurgien, qui, sur le recit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il falloit voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur: & puis, en rougissant pourtant, je songeai que j'avois le plus joli petit pied du monde; que Valville alloit le voir; que ce ne seroit point ma faute, puisque la nécessité vouloit que je le montrasse devant lui; ce
qui

qui étoit une bonne fortune pour moi : bonne fortune honnête, & faite à souhait, car on croyoit qu'elle me faisoit de la peine ; on tâchoit de m'y résoudre, & j'allois en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venoit d'une aventure dont j'étois innocente : c'étoit ma chute qui avoit tort.

Combien dans le monde y a-t'il d'honnêtes gens, qui me ressemblent, & qui, pour pouvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir, que je faisois le mien dans cette occasion-là ?

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis-là peint sur-tout beaucoup de dévôts, qui voudroient bien gagner le Ciel, sans rien perdre à la Terre ; & qui croient avoir de la piété, moyennant les cérémonies

nies pieuses qu'ils font toujours avec eux-mêmes, & dont ils bercent leur conscience. Mais, n'admirez-vous pas, au reste, cette morale que mon pied amène?

Je fis quelque difficulté de le montrer, & je ne voulois ôter que le foulard; mais, ce n'étoit pas assez. Il faut absolument que je voye le mal, doit le Chirurgien qui y alloit tout uniment; je ne sçaurois rien dire sans cela: &, là-dessus, une femme de charge, que Valville avoit chez lui, fut sur le champ appelée pour me déchauffer; ce qu'elle fit pendant que Valville & le Chirurgien se retirèrent un peu à quartier.

Quand mon pied fut en état, voilà le Chirurgien qui l'examine & qui le tâte. Le bon homme, pour mieux juger du mal, se baissoit beaucoup, parce qu'il étoit vieux: & Valville, en conformité de geste, prenoit insensiblement la même attitude, & se baissoit beaucoup aussi, parce

parce qu'il étoit jeune ; car il ne connoissoit rien à mon mal , mais il se connoissoit à mon pied , & m'en paroïssoit aussi content que je l'avois espéré.

Pour moi , je ne disois mot , & ne donnois aucun signe des observations clandestines que je faisois sur lui : il n'auroit pas été modeste de paroître soupçonner l'attrait qui l'attiroit ; & , d'ailleurs , j'aurois tout gâté , si je lui avois laissé appercevoir que je comprenois ses petites façons : cela m'auroit obligé moi-même d'en faire davantage ; & peut-être auroit-il rougi des siennes , car le cœur est bizarre : il y a des momens où il est confus & choqué d'être pris sur le fait quand il se cache ; cela l'humilie : & ce que je dis-là , je le sentoïis par instinct.

J'agissois donc en conséquence ; de sorte qu'on pouvoit bien croire que la présence de Valville m'embarraissoit un peu , mais simplement à cause qu'il me voyoit , & non pas
à

à cause qu'il aimoit à me voir.

Dans quel endroit sentez-vous du mal ? me disoit le Chirurgien, en me tâtant. Est-ce-là ? Oüi, lui répondis-je, en cet endroit-même. Aussi est-il un peu enflé, ajoûtoit Valville, en y mettant le doigt d'un air de bonne foi. Allons, ce n'est rien que cela, dit le Chirurgien ; il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui : un linge trempé dans de l'eau-de-vie, & un peu de repos, vous guériront. Aussi-tôt le linge fut apporté avec le reste, la compresse fut mise, on me chauffa, le Chirurgien sortit, & je restai seule avec Valville, à l'exception de quelques domestiques, qui alloient & venoient.

Je me doutai bien que je ferois-là quelque tems, & qu'il voudroit me retenir à dîner ; mais, je ne devois pas paroître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oserois-je encore vous prier, Monsieur, de m'envoyer chercher une Chaise, où
quel-

quelqu'autre Voiture, qui me mène chez moi ? Non, Mademoiselle, me répondit-il, vous n'irez-pas si-tôt chez vous ; on ne vous y reconduira que dans quelques heures : votre chute est toute recente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, & vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'est d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne soit point en peine de vous.

Et il le falloit effectivement ; car, mon absence alloit allarmer Madame Dutour : &, d'ailleurs, qu'est-ce que Valville auroit pensé de moi, si j'avois été ma maîtresse au point de n'avoir à rendre compte à personne de ce que j'étois devenue ? Tant d'indépendance n'auroit pas eu bonne grace : il n'étoit pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, sur-tout avec la figure que j'avois ; car, il n'y a pas trop loin d'être si aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà l'inconvenient qu'il y a d'avoir un joli visage ;

visage ; c'est qu'il nous donne l'air d'avoir tort quand nous sommes un peu soupçonnées , & qu'en mille occasions il conclut contre nous.

Il conclura pourtant ce qu'il voudra ; cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un : en un mot, on plaît avec un joli visage ; on inspire, ou de l'amour, ou des desirs. Est-ce de l'amour ? Fût-on de l'humeur la plus austère, il est le bien venu. Le plaisir d'être aimée trouve toujours sa place, ou dans notre cœur, ou dans notre vanité. Ne fait-on que nous désirer ? Il n'y a encore rien de perdu. Il est vrai que la vertu s'en scandalise ; mais, la vertueuse n'est pas fâchée du scandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts.

Je vous disois donc que mon indépendance ne m'auroit pas été avantageuse ; & Valville, assurément, ne m'envisageoit pas sous cette idée-là : ses égards, ou plutôt ses respects, en faisoient foi.

Il y a des attentions tendres & même timides , de certains honneurs , qui ne sont dûs qu'à l'innocence & qu'à la pudeur ; & Valville , qui me les prodiguoit tous , auroit pû craindre de s'être mépris ; & d'avoir été la dupe de mes grâces : je lui aurois du moins ôté la douceur de m'estimer en pleine sûreté de confiance ; & quelle chute n'étoit-ce pas faire-là , dans son esprit ?

Le croiriez-vous pourtant ? Malgré tout ce que je risquois là-dessus , en ne donnant de mes nouvelles à personne , j'hésitai sur le parti que je prendrois ; & sçavez-vous pourquoi ? C'est que je n'avois que l'adresse d'une Lingère à donner. Je ne pouvois envoyer que chez Madame Dutour ; & Madame Dutour choquoit mon amour-propre : je rougissois d'elle , & de sa boutique.

Je trouvois que cette boutique figuroit si mal avec une aventure com-

comme la mienne ; que c'étoit quelque-chose de si décourageant pour un homme de condition comme Valville, que je voyois entouré de valets ; quelque-chose de si mal assorti aux graces qu'il mettoit dans ses façons. J'avois moi-même l'air si mignon, si distingué ; il y avoit si loin de ma physionomie à mon petit état : comment avoir le courage de dire, Allez vous-en à telle enseigne chez Madame Dutour, où je loge. Ah ! l'humiliant discours !

Passé pour n'être pas née de parens riches, pour n'avoir que de la naissance sans fortune : l'orgueil, tout nud qu'il est par-là, se sauve encore ; cela ne lui ôte que son faste & ses commodités, & non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde : mais, un si grand étalage de politesse, & d'égards, n'étoit pas dû à une petite fille de boutique ; elle étoit bien hardie de l'avoir souffert, de n'y avoir pas mis ordre par sa confusion.

Et c'étoit-là le retour de réflexion que je craignois dans Valville. Quoi ! ce n'est que cela ? me sembloit-t'il lui entendre dire à lui-même ; & l'ironie de ce petit soliloque-là me révoltoit tant de sa part, que, tout bien pesé, j'aimois mieux lui paroître équivoque, que ridicule ; & le laisser douter de mes mœurs, que de le faire rire de tous ses respects. Ainsi, je conclus que je n'enverrois chez personne, & que je dirois que cela n'étoit pas nécessaire.

C'étoit bien mal conclure, j'en conviens, & je le sentoiss ; mais, ne sçavez-vous pas, que notre ame est encore plus superbe que vertueuse, plus glorieuse qu'honnête, & par conséquent plus délicate sur les intérêts de sa vanité, que sur ceux de son véritable honneur.

Attendez, pourtant ; ne vous alarmez pas. Ce parti que j'avois pris, je ne le suivis point ; car, dans l'agitation qu'il me causoit à moi-même

même, il me vint subitement une autre pensée.

Je trouvai un expedient, dont ma misérable vanité fut contente, parce qu'il ne prenoit rien sur elle, & qu'il n'affligeoit que mon cœur ; mais, qu'importe que notre cœur souffre, pourvû que notre vanité soit servie ? Ne se passe-t-on pas de tout, & de repos, & de plaisirs, & d'honneur même, & quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle ?

Or, cet expedient dont je vous parle, ce fut de vouloir absolument m'en retourner.

Quoi ! quitter si-tôt Valville ? me direz-vous. Oûi, j'eus le courage de m'y résoudre, de m'arracher à une situation que je voyois remplie de mille instans délicieux, si je la prolongeois.

Valville m'aimoit, il ne me l'avoit pas encore dit, & il auroit eu le tems de me le dire. Je l'aimois, il l'ignoroit, du moins je le croyois, & je n'aurois pas manqué de le lui apprendre.

Il auroit donc eu le plaisir de me voir sensible, moi celui de montrer que je l'étois, & tous deux celui de l'être ensemble.

Que de douceurs contenues dans ce que je vous dis-là, Madame ! L'amour peut en avoir de plus folles : peut-être n'en a-t'il point de plus touchantes, ni qui aillent si droit & si nettement au cœur, ni dont ce cœur jouïsse avec moins de distraction, avec tant de connoissance & de lumieres, ni qu'il partage moins avec le trouble des sens ; il les voit, il les compte, il en démêle distinctement tout le charme : &, cependant, je les sacrifiois.

Au reste, tout ce qui me vint alors dans l'esprit là-dessus, quoique long à dire, n'est qu'un instant à être pensé.

Ne vous inquiétez point, Mademoiselle, me dit Valville : donnez votre adresse, on partira sur le champ.

Et c'étoit en me prenant la main, qu'il

qu'il me parloit ainsi, d'un air tendre & pressant.

Je ne comprends pas comment j'y résistai. Faites-y attention, ajouta-t'il en insistant. Vous n'êtes point en état de vous en aller si-tôt; il est tard: dînez ici; vous partirez ensuite. Pourquoi hésiter? Vous n'avez rien à vous reprocher en restant: on ne sçauroit y trouver à redire; votre accident vous y force. Allons, qu'on nous serve.

Non, Monsieur, lui dis-je; permettez que je me retire: on ne peut être plus sensible à vos honnêtetés, que je le suis; mais, je ne veux pas en abuser. Je ne demeure pas loin d'ici: je me sens beaucoup mieux; & je vous demande en grace que je m'en aille.

Mais, me dit Valville, quel est le motif de votre répugnance là-dessus, dans une conjoncture aussi naturelle, aussi innocente, que l'est celle-ci? De répugnance, je vous

assure que je n'en ai point, répondis-je : & j'aurois grand tort ; mais , il sera plus séant d'être chez moi , puisque je puis m'y rendre avec une voiture. Quoi ! partir si-tôt , me dit-il en jettant sur moi le plus doux de tous les regards ? Il le faut bien , repris-je , en baissant les yeux d'un air triste , (ce qui valoit bien le regarder moi-même :) & comme les cœurs s'entendent , apparemment qu'il sentit ce qui se passoit dans le mien ; car , il reprit ma main , qu'il baisa avec une naïveté de passion si vive & si rapide , qu'en me disant mille fois , *Je vous aime* , il me l'auroit dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avoit plus moyen de s'y méprendre : voilà qui étoit fini. C'étoit un Amant , que je voyois : il se monroit à visage découvert ; & je ne pouvois , avec mes petites dissimulations , parer l'évidence de son amour. Il ne restoit plus qu'à sçavoir ce que j'en pensois , & je
crois

crois qu'il dût être content de moi : je demeurai étourdie , muette , & confuse ; ce qui étoit signe que j'étois charmée. Car , avec un homme qui nous est indifférent , ou qui nous déplaît , on en est quitte à meilleur marché , il ne nous met pas dans ce desordre-là : on voit mieux ce qu'on fait avec lui ; & c'est ordinairement parce qu'on aime , qu'on est troublée en pareil cas.

Je l'étois tant , que la main me trembloit dans celle de Valville , que je ne faisois aucun effort pour la retirer , & que je la lui laissois par je ne sçai quel attrait , qui me donnoit une inaction tendre & timide. A la fin , pourtant , je prononçai quelques mots , qui ne mettoient ordre à rien ; de ces mots , qui diminuent la confusion qu'on a de se taire , qui tiennent la place de quelque chose qu'on ne dit pas , & qu'on devrait dire. Eh bien ! Monsieur , Eh bien ! Qu'est-ce que cela signifie ? Voilà tout ce que je pûs

tirer de moi : encore y mêlai-je un soupir , qui en ôtoit le peu de force que j'y avois peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant : la présence d'esprit me revint ; & la vapeur de ces mouvemens , qui me tenoient comme enchantée , se dissipa. Je sentis qu'il n'étoit pas décent de mettre tant de foiblesse dans cette situation-là , ni d'avoir l'ame si entreprise ; & je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y songez pas ! Finissez donc , Monsieur , dis-je à Valville , en retirant ma main avec assez de force , & d'un ton qui marquoit encore , que je revenois de loin , supposé qu'il fût lui-même en état d'y voir si clair ; car , il avoit eu des mouvemens aussi-bien que moi. Mais , je crois qu'il vit tout : il n'étoit pas si neuf en amour , que je l'étois ; & , dans ces momens-là , jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'expérience pardevers eux :

eux: vous les remuez, mais vous ne les étourdissez point; ils conservent toujours le jugement: il n'y a que les novices, qui le perdent. Et puis dans quel danger n'est-on pas, quand on tombe en de certaines mains; quand on n'a pour tout guide qu'un Amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien?

Pour-moi, je ne courois alors aucun risque avec Valville. J'avoue que je fus troublée, mais à un degré qui étonna ma raison, & qui ne me l'ôta pas; & cela dura si peu, qu'on n'auroit pû en abuser: du moins je me l'imagine. Car, au fonds, tous ces étonnemens de raison ne valent rien non plus; on n'y est point en sûreté; il s'y passe toujours un intervalle de tems où l'on a besoin d'être traitée doucement; le respect de celui avec qui vous êtes vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eûs rien à lui reprocher là-dessus; aussi lui avois-je inspiré des sentimens. Il n'é-

n'étoit pas amoureux : il étoit tendre ; façon d'être épris, qui , au commencement d'une passion, rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, & l'attache au plaisir délicat d'aimer & de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre ; à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable ; & il n'est pas dupe. Il y a plus de charmes à cela qu'on ne pense ; il y perdrait à ne s'y pas tenir : & vous, Madame, vous y gagneriez, si je n'étois pas si babilarde.

Finissez donc , me diriés-vous volontiers ; & c'est ce que je disois à Valville avec un sérieux encore altéré d'émotion. En vérité, Monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je : vous voyez bien vous-même, que j'ai raison de vouloir m'en aller, & qu'il faut que je parte.

Oùï, Mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement ;

&

& je vais donner mes ordres pour cela, puisque vous ne pouvez-vous souffrir ici, & qu'apparemment je vous y déplais moi-même, à cause du mouvement qui vient de m'échapper: car, il est vrai que je vous aime, & que j'emploierois à vous le dire tous les momens que nous passerions ensemble, & tout le tems de ma vie, si je ne vous quittois pas.

Et, quand ce discours, qu'il me tenoit, auroit duré tout le tems de la mienne, il me semble qu'il ne m'auroit pas ennuyé non plus; tant la joye, dont il me pénétoit, étoit douce, flateuse, & pourtant embarrassante, car je sentoie qu'elle me gagnoit. Je ne voulois pas que Valville la vît, & je ne sçavois quel air prendre pour la mettre à couvert de ses yeux.

D'ailleurs, ce qu'il m'avoit dit, demandoit une réponse: ce n'étoit pas à ma joye à la faire, & je n'avois que ma joye dans l'esprit; de-
forte

forte que je me taisois les yeux baissés.

Vous ne répondez rien, me dit Valville : partirez-vous sans me dire un mot ? Mon action m'a-t-elle rendu si désagréable ? Vous a-t-elle offensée sans retour ?

Et remarquez, que, pendant ce discours, il avançoit sa main pour ravoir la mienne, que je lui laissois prendre, & qu'il baisoit encore en me demandant pardon de l'avoir baisée ; & ce qui est de plaisant, c'est que je trouvois la réparation fort bonne, & que je la recevois de la meilleure foi du monde, sans m'apercevoir qu'elle n'étoit qu'une répétition de la faute : je crois même que nous ne nous en aperçûmes ni l'un ni l'autre ; & , entre deux personnes qui s'aiment, ce sont-là de ces simplicités de sentiment, que peut-être l'esprit remarquerait bien un peu s'il vouloit, mais qu'il laisse bonnement passer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien ? me disoit

foit donc Valville. Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïſſez ?

Un petit ſoupir naïf précéda ma réponſe, ou plutôt la commença. Non, Monſieur, je ne vous hais pas, lui diſ-je : vous ne m'avez pas donné lieu de vous haïr ; il ſ'en faut bien. Eh, que penſez-vous donc de moi ? reprit-il avec ſeu. Je vous ai dit que je vous aime : comment regardez-vous mon amour ? Etes-vous fâchée que je vous en parle ?

Que voulez-vous que je réponde à cette queſtion ? lui diſ-je. Je ne ſçai pas ce que c'eſt que l'amour, Monſieur : je penſe ſeulement, que vous êtes un fort honnête homme, que je vous ai beaucoup d'obligation, & que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occaſion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais ? s'écria-t-il. Eh comment ſçaurai-je que vous voudrez bien vous reſſouvenir de moi, ſi j'ai le malheur de ne vous plus voir, Mademoiſelle ?

Ne

Ne m'exposez point à vous perdre pour toujours ; & , s'il est vrai que vous n'ayés point d'aversion pour moi , ne m'ôtez pas les moyens de vous parler quelquefois , & d'essayer si ma tendresse ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vûë aujourd'hui que par un coup de hazard : où vous retrouverai-je , si vous me laissez ignorer qui vous êtes ? Je vous chercherois inutilement. J'en conviens , lui dis-je , avec une franchise , qui alla plus vite que ma pensée , & qui sembloit nous plaindre tous deux. Hé bien , Mademoiselle , ajouta-t-il , en approchant encore sa bouche de ma main ; (car nous ne prenions plus garde à cette minutie-là : elle nous étoit devenuë familière ; & voilà comme tout passe en amour.) Hé bien , nommez-moi , de grace , les personnes à qui vous appartenez : instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour être connu d'elles ; donnez-moi cette consolation avant que de partir.

A peine achevoit-il de parler , qu'un Laquais entra : Qu'on mette les chevaux au carosse , pour reconduire Mademoiselle , lui dit Valville , en se retournant de son côté.

Cet ordre , que je n'avois point prévu , me fit frémir : il rompoit toutes mes mesures , & rejettoit ma vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'étoit point le Carosse de Valville qu'il me falloit. La petite Lingere n'échappoit point par-là à l'affront d'être connue. J'avois compris , qu'on m'enverroit chercher une voiture ; je comptois m'y mettre toute seule , en être quitte pour dire , menez-moi dans telle rue ; & , à l'abri de toute confusion , regagner ainsi cette fâcheuse Boutique , qui m'avoit coûté tant de peines d'esprit , & dont je ne pouvois plus faire un secret , si je m'en retournois dans l'Equipage de Valville. Car , il n'auroit pas oublié de

demandez à ses gens, où l'avez-vous menée? Et ils n'auroient pas manqué de lui dire, à une Boutique.

Encore n'eut-ce été-là que demi-mal, puisque je n'aurois pas été présente au rapport, & que je n'en aurois rougi que de loin. Mais, vous allez voir que la Politesse de Valville me destinoit à une honte bien plus complète.

J'imagine une chose, Mademoiselle, me dit-il tout de suite, quand le Laquais fut sorti. C'est de vous reconduire moi-même, avec la femme que vous avez vu paroître. Qu'en dites-vous, Mademoiselle? Il me semble, que c'est une attention nécessaire de ma part, après ce qui vous est arrivé. Je crois même qu'il y auroit de l'Impolitesse à m'en dispenser. C'est une réflexion que je fais, & qui me vient fort à propos. Et moi, je la trouvois tuante.

Ah! Monsieur! m'écriai-je, que
me

me proposez-vous, là! Moi! m'en retourner dans votre Carosse au logis, & y arriver avec vous! avec un homme de votre âge! Non; Monsieur, je n'aurai pas cette imprudence-là; le Ciel m'en préserve. Vous ne songez pas à ce qu'on en dirait! tout est plein de médifans; & si on ne va pas me chercher une voiture, j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi, & m'y traîner comme je pourrai, que d'accepter vos offres.

Ce discours ne souffroit point de répliqué; aussi m'en parut-il outré.

Allons, Mademoiselle, s'écria-t-il à son tour avec douleur, en se levant d'auprès de moi: Je vous entends. Vous ne voulez plus que je vous revoye; ni que je sçache où vous reprendre; car, de m'aler guer la crainte que vous avez, dites-vous, de ce qu'on pourroit dire, il n'y a pas d'apparence qu'elle soit le motif de vos refus. Vous vous bles-

fez en tombant, vous êtes à ma porte, je m'y trouve, vous avez besoin de secours, mille gens sont témoins de votre accident, vous ne sçauriez vous soutenir; je vous fais porter chez moi, de-là je vous ramène chez vous: il n'y a rien de si simple, vous le sentez bien, mais rien en même tems qui me mît plus naturellement à portée d'être connu de vos parens; & je vois bien que c'est à quoi vous ne voulez pas que je parvienne. Vous avez vos raisons, sans doute; ou je vous déplaïs, ou vous êtes prévenue.

Et, là-dessus, sans me donner le tems de lui répondre, outré du silence morne que j'avois gardé jusques-là, & dans l'amertume de son chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il étoit au desespoir de perdre; il part, s'avance vers la porte de la Salle, & appelle impétueusement un laquais, qui accourt. Qu'on aille chercher une chaise, lui

lui dit-il : & si on n'en trouve pas, qu'on amène un carosse ; Mademoiselle ne veut pas du mien.

Et puis, revenant à moi : Soyez en repos, ajouta-t'il : vous allez avoir ce que vous souhaitez , Mademoiselle. Il n'y a plus rien à craindre : & vous, & vos parens, me ferez éternellement inconnus, à moins que vous ne me disiez votre nom ; & je ne pense pas que vous en ayés envie.

A cela, nulle réponse encore de ma part ; je n'étois plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je faisois , Madame ? Excédée de peines, de soupirs, de réflexions, je pleurois la tête baissée. Vous pleuriez ? Oüi, j'avois les yeux remplis de larmes. Vous en êtes surprise : mais, mettez-vous bien au fait de ma situation, & vous verrez dans quel épuisement de courage je devois tomber.

Que n'avois-je pas souffert depuis une demie-heure ! Comptons

mes détresses. Une vanité inexorable, qui ne vouloit point de Madame Dutour, ni par conséquent que je fusse Lingère; une pudeur gémissante de la figure d'Avanturière que j'allois faire, si je ne m'en tenois pas à être fille de boutique; un amour désespéré, à quoi que je me déterminasse là-dessus: car, une fille de mon état, me disois-je, ne pouvoit pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte mériter qu'il l'aimât.

A quoi donc me résoudre? à m'en aller sur le champ? Autre affliction pour mon cœur, qui se trouvoit si bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de différentes mortifications il avoit fallu sentir, peser, essayer sur mon âme, pour en comparer les douleurs, & sçavoir à laquelle je donnerois la triste préférence! Encore, à quoi m'avoit-il servi d'opter de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville? M'en étoit-il moins difficile de lui rester

rester inconnuë , comme c'étoit mon dessein ? Non , vraiment ; car , il m'offroit son carosse , il vouloit me reconduire : ensuite , il se retranchoit à sçavoir mon nom , qu'il n'étoit pas naturel de lui cacher , mais que je ne pouvois pas lui dire , puisque je ne le sçavois pas moi-même , à moins que je ne prisse celui de Marianne ; & , prendre ce nom-là , c'étoit presque déclarer Madame Dutour & sa boutique , ou faire soupçonner quelque chose d'approchant.

A quoi donc en étois-je reduite ! A quitter brusquement Valville sans aucun ménagement de politesse & de reconnoissance ; à me separer de lui comme d'un homme avec qui je voulois rompre : lui qui m'aimoit , lui que je regrettois , lui qui m'apprenoit que j'avois un cœur ; (car on ne le sent que du jour où l'on aime , & jugez combien ce cœur est remué de la première leçon d'amour qu'il reçoit !) enfin ,

lui que je sacrifiois à une vanité haïssable, que je condamnois intérieurement moi-même, qui me paroissoit ridicule, & qui, malgré tout le tourment qu'elle me causoit, ne me laissoit pas seulement la consolation de me trouver à plaindre!

En vérité, Madame, avec une tête de quinze ou seize ans, avois-je tort de succomber, de perdre tout courage, & d'être abbatue jusqu'aux larmes?

Je pleurai donc; & il n'y avoit peut-être pas de meilleur expédient pour me tirer d'affaire, que de pleurer, & de laisser tout là. Notre ame sçait bien ce qu'elle fait, ou du moins son instinct le sçait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement est mal entendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion; & c'est le contraire. Il va remédier à tout; car, premièrement, il me soulagea, il me mit à mon aise, il affoiblit ma vanité, il me défit de
cet

cet orgueilleux effroi que j'avois d'être connue de Valville. Voilà déjà bien du repos pour moi : voici d'autres avantages.

C'est que cet abattement, & ces pleurs, me donnerent aux yeux de ce jeune homme je ne sçai quel air de dignité romanesque, qui lui en imposa, qui corrigea d'avance la mediocrité de mon état, qui disposa Valville à l'apprendre sans en être scandalisé : car, vous sentez bien que tout ceci ne sçauroit demeurer sans quelque petit éclaircissement ; mais, n'en soyez point en peine, & laissez faire aux pleurs que je répands : ils viennent d'annoblir Marianne dans l'imagination de son Amant ; ils font foi d'une fierté de cœur, qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et, dans le fond, observons une chose. Etre jeune & belle, ignorer sa naissance, & ne l'ignorer que par un coup de malheur, rougir & soupirer en illustre infortunée de

Phumiliation où cela vous laisse ; si j'avois affaire à l'Amour , lui qui est tendre & galant , qui se plaît à honorer ce qu'il aime ; voilà pour lui paroître charmante & respectable , dans quelle situation & avec quel amas de circonstances je voudrois m'offrir à lui.

Il y a de certaines infortunes , qui embellissent la beauté même , qui lui prêtent de la majesté. Vous avez alors , avec vos graces , celles que votre Histoire , faite comme un Roman , vous donne encore. Et , ne vous embarrassez pas d'ignorer ce que vous êtes née : laissez travailler les chimères de l'Amour là dessus ; elles sçauront bien vous faire un rang distingué , & tirer bon parti des tenebres qui cacheroient votre naissance. Si une femme pouvoit être prise pour une Divinité , ce seroit en pareil cas , que son Amant l'en croiroit une.

A la verité , il ne faut pas s'attendre que cela dure : ce sont-là de

des grâces & de ces dignités d'emprunt, qui s'en retournent avec les amoureuses folies qui vous en parent.

Et moi, je retourne toujours aux Réflexions; & je vous avertis que je ne me les reprocherai plus; vous voyez bien, que je n'y gagne rien; & que je suis incorrigible ainsi; tâchons toutes deux de n'y plus prendre garde.

J'ai laissé Valville désespéré de ce que je voulois partir sans me faire connoître; mais, les pleurs qu'il me vit répandre le calmerent tout d'un coup. Je n'ai jamais rien vû, ni de si doux, ni de si tendre, que ce qui se peignit alors sur sa physionomie: & en effet, mes pleurs ne conclusient rien de fâcheux pour lui; ils n'annonçoient, ni haine, ni indifférence; ils ne pouvoient signifier que de l'embarras.

Hé, quoi! Mademoiselle, vous pleurez? me dit-il, en venant se jeter à mes genoux avec un amour,

ou

où l'on démêloit déjà je ne fçai quel transport d'esperance : vous pleurez ? Eh ! quel est donc le motif de vos larmes ? Vous ai-je dit quelque chose qui vous chagrine ? Parlez, je vous en conjure. D'où vient que je vous vois dans cet état-là ? ajouta-t-il, en me prenant une main qu'il accabloit de caresses, & que je ne retirois pas, mais que dans ma consternation je semblois lui abandonner avec décence, & comme à un homme dont le bon cœur, & non pas l'amour, obtenoit de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi, s'écrioit-il. Avez-vous d'autres sujets de tristesse ? Et pourriez-vous hesiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le sien, à qui vous jure qu'il fera toujours à vous, à qui vous aime plus que sa vie, à qui vous aime autant que vous meritez d'être aimée ? Est-ce qu'on peut voir vos larmes sans souhaiter de vous secourir ? Et vous est-il permis de m'en pénétrer
sans

sans vouloir rien faire de l'attendrissement où elles me jettent ? Parlez : quel service faut-il vous rendre ? Je compte que vous ne vous en irez pas si-tôt.

Il faudroit donc envoyer chez Madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-même par le torrent de sa tendresse & de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée, cette Madame Dutour si terrible, & sa boutique & son enseigne (car tout cela étoit compris dans son nom ;) & la voilà déclarée, sans que j'y hésitasse : je ne m'apperçûs pas que j'en parlois.

Chez Madame Dutour ! Une Marchande de linge ? Hé, je la connois, dit Valville. C'est donc elle, qui aura soin d'aller chez vous avertir où vous êtes ? Mais, de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient ?

A cette question, ma naïveté m'abandonna, je me retrouvai glorieuse & confuse, & je retombai

tombai dans tous mes embarras.

Et, en effet, y avoit-il rien de si piquant que ce qu'il m'arrivoit ! Je viens de nommer Madame Dutor, je crois par-là avoir tout dit, & que Valville est à peu près au fait. Point du tout ; il se trouve qu'il faut recommencer, que je n'en suis pas quitte, que je ne lui ai rien appris, & qu'au lieu de comprendre, que je n'envoie chez elle, que parce que j'y demeure, il entend seulement que mon dessein est de la charger d'aller dire à mes parens où je suis. C'est-à-dire, qu'il la prend pour ma Commissionnaire : c'est-là toute la relation qu'il imagine entre elle & moi.

Et d'où vient cela ? C'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne ; c'est que mes grâces, & ma physionomie, le préoccupent tant en ma faveur ; c'est qu'il est si éloigné de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Madame Dutor ; qu'apparemment il ne sau-

ra que je loge chez elle, & que je suis sa fille de boutique, que quand je le lui aurai dit, & peut-être répété, dans les termes les plus simples, les plus naturels, & les plus clairs.

Oh ! Voyez combien il fera surpris, & si moi, qui prévois sa surprise, je ne dois pas trembler plus que jamais de la lui donner !

Je ne répondois donc rien ; mais, il se mêloit à mon silence un air de confusion si marqué, qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avois pas le courage de lui dire.

Quoi ! Mademoiselle : est-ce que vous logez chez Madame Dutour ?
Où, Monsieur, lui répondis-je d'un ton vraiment humilié. Je ne suis pourtant pas faite pour être chez elle ; mais, les plus grands malheurs du monde m'y réduisent. Voilà donc ce que signifioient vos pleurs ? me répondit-il, en me serrant la main avec un attendrissement qui avoit quelque chose de si hon-

honnête pour moi, de si respectueux, que c'étoit comme une réparation des injures que me faisoit le sort. Voyez si mes pleurs m'avoient bien servie.

L'Article, sur lequel nous en étions, alloit sans doute donner matière à une longue conversation entre nous, quand on ouvrit avec grand bruit la porte de la salle, & que nous vîmes entrer une Dame menée, devinez par qui? par Monsieur de Climal, qui, pour premier objet, apperçut Marianne en face; à demi couchée sur un lit de repos, les yeux mouillés de larmes, & tête à tête avec un jeune homme, dont la posture tendre & soumise me noit à croire, que son entretien rouloit sur l'amour, & qu'il me disoit, *Je vous adore*; car, vous sçavez, qu'il étoit à mes genoux: & qui plus est, c'est que, dans ce moment, il avoit la tête baissée sur une de mes mains; ce qui concluoit aussi, qu'il la baisoit. N'estoit-ce pas

-là un tableau bien amusant pour Monsieur de Climal?

Je voudrois pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il perdit toute contenance, ce n'est vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme, dont les yeux regardoient tout sans rien voir, dont les bras se remuoient toujours sans avoir de geste, qui ne sçavoit quelle attitude donner à son corps qu'il avoit de trop, ni que faire de son visage, qu'il ne sçavoit sous quel air présenter, pour empêcher qu'on n'y vît son desordre qui alloit s'y peindre.

Monsieur de Climal étoit amoureux de moi : comprenez donc combien il fut jaloux. Amoureux, & jaloux ! Voila déjà de quoi être bien agité : & puis, Monsieur de Climal étoit un faux-dévoit, qui ne pouvoit avec honneur laisser transpirer, ni jalousie, ni amour. Ils transpiroient pourtant malgré qu'il en

eût : il le sentoit bien , il en étoit honteux , il avoit peur qu'on n'apprenût sa honte ; Et tout cela ensemble lui donnoit je ne sçai qu'elle incertitude de mouvemens , fote , ridicule , qu'on voit mieux qu'on ne l'explique. Et ce n'est pas-là tout : son trouble avoit encore un grand motif que j'ignorois : le voici ; c'est que Valville , en se levant , s'écria à demi bas , Eh ! c'est mon oncle !

Nouvelle augmentation de singularité dans ce coup de hazard. Je n'avois fait que rougir en le voyant , cet oncle : mais , la parenté que j'apprenois me déconcerta encore d'avantage ; & la manière dont je le regardai , s'il y fit attention , m'accusoit bien nettement d'avoir pris plaisir aux discours de Valville. J'avois tout-à-fait l'air d'être le complice : cela n'étoit pas douteux à ma contenance.

De sorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de

la Dame que menoit Monsieur de Climal, elle ne me parut pas s'apercevoir de notre embarras ; & ne remarqua, je pense, que mes graces, ma jeunesse, & la tendre posture de Valville.

Ce fut elle qui ouvrit la conversation. Je ne vous plains point, Monsieur : vous êtes en bonne compagnie, un peu dangereuse, à la vérité. Je n'y étois pas votre cœur fort en sûreté, dit-elle à Valville en nous saluant ; à quoi d'abord il ne répondit que par un sourire, faute de sçavoir que dire. Monsieur de Climal sourioit aussi, mais de mauvaise grace, & en homme indécidé, miné sur le parti qu'il avoit à prendre, & inquiet de celui que je prendrois ; car falloit-il qu'il me répondît ou non, & moi-même allois-je en agir avec lui comme avec un homme que je connoissois ?

D'un autre côté, ne sachant aussi quel accueil je devois lui faire, j'observois le sien pour m'y confor-

mer ; & comme son air souriant ne régloit rien là-dessus , la maniere dont je le salvai ne fut pas plus décisive , & se sentit de l'équivoque où il me laissoit.

En un mot , j'en fis trop , & pas assez. Dans la moitié de mon salut , il sembloit que je le connoissois ; dans l'autre moitié , je ne le connoissois plus : c'étoit oui , c'étoit non , & tous les deux manqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obscure ; car , il me la dit depuis. Il en fut frappé.

Il faut sçavoir , que , depuis quelque tems , il soupçonnoit son oncle de n'être pas tout ce qu'il vouloit paroître ; il avoit appris par de certains faits à se défier de sa Religion & de ses Mœurs. Il voyoit que j'étois aimable , que je demeurais chez Madame Dutoir , que j'avois beaucoup pleuré avant que de l'avouer. Que pouvoit , après cela , signifier cet accueil à double sens que je faisois à M. de Climal ,
qui

qui n'avoit pas à son tour un maintien moins composé ni plus clair? Il y avoit-là matiere à de fâcheuses conjectures.

J'oublie de vous dire, que je feignis de vouloir me lever, pour saluer plus décemment. Non, Mademoiselle, non, demeurez, me dit Vaville; ne vous levez point. Madame vous en empêchera elle-même, quand elle sçaura que vous vous êtes blessée au pied. Pour Monsieur, ajouta-t'il, en adressant la parole à son oncle, je crois qu'il vous en dispense, d'autant plus qu'il me paroît que vous vous connoissez.

Je ne pense pas avoir cet honneur-là, répondit sur le champ Monsieur de Climal, avec une rougeur qui vangeoit la verité de son effronterie. Est-ce que Mademoiselle m'auroit vû quelque part? ajouta-t'il, en me regardant d'un œil qui me demandoit le secret. Je ne sçai, repartis-je d'un ton

moins hardi que mes paroles ; mais, il me sembloit que la physionomie de Monsieur ne m'étoit pas inconnue. Cela se peut, dit-il. Mais, qu'est-il donc arrivé à Mademoiselle ? Est-ce qu'elle est tombée ?

Et cette question-là, il la faisoit à son neveu, qui ne lui répondoit rien. Il ne s'avoit pas seulement entendu ; son inquiétude d'occupoit bien d'autres choses.

Où, Monsieur ; dis-je alors pour lui ; toute confuse que j'étois d'aider à soutenir un mensonge dans lequel je voyois bien que Valville m'accusoit d'être de moitié avec son oncle. Où, Monsieur : c'est une chute que j'ai faite près d'icy, presque au sortir de la Messe ; & on m'a portée dans cette salle ; parce que je ne pouvois marcher.

Mais, dit la Dame, il faudroit du secours. Si c'étoit une entorse ; cela est considérable. Etes-vous seule, Mademoiselle ? N'ayez-vous per-

personne avec vous? Pas un laquais? Pas une femme? Non, Madame, répondis-je, fâchée de l'honneur qu'elle me faisoit, & que je reprochois à ma figure qui en étoit cause: je ne demeure pas loin d'ici. Hé bien, dit-elle, nous allons dîner Monsieur de Climac & moi dans ce quartier: nous vous remercions.

Encore! dis-je en moi-même: Quelles persécution! Tout le motif de la fureur de me ramener! Car, sur cet article-là, je n'avois pas l'esprit bien fait: & ce qui me frappa d'abord, ce fut, comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette Dame, qui parloit de femme, de laquais, dont elle s'imaginoit que je devois être suivie, après cette opinion fastueuse de mon état, qu'auroit-elle trouvé de Marianne. Le beau dénouement! Et quelle Marianne encore? Une petite friponne en liaison avec Mon-

fleur de Climal, c'est-à-dire avec un franc Hypocrite.

Car, quel autre nom eût pû espérer cet homme de bien? Je vous le demande. Que seroit devenue la bonne odeur de sa vie; lui, qui avoit nié de me connoître, & moi-même qui m'étois prêtée à son imposture? N'aurois-je pas été une jolie mignonne avec mes grâces, si Madame Dutour & Toihon s'étoient trouvées sur le pas de leur porte, comme elles en avoient volontiers la coutume; & nous eussent dit: Ah! c'est donc vous, Monsieur? Eh! d'où venez-vous Marianne? comme assurément elles n'y auroient pas manqué.

Oh! voilà ce qui devoit me faire trembler, & non pas ma boutique; c'étoit là le véritable opprobre qui méritoit mon attention. Je ne l'apprêçus pourtant que le dernier; & cela est dans l'ordre. On va d'abord au plus pressé; & le plus pressé pour nous,

nous, c'est nous même, c'est-à-dire notre orgueil : car, notre orgueil & nous ce n'est qu'un, au lieu que nous & notre vertu, c'est deux. N'est-ce pas, Madame ?

Cette vertu, il faut qu'on nous la donne ; c'est en partie une affaire d'acquisition. Cet orgueil, on ne nous le donne pas : nous l'apportons en naissant, nous l'avons tant qu'on ne sçauroit nous l'ôter ; & , comme il est le premier en date, il est dans l'occasion le premier servi. C'est la nature, qui a le pas sur l'éducation. Comme il y a long-tems que je n'ai fait de pause, vous aurez la bonté de vouloir bien que j'observe encore une chose que vous n'avez peut-être pas assez remarquée.

C'est que dans la vie nous sommes plus jaloux de la considération des autres, que de leur estime, & par conséquent de notre innocence ; parce que c'est précisément nous que leur considération distingue, & que ce n'est qu'à nos mœurs

que leur estime s'adresse.

Oh! nous nous aimons encore plus que nos mœurs. Estimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diroient tous les hommes; vous me ferez grand plaisir, pourvu que vous m'honoriez, moi qui les ai, & qui ne suis pas elles: car, si vous me laissez-là, si vous négligez ma personne, je ne suis pas content, vous prenez à gauche, c'est comme si vous me donniez le superflus, & que vous me refusassiez le nécessaire: faites-moi vivre d'abord, & me divertissez après; si-non, j'y pourvoirai. Et qu'est-ce que cela veut dire?

C'est que, pour parvenir à être honoré, je sçaurai bien cesser d'être honorable; &, en effet, c'est assez-là le chemin des honneurs. Qui les mérite n'y arrive guères. J'ai fini.

Ma Réflexion n'est pas mal placée: je l'ai faite seulement un peu plus longue que je ne croyois. En revanche, j'en ferai quelqu'autre ailleurs qui sera trop courte.

Je

Je ne ſçai pas comment nous nous ferions échappés Monsieur de Climal & moi du péril où nous jetoit cette Dame, en offrant de me reconduire.

Auroit-il pû s'exempter de prêter ſon carroſſe? aurois-je pû refuſer de le prendre? Tout cela étoit difficile. Il palſſoit, & je ne répondois rien; ſes yeux me diſoient, tirez-moi d'affaire, les miens lui diſoient, tirez-m'en vous même; & notre ſilence commençoit à devenir ſenſible, quand il entra un laquais qui dit à Valville que le carroſſe, qu'il avoit envoyé chercher pour moi, étoit à la porte.

Cela nous ſauva, & mon Tartuſe en fut ſi raffuré, qu'il oſa même abuſer de la ſécurité où il ſe trouvoit pour lors, & porter l'audace juſqu'à dire: Mais, il n'y a qu'à renvoyer ce carroſſe, il eſt inutile, puisſque voilà le mien; & cela, du ton d'un homme qui avoit compté me mener, & qui n'avoit négligé de

de répondre à la proposition, que parce qu'elle ne faisoit pas la moindre difficulté.

Je songe pourtant, que je devrois rayer l'épithete de Tartuffe, que je viens de lui donner; car, je lui ai obligation à ce Tartuffe-là. Sa mémoire me doit être chere: il devint un homme de bien pour moi. Ceci soit dit pour l'acquit de ma reconnaissance, & en réparation du tort que la verité historique pourra lui faire encore. Cette verité a ses droits, qu'il faut bien que Monsieur de Climal effuye.

Je compris bien, qu'il s'en fioit à moi pour l'impunité de sa hardiesse, & qu'il ne craignoit pas que j'eusse la malice ou la simplicité de l'en faire repentir.

Non, Monsieur, lui répondis-je, il n'est pas nécessaire que je vous dérange, puisque j'ai une voiture pour m'en retourner; & si Monsieur, dis-je tout de suite en parlant à Valville, veut bien appeller quelqu'un
pour

pour m'aider à me lever d'ici, je partirois tout à l'heure.

Je pense que ces Messieurs vous aideront bien eux-mêmes, dit galement la Dame; & en voici un, (c'étoit Valville quelle montrait,) qui ne fera pas fâché d'avoir cette peine-là: n'est-il pas vrai? (discours qui venoit sans doute de ce qu'elle l'avoit vû à mes genoux.) Au reste, ajouta-t'elle, comme nous nous en allons aussi, il faut vous dire ce qui nous amenoit. Avez-vous des nouvelles de Madame de Valville? (c'étoit la mere du jeune homme.) Arrive-t'elle de sa Campagne? La reverrons-nous bientôt? Je l'attens cette semaine, dit Valville d'un air distrait & nonchalant, qui prouvoit mal cet empressement que la Dame lui avoit supposé pour moi, & qui m'auroit peut-être piquée moi-même, si je n'avois pas eû aussi mes petites affaires dans l'esprit: mais, j'étois trop dans mon tort, pour y trouver à redire. Il y avoit d'ailleurs dans sa
non-

nonchalance je ne feai quel fond de tristesse qui me rendoit honteuse , parce que j'en appercevois le motif.

Je sentoie que c'étoit un cœur conlterné de ne ſcavoir plus ſi je méritois ſa tendreſſe , & qui avoit peur d'être obligé d'y renoncer. Y avoit-il rien de plus obligeant pour moi , que cette peur-là ; Madame ? Rien de plus flatteur , de plus aimable ; rien de plus digne de jeter mon cœur dans un humble & tendre embarras devant le ſien ? Car , c'étoit-là précieſement tout ce que j'éprouvois. Un mélange de plaiſir , & de confulion : voilà mon état. Ce ſont de ces choſes dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles ſont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé , Valville , après avoir ſatisfait à la queſtion de la Dame , vint à moi pour m'aider à me lever , & me prit par deſſous les bras. Mais , comme il vit que Monſieur de Cli-

mal

mal s'avancoit aussi. Non, Monsieur, dit-il, ne vous en mêlez pas : vous ne seriez pas assez fort pour soutenir Mademoiselle ; & je doute qu'elle puisse poser le pied à terre : il vaut mieux appeler quelqu'un. Monsieur de Climat se retira. (On a si peu d'assurance, quand on n'a pas la conscience bien nette!) Et là-dessus il sonne. Deux de ses gens arrivent : Approchez, leur dit-il, & tâchez de porter Mademoiselle jusqu'à son carrosse.

Je crois que je n'avois pas besoin de cette cérémonie-là, & qu'avec le secours de deux bras, je me ferois aisément soutenue ; mais, j'étois si étourdie, si déconcertée, que je me laissai mener comme on vouloit, & comme je ne voulois pas.

Monsieur de Climat & la Dame, qui s'en retournoient ensemble, me suivirent ; & Valville marchoit le dernier en nous suivant aussi.

Quand nous traversâmes la Cour, je le vis du coin de l'œil qui par-

parloit à l'oreille d'un laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon carrosse, où la Dame, avant que de monter dans le sien, voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai. Mon compliment fut un peu confus. Ce que je dis à Valville le fut encore d'avantage. Je croi qu'il n'y répondit que par une reverence qu'il accompagna d'un coup d'œil où il y avoit bien des choses, que j'entendis toutes, mais que je ne sçauois rendre, & dont la principale signifioit : Que faut-il que je pense ?

Ensuite, je partis interdite, sans sçavoir ce que je pensois moi-même, sans avoir ni joye ni tristesse, ni peine ni plaisir. On me menoit, & j'allois : Qu'est-ce que tout cela deviendra ! Que vient-il de se passer ! Voilà tout ce que je me disois, dans un étonnement qui ne me laissoit nul exercice d'esprit, & pendant lequel je jettai pourtant un grand soupir, qui échapa plus à mon instinct qu'à ma pensée.

Ce

Ce fut dans cet état, que j'arrivai chez Madame Dutour. Elle étoit assise à l'entrée de sa boutique, qui s'impatientoit à m'attendre, parce que son diner étoit prêt.

Je l'apperçus de loin, qui me regardoit dans le carosse où j'étois, & qui m'y voyoit, non comme Marianne, mais comme une personne qui lui ressembloit tant, qu'elle en étoit surprise; & mon carosse étoit déjà arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisoit pas encore de croire que ce fût moi: (c'est, qu'à son compte, je ne devois arriver qu'à pied.)

A la fin pourtant, il fallut bien me reconnoître. Ah! ah! Marianne. Eh! c'est vous, s'écria-t-elle. Eh! pourquoi donc en fiacre? Est-ce que vous venez de si loin? Non, Madame, lui dis-je; mais, je me suis blessée en tombant, & il m'étoit impossible de marcher. Je vous conterai mon Accident, quand je serai rentrée. Ayez à pre-

sent la bonté de m'aider, avec le cocher, à descendre.

Le cocher ouvroit la portiere, pendant que je parlois. Allez, allez, me dit-il, arrivez: ne vous embarrassez pas, Mademoiselle; pardi, je vous descendrai bien tout seul. Un bel enfant comme vous, qu'est-ce que cela pese? C'est le plaisir. Venez, venez: jettez-vous hardiment, je vous porterois encore plus loin que vous n'iriez sur vos jambes.

En effet, il me prit entre ses bras, & me transporta comme une plume, jusqu'à la boutique où je m'assis tout d'un coup.

Il est bon de vous dire, que, dans l'intervale du transport, je jettai les yeux dans la rue du côté d'où je venois, & que je vis à trente ou quarante pas de-là un des gens de Valville, qui étoit arrêté, & qui avoit tout l'air d'avoir couru pour me suivre; & c'étoit apparemment-là le résultat de ce qu'il

qu'il avoit dit à ce laquais, quand je l'avois vû lui parler à l'oreille.

La vûe de ce domestique aposté reveilla toute ma sensibilité sur mon aventure, & me fit encore rougir : c'étoit un témoin de plus de la petitesse de mon état ; & ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne se feroit pas (j'en suis sûre) imaginé que je dussé entrer chez moi par une boutique : c'est une reflexion que je fis ; n'en étoit-ce pas assez pour être fâché de le trouver-là ? Il est vrai, que ce n'étoit qu'un laquais ; mais, quand on est glorieux, on n'aime à perdre dans l'esprit de personne. Il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui est indifférent ; & , enfin, ce valet me mortifia. D'ailleurs, il n'étoit-là que par l'ordre de Valville ; il n'y avoit pas à en douter. C'éroit bien la peine que mon maître fit tant de façon avec cette petite fille-là ! pouvait-il dire

en lui-même, d'après ce qu'il voyoit. Car, ces gens-là sont plus moqueurs que d'autres; c'est le regal de leur bassesse, que de mépriser ce qu'ils ont respecté par méprise: & je craignois que cet homme-ci, dans son rapport à Valville, ne glissât sur mon compte quelque tournure insultante; qu'il ne se regalât un peu aux dépens de mon domicile, & n'achevât de rebuter la délicatesse de son maître. Je n'avois déjà que trop baissé de prix à ses yeux. Il n'osoit déjà plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y auroit à me plaire: & adieu le plaisir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inspirer nous quitte; & Valville étoit presque dans ce cas-là. Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jetté sur moi; car, on ne sçauroit croire la force de certaines bagatelles sur nous, quand elles sont placées: & la vérité est, que les dégoûts de Valville, provenus de-là, m'auroient plus fâchée

chée, que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je assise, que je tirai de l'argent pour payer le cocher; mais, Madame Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-dessus, & me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. Laissez-moi faire, me dit-elle; je vais le payer. Où vous a-t-il pris? Auprès de la Paroisse, lui dis-je. Hé! c'est tout près d'ici, repliqua-t-elle en comptant quelque monnoye: tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous faut.

Ce qu'il me faut! cela! dit le cocher, qui lui rendit sa monnoye avec un dédain brutal. Oh! que nenni; cela ne se mesure pas à l'aune. Mais, que veut-il dire avec son aune, cet homme? repliqua gravement Madame Dutour. Vous devez être content: on sçait peut-être bien ce que c'est qu'un carosse; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paye.

Eh ! quand ce seroit de demain , dit le cocher ; qu'est-que cela avance ? Donnez-moi mon affaire , & ne crions pas tant. Voyez de quoi elle se mêle ! Est-ce vous que j'ai menée ? Est-ce qu'on vous demande quelque chose ? Quelle diable de femme, avec ses douze sols ! Elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Madame Dutour étoit fiere , parée, & qui plus est assez jolie ; ce qui lui donnoit encore une autre espece de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité, quand elles ont un joli visage : elles regardent cet avantage-là comme un rang. La vanité s'aide de tout , & remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour, donc , se sentit offensée de l'Apostrophe ignoble du cocher : (je vous raconte cela , pour vous divertir ;) la botte d'*herbes* sonna mal à ses oreilles. Comment ce
jar-

jargon-là pouvoit-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyoit ? Y avoit-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose ? En vérité , mon ami , il faut avouër que vous êtes bien impertinent , & il me convient bien d'écouter vos sottises, dit-elle. Allons , retirez-vous, Voilà votre argent ; prenez ou laissez : qu'est-ce que cela signifie ? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux Bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Hé bien , qu'est-ce que me vient conter cette chiffonniere ? répliqua l'autre en vrai fiacre. Garre ! Prenez garde à elle : elle a son fichu des Dimanches ! Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à Madame ? On parle bien à Pérete ! Hé , pafsambleu ! payez-moi, Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes , qu'est-ce que cela me fait ? Faut-il pas que mes chevaux vivent ? Avec quoi dîneriez-vous , vous qui

parlez , si on ne vous payoit pas votre toile ? Auriez-vous la face si large ? Fy ! que cela est vilain d'être crasseuse !

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour, qui s'étoit maintenue jusques-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher : elle laissa-là le rôle de femme respectable qu'elle jouoit , & qui ne lui rapportoit rien , se mit à sa commodité , & en revint à la manière de quereller qui étoit à son usage ; c'est-à-dire , aux discours d'une commère de comptoir subalterne : elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour-propre , chez les personnes comme elle , n'est qu'à demi-fâché , il peut encore avoir soin de sa gloire , se posséder , ne faire que l'important , & garder quelque décence : mais , dès qu'il est poussé à bout , il ne s'amuse plus à ces fadeurs-là , il n'est plus assez
glo-

glorieux pour prendre garde à lui ; il n'y a plus que le plaisir d'être bien grossier, & de se déshonorer tout à son aise, qui le satisfasse.

De ce plaisir-là, Madame Dutoir s'en donna sans discretion. Attens ! attens ! yvrogne, avec ton fichu des Diamanches ; tu vas voir la Pérete qu'il te faut : je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune qui étoit à côté du comptoir.

Et, quand elle en fut armée, Al-lons, fors d'ici, s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une pièce de toile, puisque toile y a. Jarnibleu ! ne me frappez pas ! lui dit le cocher qui lui retenoit le bras. Ne soyez pas si osée ! Je me donne au Diable ! Ne badinons point ! Voyez-vous ! je suis un gail-lard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe ! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous ; il n'y a point de mal à ça.

Le bruit qu'ils faisoient attiroit

du monde : on s'arrêtoit devant la boutique. Me laisseras-tu ! lui disoit Madame Dutour qui disputoit toujours son aune contre le cocher. Levez-vous donc, Marianne : appelez Monsieur Ricard. Monsieur Ricard ! crioit-elle tout de suite elle-même ; (& c'étoit notre hôte , qui logeoit au second , & qui n'y étoit pas .) Elle s'en douta. Messieurs ! dit-elle en apostrophant la foule qui s'étoit arrêtée devant la porte , je vous prends tous à témoins ! Vous voyez ce qui en est : il m'a battue , (cela n'étoit pas vrai ,) je suis maltraitée ! Une femme d'honneur comme moi ? Eh vite ! eh vite ! allez chez le Commissaire , il me connoît bien , c'est moi qui le fournis ; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Madame Dutour : courez-y , madame Cathos , courez-y , ma mie ! crioit-elle à une servante du voisinage ; le tout avec une cornette , que les secousses que le cocher donnoit à ses bras

bras avoient rangée de travers.

Elle avoit beau crier, personne ne bougeoit, ni Messieurs, ni Cathos.

Le Peuple à Paris n'est pas comme ailleurs : en d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant, & puis finir par être humain. Se querelle-t-on ? il excite, il anime. Veut-on se battre ? il sépare. En d'autres Pays, il laisse faire, parce qu'il continuë d'être méchant.

Celui de Paris n'est pas de même : il est moins canaille, & plus peuple, que les autres peuples.

Quand il accourt en pareil cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui diroit pour s'en réjoûir ; non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être ; & ce sera tant mieux pour lui : il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides, il va jouïr bien sérieusement de ce qu'il verra ;

ra; en un mot, alors il n'est, ni polisson, ni méchant: & c'est en quoi j'ai dit qu'il étoit moins canaille; il est seulement curieux, d'une curiosité fote & brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'y entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'ame, que ce peuple demande: les plus fortes sont les meilleurs; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à fremir pour votre vie si on la menace: voilà ses délices; &, si votre ennemi n'avoit pas assez de place pour vous battre, il lui en feroit lui-même, sans en être plus mal-intentionné, & lui diroit volontiers: Tenez, faites à vôtre aise, & ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à fremir pour ce malheureux. Ce n'est pourtant pas les choses cruelles qu'il aime; il en a peur au contraire: mais, il aime l'effroi qu'el-

qu'elles lui donnent ; cela remue son ame, qui ne sçait jamais rien , qui n'a jamais rien vû, qui est toujours toute neuve.

Tel est le Peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous ne vous seriez peut-être pas trop fouciée de le connoître ; mais, une définition de plus ou de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une Histoire : ainsi, laissons celle-là, puisqu'elle y est.

Vous jugez bien, suivant le portrait que j'ai fait de ce Peuple, que Madame Dutour n'avoit point de secours à en espérer.

Le moyen qu'aucun des assistans eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettoit tant ; à tout moment on touchoit à la catastrophe. Madame Dutour n'avoit qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenoit : voyez ce qu'il en seroit arrivé avec un fiacre.

De mon côté, j'étois désolée :
je

je ne cessois de crier à Madame Dutour, Arrêtez-vous ! Le cocher s'enrouïoit à prouver, qu'on ne lui donnoit pas son compte ; qu'on vouloit avoir sa course pour rien, témoins les douze sols, qui n'alloient jamais sans avoir leur épithète : &, des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance.

Le seul intérêt des bonnes mœurs devoit engager Madame Dutour à composer avec ce misérable. Il n'étoit pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions : mais, elle en devoit le scandale, en faveur de la rage qu'elle avoit d'y répondre ; elle étoit trop fâchée, pour avoir les oreilles délicates.

Où, malotru ! où, douze sols : tu n'en auras pas davantage, disoit-elle. Et moi, je ne les prendrai pas, douze diableffe, répondoit le cocher. Encore ne les vaur-tu pas, continuoit-elle. N'es-tu pas hon-
teux,

teux, fripon? Quoi! pour venir d'auprès de la Paroisse ici? Quand es seroit pour un carrosse d'Ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie, un denier avec, tu ne l'aurois pas. J'aimerois mieux te voir mort, & n'y auroit pas grand perte: & souviens-toi seulement, que c'est aujourd'hui la Saint Mathieu, bon jour, bonne œuvre: ne l'oublie pas, & laisse venir demain; tu verras comme il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonnière, mais bel & bien Madame Dutour, Madame pour toi, Madame pour les autres, & Madame tant que je serai au monde. Entens-tu?

Tout ceci ne se disoit pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher, qui le tenoit, & qui, à la grimace & au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'étoit fait de la pau-

pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté , levé sur elle , alloit lui apprendre à badiner avec la moderation d'un fiacre , si je ne m'étois pas hâtée de tirer environ vingt fols , & de les lui donner.

Il les prit sur le champ , secoüa l'aune entre les mains de Madame Dutour assez violemment pour l'en arracher , la jetta dans son arriere boutique , enfonça son chapeau en me disant : Grand merci , mignone , sortit de-là , & traversa la foule qui s'ouvrit alors , tant pour le laisser sortir , que pour livrer passage à Madame Dutour , qui vouloit courir après lui , que j'en empêchai , & qui me disoit que , Jour de Dieu ! je n'étois qu'une petite fote. Vous voyez bien ces vingt fols - là , Marianne ; je ne vous les pardonnerai jamais , ni à la vie , ni à la mort : ne m'arrêtez pas ; car je vous battrai. Vous êtes encore bien plaisante , avec
vos

vos vingt sols, pendant que c'est votre argent que j'épargne ? Et mes douze sols, s'il vous plaît, qui est-ce qui me les rendra ? (car, l'intérêt chez Madame Dutour ne s'étourdissait de rien.) Les emporte-t'il aussi, Mademoiselle ? Il falloit donc lui donner toute la boutique.

Eh ! Madame, lui dis-je, votre monnoye est à terre ; & je vous la rendrai, si on ne la trouve pas : ce que je disois, en fermant la porte d'une main, pendant que je tenois Madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon ! dit-elle, quand elle vit la porte fermée ; ne nous voilà pas mal ! Ah ça, voyons donc cette monnoye qui est à terre, ajouta-t-elle, en la ramassant avec autant de sens froid que s'il ne s'étoit rien passé. Le coquin est bien heureux que Toinon n'ait pas été ici : elle vous auroit bien empêché de jeter l'argent par les fenêtres ; mais, il faut justement que cette begueule-là ait été dîner chés sa

mere. Malepeste ! elle est un peu meilleure menagere ! Aussi n'a-t-elle que ce qu'elle gagne, & les autres ce qu'on leur donne : au lieu que vous, Dieu merci, vous êtes si riche ; vous avez un si bon trésorier, pourvû qu'il dure.

Eh ! Madame, lui dis-je avec quelque impatience , ne plaisantons point là-dessus, je vous prie : je sçais bien que je suis pauvre ; mais, il n'est pas necessaire de m'en railler , non plus que des secours qu'on a bien voulu me donner. Et j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien, & sortir de chez vous, que d'y demeurer exposée à des discours aussi desobliges. Tenez ! dit-elle, où va-t-elle chercher que je la raille ? A cause que je lui dis qu'on lui donne ? Hé pardi oûi, on vous donne, & vous prenez , comme de raison : à bien donné, bien pris. Ce qui est donné n'est pas fait pour rester-là peut-être ; & , quand on voudra, je prendrai : voilà tout le mal que j'y sçache ,

che, & je prie Dieu qu'il m'arrive. On ne me donne rien, je ne prens rien; & c'est tampus: voyez de quoi elle se fâche ! Allons , allons , dînons : cela devoit être fait ; il faut aller à Vêpres. Et, tout de suite, elle alla se mettre à table. Je me levai pour en faire autant, en me soutenant sur cette aune que Madame Dutour avoit remis sur le comptoir ; & je n'en avois pas trop besoin.

Il me faudroit un chapitre exprès, si je voulois rapporter l'entretien que nous eûmes en mangeant.

Je ne disois mot, & je boudois. Madame Dutour, comme je crois l'avoir déjà dit, étoit une bonne femme dans le fond, se fâchant souvent au-de-là de ce qu'elle étoit fâchée; c'est-à-dire, que de toute la colere qu'elle montrait dans l'occasion, il y en avoit bien la moitié dont elle auroit pû se passer, & qui n'étoit-là que pour représenter. C'est qu'elle s'imaginoit que

plus on se faisoit, plus on faisoit figure; &, d'ailleurs, elle s'animoit elle-même du bruit de sa voix : son ton, quand il étoit brusque, engageoit son esprit à l'être aussi. Et c'étoit de tout cela ensemble que me vint cette enfilade de durétés, que j'essuyai de sa part. Et ce que je dis-là d'elle n'annonce pas des mouvemens de mauvaise humeur bien opiniâtres, ni bien sérieux; ce sont des bêtises, ou des enfances, dont il n'y a que de bonnes gens qui soient capables: de bonnes gens, de peu d'esprit à la vérité, qui n'ont que de la faiblesse pour tout caractère; ce qui leur donne une bonté habituelle avec de petits défauts, & de petites vertus, qui ne sont que des copies de ce qu'ils ont vu faire aux autres.

Et telle étoit Madame Dutour, que je vous peins par hazard, en passant. Ce fut donc par cette bonté habituelle, qu'elle fut touchée de mon silence.

Peut-

Peut-être aussi s'en inquiéta-t-elle à cause de la menace que je lui avois faite de sortir de chez elle, si elle me chagrinoit davantage : ma pension étoit bonne à conserver.

A qui en avez-vous donc ? me dit-elle : comme vous voilà muette & pensive ! Est-ce que vous avez du chagrin ? Oûi, Madame, vous m'avez mortifiée, lui répondis-je, sans la regarder.

Quoi ! vous songez encore à cela ? reprit-elle. Eh ! mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant ! Qu'est-ce donc que je vous ai dit ? Je ne m'en souviens plus. Est-ce que vous croyez, quand on est en colère, qu'on va éplucher ses paroles ? Eh ! pardi, ce n'est pas pour s'épiloguer, qu'on vit ensemble. Hé bien ! j'ai parlé un petit brin de Monsieur de Climal : est-ce cela qui vous fâche, à cause que c'est lui, qui prend soin de vous, & qui fait votre dépense ? Est-ce là tout ? Gageons, parce que

vous n'avez ni pere ni mere ,
que vous avez crû encore que je
pensois à cela. Car, vous êtes d'un
naturel soupçonneux, Marianne ;
vous avez toujours l'esprit au guet,
Toinon me l'a bien dit : & , sous
pretexte que vous ne connoissez
point vos parens, vous allez tou-
jours vous imaginant qu'on n'a
que cela dans la tête. Par hazard,
hier avec notre voisine, nous par-
lions d'un enfant trouvé, qu'on a-
voit pris dans une allée ; vous é-
tiez dans la salle, vous nous enten-
dîtes : n'allâtes-vous pas croire ,
que c'étoit vous que nous disions ?
Je le vis bien, à la mine que vous
fites en venant ; & voilà que vous
recommencez encore aujourd'hui ?
Et je prie Dieu que ce soit là mon
dernier morceau , si j'ai non plus
pensé à pere & mere, que s'il n'y
en avoit jamais eu pour personne.
Au surplus, les enfans trouvés, les
enfans qui ne le sont point, tout
cela se ressemble ; & si on mettoit
là

là tous ceux qui sont comme vous, sans qu'on le sçache, s'il falloit que le Commissaire les emportât, où diantre les mettroit-il ? Dans le monde, on est ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande & bien faite ; & puis Dieu est le Pere de ceux qui n'en ont point : Charité n'est pas morte. Par exemple, n'est-ce pas une Providence, que ce Monsieur de Climat ? Il est vrai, qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous ; mais, qu'importe ? Dieu mene tout à bien : si l'homme n'en vaut rien, l'argent en est bon, & encore meilleur que d'un bon chrétien qui ne donneroit pas la moitié tant. Demeurez en repos, mon enfant ; je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuse. Voilà que ma fête arrive, quand ce viendra la vôtre ; celle de Toinon, dépensez alors, qu'on se régale, à la bonne heure ; chacun en profite : mais, hors cela, & dans les jours
de

de carnaval où tout le monde se réjouit, gardez-moi votre petit fait. Elle en étoit-là de ses leçons, dont elle ne se laissoit pas, & dont une partie me scandalisoit plus que ses brusqueries, quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'étoit dans la suite. C'est ici, que mes Aventures vont devenir nombreuses, & intéressantes. Je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez Madame Dutour : & je vous promets aussi moins de Réflexions, si elles vous fâchent; vous m'en direz votre sentiment.

*Fin de la seconde Partie de la
Vie de Marianne.*



L A V I E
D E
M A R I A N N E ,
O U

LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

TROISIEME PARTIE.



A L A H A T E,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXVI.

5-17-11

RE

NOTICE OF
CANCELLATION

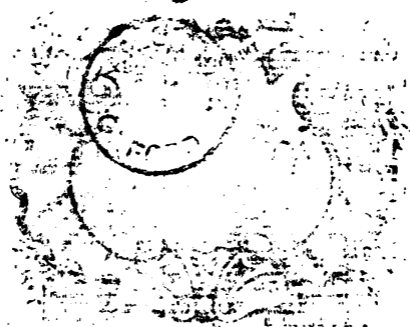
ON THE 17th DAY OF

MAY, 1911

THE FOLLOWING

PROPERTY OF

THE



THE
LIBRARY OF THE
CITY OF NEW YORK



LETTRE
DE L'AUTEUR
AU LIBRAIRE DE PARIS.

JE viens de lire, MONSIEUR,
dans la Gazette d'Amsterdam,
qu'un nommé Ryckboff fils imprime
sous mon nom un Livre inutile,
Le Telemaque Travesti. Ce Livre
n'est point de moi; & voici apparemment
de quelles circonstances on abuse
pour me l'attribuer. Il y a environ
dix-huit ans, que l'Auteur de ce Manuscrit,
jeune homme de Bretagne,
étudiant en Droit avec moi, me le
montra: il y avoit déjà quelques années
qu'il étoit fait, & même approuvé,
je ne sçai plus par qui; & comme
ce jeune homme sçavoit que je connois-
sois quelques Libraires, il me pria
de proposer son Livre à quelqu'un
deux,

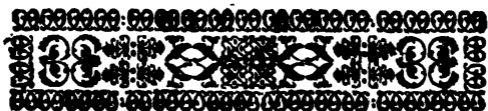
LETTRE DE L'AUTEUR.

deux : ce que je fis ; & ce fut un Libraire de la Rue S. S. Jacques, & dont le nom ne me revient point, qui s'en accommoda. Voilà toute la part que j'y ai : & celui, qui le donne sous mon nom, veut, ou m'obliger, ou me nuire ; & pourra même m'en attribuer encore un autre du même Auteur, qui est mort, & de qui j'en ai encore là & fait passer un dont je ne me rappelle pas le titre.

La Quatrième Partie de *Marianne* paroîtra incessamment : dans trois semaines, vous l'aurez sans faute & vous pouvez en être persuadé. Je suis, avec toute l'Amitié possible,


Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

MARIIVAU.



L A V I E
D E
M A R I A N N E ,
O U L E S
A V A N T U R E S D E M A D A M E
L A C O M T E S S E D E ***.

Troisième Partie.

 U Y , Madame , vous avez
raison , il y a trop long-
tems que vous attendez la
Suite de mon Histoire ; je
vous en demande pardon , je ne
m'excuserai point , j'ai tort , & je
commence.

III. Partie.

A

Je

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte , pendant que Madame Dutour me prêchoit une économie dont elle approuvoit , pourtant que je me dispensasse à son profit ; c'est-à-dire , à sa fête , à celle de Toinon , à la mienne , & à de certains jours de réjouissance où ce feroit fort bien fait de dépenser mon argent pour la regaler elle & sa maison.

C'étoit donc-là à peu près ce qu'elle me disoit , quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est-là ? cria-t'elle tout de suite , & sans se lever ; qui est-ce qui frappe ? Je venois d'entendre arrêter un Carosse ; & comme on répondit au qui est-là de Madame Dutour , il me sembla reconnoître la voix de la personne qui répondoit. Je pense que c'est Monsieur de Climat , lui dis-je : croyez-vous ? me dit-elle en courant vite ; & je ne me trompois point ,

point, c'étoit lui-même.

Eh ! mon Dieu , Monsieur , je vous fais bien excuse ; vraiment , je me ferois bien plus pressée , si j'avois cru que c'étoit vous , lui dit-elle : tenez , Marianne & moi , nous étions encore à table ; il n'y a que nous deux ici. Jeannot (c'étoit son fils) est avec sa tante , qui doit le mener tantôt à la foire , car il faut toujours que cet enfant soit fourré chez elle , sur-tout les Fêtes. Madelon (c'étoit sa servante) est à la nôce d'un cousin qu'elle a , & je lui ai dit , Va-t'en , cela n'arrive pas tous les jours , & en voilà pour long-tems. D'un autre côté , Toïnon est allée voir sa mere , qui ne la voit pas souvent , la pauvre femme : elle demeure si loin , c'est au Faubourg Saint Marceau , imaginés-vous s'il y a à troter ; & tant mieux , j'en suis bien aise moi , cela fait que la fille ne sort gueres : de sorte que je suis restée seule en at-

tendant Marianne, qui par-dessus le marché s'est avisée de tomber en venant de l'Eglise, & qui s'est fait mal à un pied ; ce qui est cause qu'elle n'a pû marcher, & qu'il a fallu la porter près de-là dans une maison, pour accomoder son pied, pour avoir un Chirurgien qui ne se trouve pas-là à point nommé, il faut qu'il vienne, qu'il voye ce que c'est, qu'on déchauffe une fille, qu'on la rechauffe, qu'elle se repose, ensuite un fiacre dont elle a eu besoin, & qui me l'a ramenée ici toute éclopée, pour ma peine de l'avoir attendue jusqu'à une heure & demie ; & puis est-ce-là tout ? vous croyez qu'on va dîner, n'est-ce pas ? bon, n'y avoit-il pas encore ce maudit fiacre, que j'ai voulu payer moi-même pour épargner l'argent de Marianne, qui ne se connoît pas à cela, & qui malgré moi a été lui donner une fois plus qu'il ne falloit : j'étois
dans

dans une colere; aussi je l'aurois battu, si j'avois été assez forte.

Il y a eu donc bien du bruit? dit Monsieur de Climal. Oh! du bruit, si vous voulez, reprit-elle; je me suis un peu emportée contre lui; mais, au surplus, il n'y a eu que quelques voisins qui se sont assemblés à notre porte, quelques passans par-ci par-là.

Tant pis, lui dit-il assez froidement: ce sont-là de ces scènes qu'il faut éviter le plus qu'on peut; & Marianne, qui l'a payé, a pris le bon parti. Comment va votre pied? ajouta-t'il, en s'adressant à moi. Assez bien, lui dis-je: je n'y sens presque plus que de la foiblesse; & j'espère que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner, nous dit-il? Ho, sans doute, reprit Madame Dutour; nous causions de choses & d'autres. Ne vous assoyez-vous pas, Monsieur? Avez-vous

quelque chose à dire à Marianne ?
Oui, dit-il, j'ai à lui parler.

Eh bien, reprit-elle, ayez donc la bonté de passer dans la Salle : vous ne seriez pas bien ici ; c'est notre taudis. Venez, Marianne, appuyez-vous sur moi ; je vous menerai jusques-là : attendez, attendez, je m'en vais chercher mon aulne, avec quoi vous vous soutiendrez. Non, non, dit Monsieur de Climal, je l'aiderai : prenez mon bras, Mademoiselle ; & là-dessus je me leve : nous rentrerons dans la boutique, pour passer dans cette petite salle, où je crois que j'aurois fort bien été toute seule, en me soutenant d'une canne.

Ah ç'a, dit Madame Dutour pendant que je m'asseyois dans un fauteuil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coëffe, & sortir pour aller entendre un petit bout de
Vê-

Vêpres : elles feront bien avancées ; mais , je ne perdrai pas tout , & j'en aurai toujours peu ou prou. Adieu , Monsieur : excusez , si je m'en vais , je vous laisse le gardien de la maison. Marianne , si quelqu'un vient me demander , dites que je ne serai pas long-temps : entendez-vous , ma fille ? Monsieur , je suis votre servante.

Elle nous quitta alors , sortit un moment après , & ne fit que tirer la porte de la rue sans la fermer , parce qu'il ne pouvoit entrer qui que ce soit dans la boutique , sans que nous vissions de la salle.

Jusques-là , Monsieur de Climac avoit eu l'air sombre & rêveur , ne m'avoit pas dit quatre paroles , & sembloit attendre qu'elle fût partie , pour entamer la conversation. De mon côté , à l'air intrigué que je lui voyois , je me doutois de ce qu'il alloit me dire , & j'en étois dégoutée d'avance. Apparemment

qu'il va être question de son amour, pensois-je en moi même.

Car, avant mon Avanture avec Valville, vous vous ressouvenez bien, que j'avois déjà conclu que Monsieur de Climal m'aimoit ; & j'en étois encore plus sûre, depuis ce qui s'étoit passé chez son neveu. Un dévot, qui avoit rougi de m'y rencontrer, qui avoit feint de ne m'y pas connoître, ne pouvoit y avoir été si confus & si dissimulé, que parceque le fond de sa Conscience sur mon chapitre ne lui faisoit pas honneur. On appelle cela rougir devant son péché : & vous ne sçauriez croire combien alors ce vieux Pécheur me paroissoit laid, combien sa présence m'étoit à charge.

Trois jours auparavant, en découvrant qu'il m'aimoit, je m'étois contentée de penser que c'étoit un hypocrite, que je n'avois qu'à laisser être ce qu'il voudroit, & qui

qu'il n'y gagneroit rien : mais , à présent , je n'en restois pas-là ; je ne me contenois plus pour lui dans cette tranquille indifférence. Ses sentimens me scandalisoient , m'indignoient , le cœur m'en soulevoit. En un mot , ce n'étoit plus le même homme à mes yeux : les tendresses du neveu , jeune , aimable , & galant , m'avoient appris à voir l'oncle tel qu'il étoit , & tel qu'il méritoit d'être vû ; elles l'avoient flétri , & m'éclairoient sur son âge , sur ses rides , & sur toute la *laidetur de son caractère*.

Quelle folle & ridicule figure n'a-t'il pas été obligé de faire chez Valville ? Que va-t'il me dire avec son vilain amour qui offense Dieu ? Va-t'il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui , sous prétexte des services qu'il me rendra ? me disois-je. Ah ! qu'il est haïssable. Comment un homme , à cet âge-là , ne se trouve-t'il pas lui-même horrible ? Etre

aussi vieux qu'il est, avoir l'air dévot, passer pour un si bon Chrétien, & ensuite venir dire en secret à une jeune fille, Ne prenez pas garde à cela, je ne suis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, & je vous aime en débauché honteux, qui voudroit bien aussi vous rendre libertine. Ne voilà-t'il pas un Amant bien ragoutant?

C'étoit-là à peu près les petites idées dont je m'occupois pendant qu'il gardoit le silence en attendant que la Dutour fût partie.

Enfin, nous restâmes seuls dans la maison. Que cette femme est babillarde ! me dit-il, en levant les épaules : j'ai cru, que nous ne pourrions nous en défaire. Oui, lui répondis-je, elle aime assez à parler : d'ailleurs, elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de si secret à me dire.

Que pensez-vous de notre rencontre chez-mon neveu ? reprit-il

il en souriant ? Rien, dis-je, si-non que c'est un coup de hazard. Vous avez très-sagement fait de ne me pas connoître, me dit-il. C'est qu'il m'a paru, que vous le souhaitiez ainsi, répondis-je : & , à propos de cela, Monsieur, d'où vient est-ce que vous êtes bien aise que je ne vous aye pas nommé, & que vous avez fait semblant de ne m'avoir jamais vû ?

C'est, me répondit-t'il d'un air insinuant & doux, qu'il vaut mieux, & pour vous, & pour moi, qu'on ignore les liaisons que nous avons ensemble, qui dureront plus d'un jour, & sur lesquelles il n'est pas nécessaire qu'on glose, ma chere fille : vous êtes si aimable, qu'on ne manqueroit pas de croire que je vous aime.

Oh ! il n'y a rien à appréhender, repris-je d'un ton ingenu : on sçait que vous êtes un si honnête homme. Qui, oui, dit-il
com-

comme en badinant : on le sçait , & on a raison de le croire ; mais , Marianne , on n'en est pas moins honnête-homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis honnête-homme , répondis-je , j'entends un homme de bien , pieux , & plein de religion ; ce qui , je crois , empêche qu'on ait de l'Amour , à moins que ce ne soit pour sa femme.

Mais , ma chere enfant , me dit-il , vous me prenez donc pour un Saint ? Ne me regardez point sur ce pied-là. Vraiment , vous me faites trop d'honneur : je ne le suis point ; & un Saint même auroit bien de la peine à l'être auprès de vous : oui , bien de la peine , jugez des autres : & puis , je ne suis pas marié , je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur , moi ; il ne m'est point défendu d'aimer , je suis libre : mais , nous parlerons de cela ; revenons à votre accident.

Vous

Vous êtes tombée , il a fallu vous porter chez mon neveu, qui est un étourdi, & qui aura débuté par vous dire des galanteries; n'est-il pas vrai? Il vous en contoit, du moins, quand nous sommes entrez cette Dame & moi; & il n'y a rien-là d'étonnant: il vous a trouvée ce que vous êtes, c'est-à-dire belle, aimable, charmante; en un mot, ce que tout le monde vous trouvera: mais, comme je suis assurément le meilleur ami que vous ayez dans le monde, (& c'est de quoi j'espère bien vous donner des preuves,) dites-moi, ma belle enfant, n'auriez-vous pas quelque penchant à l'écouter? Il ma semblé vous voir un air assez satisfait auprès de lui; me suis-je trompé?

Moi! Monsieur, répondis-je; je l'écoutois, parce que j'étois chez lui: je ne pouvois pas faire autrement; mais, il ne me disoit rien que de fort poli & de fort honnête.

De

De fort honnête, dit-il, en repetant ce mot : Prenez garde, Marianne, ceci pourroit déjà bien venir d'un peu de prévention. Hélas ! que je vous plaindrois, dans la situation où vous êtes, si vous étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries. Ah ! mon Dieu ! que ce seroit dommage, & que deviendriez-vous ? Mais, dites-moi, vous a-t'il demandé où vous demeuriez ?

Je crois qu'oui, Monsieur, répondis-je, en rougissant. Et vous, qui n'en sçaviez pas les conséquences, vous le lui avez, sans doute, appris ? ajouta-t'il. Je n'en ai point fait difficulté, repris-je : aussi-bien l'auroit-t'il sçû quand je serois montée dans le Fiacre, puisqu'avant que de partir, il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous, s'écria-t'il d'un air sérieux & compatissant : oui, trembler ;
voilà

voilà un événement bien fâcheux, & qui aura les plus malheureuses suites du monde, si vous ne les prévenez pas : il vous perdra, ma fille ; je n'exagère rien, & je ne sçaurois me lasser de le dire. Hélas ! quel dommage, qu'avec les graces & la beauté que vous avez, vous devinssiez la proie d'un jeune homme, qui ne vous aimera point ; car, ces jeunes fous-là sçavent-ils aimer ? Ont-ils un cœur, ont-ils des sentimens, de l'honneur, un caractère ? Ils n'ont que des vices, sur-tout avec une fille de votre état, que mon neveu croira fort au-dessous de lui, qu'il regardera comme une jolie grisette, dont il va tâcher de faire une bonne fortune, & à qui il se promet bien de tourner la tête : ne vous attendez pas à autre chose. De petites galanteries, de petits presens qui vous amuseront, les protestations les plus tendres que vous croirez

un étalage de sa fausse passion qui vous seduira, un éloge éternel de vos charmes; enfin, de petits rendez-vous, que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, & qui cesseront tout d'un coup par l'inconstance & par les dégoûts du jeune homme: voilà tout ce qui en arrivera; voyez, cela vous convient-t'il? Je vous le demande: est-ce-là ce qu'il vous faut? Vous avez de l'esprit & de la raison: & il n'est pas possible, que vous ne considériez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiète, effrayée. On a beau être jeune, distraite; imprudente, tout ce qui vous plaira, on ne sçauroit pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable, que le vôtre: & je ne dis rien de trop, vous le sçavez, Marianne; vous êtes une orpheline, & une orpheline inconnue à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit

sur

sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiete & ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille que vous ignorez de même, sans parens, sans bien, sans amis, moi seul excepté, que vous n'avez connu que par hazard, qui suis le seul qui s'interesse à vous, & qui à la verité vous suis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la maniere dont je vous parle, & comme il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la suite; car, je suis riche, soit dit en passant, & je puis vous être d'un grand secours, pourvû que vous entendiez vos veritables interêts, & que j'aye lieu de me louer de votre conduite: quand je dis de votre conduite, c'est de la prudence que j'entens, & non pas une certaine austerité de mœurs; il n'est pas question ici d'une vie rigide & severe qu'il vous seroit difficile, & peut-être impossible,

de mener ; vous n'êtes pas même en situation de regarder de trop près à vous là-dessus : dans le fond, je vous parle ici en homme du monde, entendez-vous, en homme, qui, après tout, songe qu'il faut vivre, & que la nécessité est une chose terrible. Ainsi, quelque ennemi que je vous paraisse de ce qu'on appelle amour, ce n'est pas contre toutes sortes d'engagemens que je me déclare : je ne vous dis pas de les fuir tous ; il y en a d'utiles & de raisonnables, de même qu'il y en a de ruineux & d'insensés, comme le seroit celui que vous prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutiroit à rien qu'à vous ravir tout le fruit du seul avantage que je vous connaisse, qui est d'être aimable. Vous ne voudriez pas perdre votre temps à être la maîtresse d'un jeune étourdi, que vous aimeriez tendrement & de bonne-foi ; à la vérité, ce
qui

qui seroit un plaisir, mais un plaisir bien malheureux, puisque le petit libertin ne vous aimeroit pas de même, & qu'an premier jour il vous laisseroit dans une indigence, dans une misere, dont vous auriez plus de peine à sortir que jamais: je dis une misere, parce qu'il s'agit de vous éclairer; & non pas d'adoucir les termes; & c'est à tout cela que j'ai songé; depuis que je vous ai quitté: voilà ce qui m'a fait sortir de si bonne heure de la maison où j'ai dîné; car, j'ai bien des choses à vous dire, Marianne: je suis dans de bons sentimens pour vous; vous vous en êtes sans doute apperçue.

Oùï, Monsieur, lui répondis-je, les larmes aux yeux, confuse, & même aigrie, de la triste peinture qu'il venoit de faire de mon état, & scandalisée du vilain intérêt qu'il avoit à m'effrayer tant: oùï, parlez,

je me fais un devoir de suivre en tout les conseils d'un homme aussi pieux que vous.

Laissons-là ma pitié, vous dis-je, reprit-il, en s'approchant d'un air badin, pour me prendre la main. Je vous ai déjà dit dans quel esprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la Religion à part: je ne vous prêche point, ma fille; je vous parle raison: je ne fais ici auprès de vous que le personnage d'un homme de bon-sens, qui voit que vous n'avez rien, & qu'il faut pourvoir aux besoins de la vie, à moins que vous ne vous déterminiez à servir; ce dont vous m'avez paru fort éloignée, & ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, Monsieur, lui dis-je en rougissant de colere, j'espere que je ne serai pas obligée d'en venir-là.

Ce seroit une triste ressource, me dit-il: je ne sçaurois moi-même

y penser sans douleur ; car , je vous aime , ma chere enfant , & je vous aime beaucoup.

J'en suis persuadée , lui dis-je , je compte sur votre amitié , Monsieur ; & sur la vertu dont vous faites profession , ajoutai-je , pour lui ôter la hardiesse de s'expliquer plus clairement.

Mais , j'en'y gagnai rien. Eh ! Marianne , me répondit-il , je ne fais profession de rien que d'être foible , & plus foible qu'un autre ; & vous sçavez fort bien ce que je veux dire par le mot d'amitié : mais , vous êtes une petite malicieuse , qui vous divertissez , & qui feignez de ne pas m'entendre : oui , je vous aime , vous le sçavez , vous y avez pris garde , & je ne vous apprends rien de nouveau. Je vous aime comme une belle & charmante fille que vous êtes. Ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour vous ,

Mademoiselle : j'ai cru d'abord, que ce n'étoit que cela ; mais, je me trompois , c'est de l'amour, & du plus tendre : m'entendez-vous, à présent ? de l'amour, & vous ne perdez rien au change ; votre fortune n'en ira pas plus mal ; il n'y point d'Ami, qui vaille un Amant comme moi.

Vous, mon Amant ! m'écriai-je, en baissant les yeux ; vous ! Monsieur ? je ne m'y attendois pas.

Helas ! ni moi non plus, reprit-il : ceci est une affaire de surprise, ma fille. Vous êtes dans une grande infortune ; je n'ai rien vû de si à plaindre que vous, de si digne d'être secouru ; je suis né avec un cœur sensible aux malheurs d'autrui ; & je m'imaginois n'être que genereux en vous secourant, que compatissant, que pieux même, puisque vous me regardez aussi comme tel ; & il est vrai, que je
suis

suis dans l'habitude de faire tout
 le bien qu'il m'est possible. J'ai
 cru d'abord, que c'étoit de même
 avec vous; j'en ai agi imprudem-
 ment dans cette confiance; & il
 en est arrivé ce que je meritois:
 c'est que ma confiance a été con-
 fondue; car, je ne prétens pas m'ex-
 cuser: j'ai tort, il auroit été mieux
 de ne vous pas aimer, j'en serois
 plus louable assurément, il falloit
 vous craindre, vous fuir, vous
 laisser là; mais, d'un autre côté,
 si j'avois été si prudent, où en se-
 riez-vous, Marianne? dans quelles
 affreuses extrémités alliez-vous
 vous trouver? Voyez combien ma
 petite foiblesse, ou mon amour,
 (comme il vous plaira l'appeller)
 vient à propos pour vous. Ne sem-
 ble-t'il pas que c'est la Providence,
 qui permet que je vous aime, &
 qui vous tire d'embarras à mes dé-
 pens? Si j'avois pris garde à moi,
 vous n'aviez point d'azile; & c'est

cette Réflexion-là qui me console quelquefois des sentimens que j'ai pour vous : je me les reproche moins , parce qu'ils m'étoient nécessaires , & que d'ailleurs ils m'humilient. C'est un petit mal , qui fait un grand bien , un bien infini ; vous n'imaginez pas jusqu'où il va. Je ne vous ai parlé que de cette indigence , où vous resteriez au premier jour , si vous écoutiez mon neveu , lui ou tout autre ; & ne vous ai rien dit de l'opprobre , qui la suivroit , & que voici : c'est que la plûpart des hommes , & sur-tout des jeunes gens , ne menagent pas une fille comme vous , quand ils la quittent ; c'est qu'ils se vantent d'avoir réussi auprès d'elle ; c'est qu'ils sont indiscrets , impudens , & moqueurs , sur son compte ; c'est qu'ils l'indiquent , qu'ils la montrent , qu'ils disent aux autres , la voilà. Ho , jugez quelle Avanture

ture ce feroit-là pour vous, qui êtes la plus aimable personne de votre sexe, & qui par conséquent seriez aussi la plus deshonorée ; car, dans un pareil cas, c'est ce qu'il y a de plus beau qui est le plus méprisé, parce que c'est ce qu'on est le plus fâché de trouver méprisable : non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'amans ; au contraire, n'en eût-elle point, on lui en soupçonne, & il lui sied mieux d'en avoir qu'à un autre, pourvû que rien n'éclate, & qu'on puisse toujours penser en la voyant, que c'est un grand bonheur que d'être bien venu d'elle : or, ce n'en est plus un, quand elle est décriée ; & vous ne risquez rien de tout cela avec moi. Vous sentez bien, du caractère dont je suis, que votre réputation ne court aucun hazard : je ne serai pas curieux ; qu'on sçache que je vous aime, ni que vous y répondez.

C'est dans le secret, que je prétends réparer vos malheurs, & vous assurer sourdement une petite fortune, qui vous mette pour jamais en état de vous passer du secours de gens, qui ne me ressembleroient pas, qui seroient plus ou moins riches, mais tous avares, tous amoureux sans tendresse, qui ne vous donneroient qu'une aisance médiocre & passagère, & dont vous seriez pourtant obligée de souffrir l'amour, même en restant chez Madame Dutour.

A ce discours, je me sentis saisie d'une douleur si vive, je me fis tant de pitié à moi-même, de me voir exposée à l'insolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes, Eh! mon Dieu! à quoi en suis-je réduite?

Et comme il crut, que mon exclamation venoit de l'épouvante qu'il me donnoit: Doucement, me dit-il d'un air consolant, & en
me

me serrant la main ; doucement ,
mon aimable & chère fille , rassu-
rez-vous : puisque nous nous som-
mes rencontrés , vous voilà hors
du péril dont je parle. Il est vrai ,
que vous ne l'éviteriez pas sans
moi ; car , il ne faut pas vous flatter ,
vous n'êtes point née pour être
une Lingère : ce n'est point une
ressource pour vous que ce métier-
là ; vous n'y feriez aucun progrès ,
vous le sentez bien , j'en suis sûr ;
& , quand vous vous y rendriez
habile , il faut de l'argent pour
devenir Maîtresse , & vous n'en
avez pas : vous seriez donc tou-
jours fille de boutique. Oh , je
vous prie , gagnerez-vous dans cet
état de quoi subvenir à tous vos
besoins ? & , belle comme vous
êtes , manquant de mille choses
nécessaires , comment ferez-vous ,
si vous ne consentez pas que les
gens en question vous aident ; &
si vous y consentez , qu'elle horri-
ble situation !

Eh

Eh ! Monsieur, lui dis-je en sanglotant, ne m'en entretenez plus ; ayez cette considération pour moi, & pour ma jeunesse : vous sçavez que je fors d'entre les mains d'une fille vertueuse, qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils discours ; & je ne sçai pas comment un homme comme vous est capable de me les tenir, sous prétexte que je suis pauvre.

Non, ma fille, me répondit-il, en me ferrant les bras ; non, vous ne l'êtes point : vous avez du bien, puisque j'en ai ; c'est à moi désormais à vous tenir, lieu de vos parens que vous n'avez plus. Tranquillisez-vous : je n'ai voulu, dans ce que je vous ai dit, que vous inspirer un peu de frayeur utile ; que vous montrer de quelle conséquence il étoit pour vous, non-seulement que nous nous connussions, mais encore que je prisse sans m'en appercevoir cette ten-
dre.

dre inclination, qui m'attache à vous, qui m'humilie pourtant, mais dont je subis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet événement-ci a quelque chose d'admirable. Oui, la fin de vos malheurs en dépendoit : il est certain, que, sans ce penchant imprévû, je ne vous aurois pas assez secourue : je n'aurois été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'est à l'ordinaire ; & cela ne vous auroit pas suffi : vous aviez besoin que je fusse quelque chose de plus ; il falloit que je vous aimasse, que je sentisse de l'amour pour vous, je dis un amour d'inclination ; il falloit que je ne pusse le vaincre, & que, forcé d'y céder, je me fisse du moins un devoir de racheter ma foiblesse, & de l'expier en vous sauvant de tous les inconviniens de votre état : c'est aussi ce que j'ai résolu, ma fille ; & j'espère

ré

re que vous ne vous y opposerez pas : je compte même que vous ne ferez pas ingrate. Il y a beaucoup de différence de votre âge au mien, je l'avoue ; mais, prenez garde : dans le fonds, je ne suis vieux que par comparaison, & parce que vous êtes bien jeune ; car, avec toute autre qu'avec vous, je serois d'un âge fort supportable, ajouta-t'il du ton d'un homme qui se sent encore assez bonne mine. Ainsi, voyons ; convenons de nos mesures, avant que la Dutoit arrive : je crois que vous ne songez plus à être Lingère ; d'un autre côté, voici Valville, qui est une tête folle, à qui vous avez dit où vous demeuriez, & qui infailliblement cherchera à vous revoir. Il s'agit donc d'échapper à sa poursuite, & de lui dérober nos liaisons, qu'il n'ignorerait pas longtemps, si vous restiez chez cette femme-ci : de sorte que l'unique

parti

parti qu'il y a à prendre, c'est de disparoître dès demain de ce quartier, & de vous loger ailleurs; ce qui ne sera pas difficile. Je connois un honnête-homme, que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est ce qu'on appelle un solliciteur de procès, dont la femme est très-raisonnable, & qui a une petite maison fort jolïe, où il y a un appartement que vient de quitter un homme de Province à qui il le louoit; & cet appartement, j'irai dès ce soir le retenir pour vous: vous serez-là, on ne peut pas mieux, sur-tout venant de ma part. Ce sont de bonnes gens, qui feront charmez de vous avoir, qui s'en tiendront honorez, d'autant plus que vous y paroîtrez d'une maniere convenable, & qui vous y fera respecter: vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes, qui n'a plus ni pere ni mere, que j'ai retirée de la campagne,

gne , & dont je veux prendre soin ;
ce qui , joint à la forte pension que
vous y payerez , (car vous mangerez
avec eux ,) à la parure qu'ils
vous verront , à l'ameublement
que vous aurez dans deux jours ,
aux Maîtres que je vous donnerai ,
(Maîtres de Danse , de Musique ,
de Claveffin , comme il vous plaira ;)
ce qui joint , dis-je , à la façon
dont j'en agirai avec vous ,
quand j'irai vous voir , achevera
de vous rendre totalement la Maîtresse
chez eux : n'est-il pas vrai ?
Il n'y a point à hésiter : ne perdons
point de tems , Marianne ; & , pour
préparer la Dutour à votre sortie ,
dites-lui ce soir que vous ne vous
sentez pas propre à son Négoce ,
& que vous allez dans un Couvent ,
où demain matin on doit
vous mener sur les dix heures :
en conformité de quoi je vous
enverrai la femme de l'homme en
question , qui viendra en effet vous
pren-

prendre avec un carosse , & qui vous conduira chez elle où vous me trouverez. N'en êtes-vous pas d'accord , dites ? Et ne voulez-vous pas bien aussi , que , pour vous encourager , pour vous prouver la sincérité de mes intentions ; (car je ne veux pas que vous ayez le scrupule de m'en croire totalement sur ma parole :) ne voulez-vous pas bien , dis-je , qu'en attendant mieux , je vous apporte demain un petit Contrat de cinq cent livres de rente ? Parlez , ma belle enfant , ferez-vous prête demain ? Viendra-t'on ? Oui , n'est-ce pas ?

D'abord , je ne repondis rien : une indignité si déclarée me confondoit , me coupoit la parole ; & je restois immobile , les yeux baissés , & mouillé de larmes.

A quoi rêvez-vous donc , ma chère Marianne ? me dit-il. Le tems nous presse : la Dutour va

III. Partie. C ren-

rentrer. En est-ce fait? Parlerai-je ce soir à mon homme?

A ces mots, revenant à moi, Ah! Monsieur, m'écriai-je, on ne vous connoît donc pas? Ce Religieux, qui m'a menée à vous, m'a-voit dit que vous étiez un si honnête homme.

Mes pleurs & mes soupirs m'empêchèrent d'en dire davantage. Eh! ma chère enfant, me répondit-il, quelle fausse idée vous faites-vous des choses? Hélas! lui-même, s'il seavoit mon amour, n'en feroit point si surpris que vous vous le figurez, & n'en estimeroit pas moins mon caractère. Il vous diroit, que ce sont-là de ces mouvemens involontaires, qui peuvent arriver aux plus honnêtes gens, aux plus raisonnables, aux plus pieux: il vous diroit, que, tout Religieux qu'il est, il n'oseroit pas jurer de s'en garantir; qu'il n'y a point de faute si pardonnable qu'une

qu'une sensibilité comme la mien-
 ne. Ne vous en faites donc point
 un monstre, Marianne, ajouta-t-il
 en pliant imperceptiblement un
 genou devant moi; ne m'en croyez
 pas le cœur moins vrai, moins di-
 gne de votre confiance, parce
 que je l'ai tendre. Ceci ne touche
 point à la probité, je vous l'ai déjà
 dit: c'est une foiblesse, & non pas
 un crime, & une foiblesse à la-
 quelle les meilleurs cœurs sont les
 plus sujets; votre expérience vous
 l'apprendra. Ce Religieux, dites-
 vous, a prétendu vous adresser à
 un homme vertueux: aussi l'ai-je
 été jusqu'ici, aussi le fais-je encore;
 & si je l'étois moins, je ne vous
 aimerois peut-être pas. Ce sont
 vos malheurs, & mes vertus na-
 turelles, qui ont contribué au pen-
 chant que j'ai pour vous: c'est
 pour avoir été généreux, pour
 vous avoir trop plaint, que je vous
 aime: & vous me le reprochez;

vous, que d'autres aimeront, qui ne me vaudront pas; vous, qui le voudrez bien, sans que votre fortune y gagne: & vous me rebutez; moi, par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous les opprobres, qui menacent vos jours; moi, dont la tendresse (& je vous le dis sans en être plus fier) est un présent que le hazard vous fait; moi, dont le Ciel, qui se sert de tout, va se servir aujourd'hui pour changer votre sort.

Il en étoit-là de son Discours, quand le Ciel, qu'il ôsoit, pour ainsi dire, faire son complice, le punit subitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déjà marqué, connoissoit Madame Dutoir, & qui, de la boutique où il entra, passa dans la salle où nous étions, & trouva mon homme dans la même posture où deux ou trois heures auparavant l'avoit surpris Monsieur de Climal; je veux dire à genoux de-

devant moi, tenant ma main, qu'il baisoit, & que je m'efforçois de retirer : en un mot, la revanche étoit complete.

Je fus la première à appercevoir Valville; &, à un geste d'étonnement que je fis, Monsieur de Climmal retourna la tête, & le vit à son tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette vision : elle le petrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans son attitude; il étoit à genoux, il y resta : plus d'action, plus de presence d'esprit, plus de parole : jamais hypocrite confondu ne fit moins mystere de sa honte, ne la laissa contempler plus à l'aise, ne plia de meilleure grace sous le poids de son iniquité, & n'avoua plus franchement qu'il étoit un miserable : j'ai beau appuyer là-dessus, je ne peindrois pas ce qui en étoit.

Pour moi, qui n'avois rien à me

reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet événement; & j'allois dire quelque chose, quand Valville, qui avoit d'abord jetté un regard assez dédaigneux sur moi, & qui ensuite s'étoit mis froidement à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille & méprisant, Voilà qui est fort joli, Mademoiselle. Adieu, Monsieur, je vous demande pardon de mon indiscretion; &, là-dessus, il partit, en me lançant encore un regard aussi cavalier que le premier, & au moment que Monsieur de Climal se relevoit.

Que voulez-vous dire avec ce Voilà qui est joli? lui criai-je, en me levant aussi avec précipitation: arrêtez, Monsieur, arrêtez; vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint point.

point. Courez donc après, Monsieur, dis-je alors à l'oncle, qui, tout palpitant encore, & d'une main tremblante, ramenoit son manteau sur ses épaules, (car il en avoit un;) courez donc, Monsieur: voulez-vous que je sois la victime de ceci? Que va-t'il penser de moi? Pour qui me prendra-t'il? Mon Dieu! que je suis malheureuse!

Ce que je disois la larme à l'œil, & si outrée, que j'allois moi-même rappeler le neveu qui étoit déjà dans la rue.

Mais l'oncle, m'empêchant de passer, Qu'allez-vous faire, me dit-il? Restez, Mademoiselle: ne vous inquiétez pas; je sçai la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver. Est-il question, d'ailleurs, de ce que pense un petit sot, que vous ne verrez plus, si vous voulez?

Comment, s'il en est question? re-

pris-je avec emportement ; lui , qui connoît Madame Dutour , à qui il dira ce qu'il en pense ; lui , avec qui j'ai eu un entretien de plus d'une heure , & qui par conséquent me reconnoîtra , Monsieur : ne peut-il pas me rencontrer tous les jours ? peut-être demain ? Ne me méprisera-t'il pas ? Ne me regardera-t'il pas comme une indigne , à cause de vous ; moi , qui suis sage , qui aimerois mieux mourir que de ne pas l'être , qui ne possède rien que ma sagesse , qu'on s'imaginera que j'aurai perdue ? Non , Monsieur , je suis désolée , je suis au desespoir de vous connoître ; c'est le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver : laissez-moi passer , je veux absolument parler à votre neveu , & lui dire à quelque prix que ce soit mon innocence : il n'est pas juste , que vous vous menagiez à mes dépens. Pourquoi contrefaire le dévot , si vous ne l'êtes pas ? J'ai bien

bien

bien affaire de toutes ces Hypocrisies-là, moy.

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en palissant, est-ce-là comme vous payez mes bienfaits ? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence ? Où avez-vous pris qu'on songe à l'attaquer ? Vous ai-je dit autre chose, si-non que j'avois quelque inclination pour vous, à la verité, mais qu'en même-tems je me la reprochois, que j'en étois fâché, que je m'en sentoiss humilié, que je la regardois comme une faute dont je m'accusoiss, & que je vouloiss l'effacer en la tournant à votre profit, sans rien exiger de vous qu'un peu de reconnoissance ? Ne sont-ce pas-là mes termes ? & y a-t'il rien à tout cela, qui n'ait dû vous rendre mon procédé respectable ?

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, puisque ce sont-là vos desseins, & que vous avez tant de Religion, ne

souffrez donc pas que cet accident cy me fasse tort : menez-moi à votre neveu ; allons tout à l'heure lui dire ce qui en est , pour empêcher qu'il ne juge mal , aussi-bien de vous , que de moi. Vous teniez ma main quand il est entré ; je crois même que vous la baisiez malgré moi ; vous étiez à genoux : comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la pitié , & qu'il ne s'imagine pas que vous êtes mon Amant , & que je suis votre Maîtresse , à moins que vous ne vous donniez la peine de le detromper ? Il faut donc absolument , que vous lui parliez ; quand ce ne seroit qu'à cause de moi : vous y êtes obligé , pour ma réputation , & même pour ôter le scandale , autrement ce seroit offenser Dieu ; & puis vous verrez , que j'ai le meilleur cœur du monde , qu'il n'y aura personne qui vous cherira , qui vous respectera , tant que moi , ni qui soit née si reconnois-

noissante : vous m'en ferez aussi tout le bien qu'il vous plaira, j'irai où vous voudrez, je vous obéirai en tout : je serai trop heureuse, que vous preniez soin de moi, que vous ayez la charité de ne me point abandonner ; pourvû qu'à présent vous ne fassiez plus mystère de cette charité, à laquelle je me soumets, & que, sans tarder davantage, vous veniez dire à Monsieur de Valville : Mon Neveu, vous ne devez point avoir mauvaise opinion de cette fille : c'est une pauvre orpheline, que j'ai la bonté de secourir en bon Chrétien que je suis ; & si tantôt j'ai fait semblant de ne la pas connoître chez vous, c'est que je ne voulois pas qu'on sçût mon action pieuse. Voilà tout ce que je vous demande, Monsieur ; en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dit sans attention, qui vous ont déplû, & que je réparerai par toute la soumission

million possible : ainsi, dès que Madame Dutour sera rentrée, nous n'avons qu'à partir; aussi-bien, quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit-il en homme sans pudeur, qui ne se soucioit plus de mon estime, & qui vouloit bien que je le méprisasse autant qu'il méritoit : je ne vous crains point, vous n'êtes pas capable de me nuire ; & vous, qui me menacez, craignez à votre tour que je ne me fâche : entendez-vous ? Je ne vous en dis pas davantage ; mais, on se repent quelquefois d'avoir trop parlé. Adieu, ne comptez plus sur moi, je retire mes charitez : il y a d'autres gens dans la peine, qui ont le cœur meilleur que vous, & à qui il est juste de donner la préférence. Il vous restera encore de quoi vous ressouvenir de moi : vous avez des habits, du linge, & de l'argent, que je vous laisse. Non,

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me restera rien : car, je prétens vous rendre tout ; & je commence par votre argent, que j'ai heureusement sur moi : le voici ; ajoutai-je, en le jettant sur une table avec une action vive & rapide, qui exprimoit bien les mouvemens d'un jeune petit cœur, fier, vertueux, & insulté : il n'y a plus que l'habit & le linge, dont je vais tout-à-l'heure faire un paquet, que vous emporterez dans votre carosse, Monsieur ; & comme j'ai sur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le tems d'aller me deshabiller dans ma chambre, & je suis à vous dans l'instant : attendez-moi ; si-non je vous promets de jeter le tout par la fenêtre.

Et, pendant que je lui tenois ce discours, vous remarquerez que je détachois mes épingles, & que je

je me décoiffois, parce que la cornette que je portois venoit de lui; de façon qu'en un moment elle fut ôtée, & que je restai nus-tête avec ces beaux cheveux, dont je vous ai parlé, & qui me descendoient jusqu'à la ceinture.

Ce spectacle le démonta: j'étois dans un transport étourdi, qui ne m'émagait rien; j'élevois ma voix; j'étois échevelée; & le tout ensemble jettoit dans cette scène un fracas, une indécence, qui l'alarmoit, & qui auroit pû dégénérer en avan-
nie pour lui.

Je voulois le quitter, pour aller faire ce paquet dans ma chambre: il me retenoit, à cause de mon impétuosité, & balbutioit, avec des levres pâles, quelques mots que je n'écoulois point. Mais, ré-
vez-vous,.... à quoi bon ce bruit-là... quelle folie!... mais laissez donc,.... prenez garde.... Madame Dutour arriva là-dessus.

Où

Oh ; oh , me dit-elle , en me voyant dans le desordre où j'étois , Eh ! qu'est-ce que c'est que tout cela ? Qu'est-ce donc ? Sainte Vierge , comme elle est faite ! A qui en a-t'elle , Monsieur ? Où a-t'elle mis sa cornette ? Je crois qu'elle est à terre , Dieu me pardonne . Eh ! mon Dieu ! est-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandoit avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non , non , dit Monsieur de Climal , qui se hâta de répondre , de peur que j'e n'en vinsse à une Explication . Je vous dirai de quoi il est question . Ce n'est qu'un mal-entendu de sa part , qui m'a fâché , &c . qui ne me permet plus de rien faire pour elle : je vous payerai pour le peu de tems qu'elle a passé ici ; mais , de celui qu'elle y passera à présent , je n'en répons plus .

Quoi ! lui dit Madame Dutour , d'un air inquiet , vous ne continuez-

nuez-pas la pension de cette pauvre fille! Eh! comment voulez-vous donc que je la garde?

Eh! Madame, n'en foyez point en peine: je ne ferai point à votre charge; & Dieu me preserve d'être à la sienne, dis-je à mon tour, d'un fauteuil où je m'étois assise sans sçavoir ce que je faisois, & où je pleurois sans les regarder ni l'un ni l'autre. Quant à lui, il s'esquivoit pendant que je parlois ainsi, & je restai seule tête-à-tête avec la Dutour, qui, toute déconfortée, croisoit les mains d'étonnement, & disoit, Quel charivari! & puis s'asseyant, N'est-ce pas-là de la belle besogne que vous avez faite, Marianne? Plus d'argent, plus de pension, plus d'entretien. Accommode-toi, te voilà sur le pavé, n'est-ce pas? Le beau coup d'état, la belle équipée! Oui! pleurez, à cette heure, pleurez: vous voilà bien avancée! Quelle tête à l'envers!

Eh!

Eh ! laissez-moi, Madame , laissez-moi, lui dis-je : vous parlez sans sçavoir de quoi il s'agit. Oui, je t'en répons, sans sçavoir ; ne sçai-je pas que vous n'avez rien ? N'est-ce pas en sçavoir assez ? Qu'est-ce qu'elle veut dire , avec sa science ? Demandez-moi où elle ira à présent ? C'est-là ce qui me chagrine , moi : je parle par amitié , & puis c'est tout ; car , si j'avois le moyen de vous nourrir , pardi on s'embararrasseroit beaucoup de Monsieur de Climal. Eh ! merci de ma vie , je vous dirois, Ma fille , tu n'as rien ; eh bien , moi , j'ai plus qu'il ne faut : va , laisse-le aller , & ne t'inquiete pas ; qui en a pour quatre , en a pour cinq. Mais , oui-da : on a beau avoir un bon cœur ; on va bien loin avec cela , n'est-ce pas ? Le tems est mauvais , on ne vend rien , les loyers sont chers ; & c'est tout ce qu'on peut faire , que de vivre & d'attraper le bout de

l'air : encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille , lui répondis-je en jettant un soupir ; je vous assure que j'en sortirai demain , à quelque prix que ce soit : je ne suis pas sans argent , & je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépense que je que ferai encore chez vous.

Quelle pitié ! me répondit-elle. Eh ! mais , Marianne , d'où est-elle donc venue , cette misérable querelle ? Je vous avois tant prêché , tant recommandé , de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus , lui dis-je. C'est un indigne : il vouloit que je vous quittasse , & que j'allasse loger loin d'ici chez un homme de sa connoissance , qui , apparemment , ne vaut pas mieux que lui , & dont la femme devoit me venir prendre demain matin. Ainsi , quand je n'aurois pas rompu avec lui , quand j'au-

rois

DE MARIANNE. 51

sois, fait semblant de consentir à ses sentimens, comme vous le dites, je n'en aurois pas demeuré plus long-tems chez vous, Madame Dutour.

Ah ! Ah ! s'écria-t'elle. C'étoit donc là son intention ? Vous retirez de chez moi, pour vous mettre en chambre avec quelque canaille. Ah, pardieu, celle-là est bonne ! Voyez-vous ce vieux fou, ce vieux penard, avec sa mine d'Apôtre ! A le voir, on le mettroit volontiers dans une niche ; & , pourtant, il me fourboit aussi. Mais, à propos de quoi, vous aller planter ailleurs ? Est-ce qu'il ne pouvoit pas vous voir ici ? Qui est-ce qui l'en empêchoit ? Il étoit le maître : il m'avoit dit qu'il prenoit soin de vous, que c'étoit une bonne œuvre qu'il faisoit. Eh, tant mieux : je l'avois pris au mot, moi ; est-ce qu'on trouble une bonne œuvre ? Au contraire, on est bien aise d'y avoir part. Va-

t'on éplucher si elle est mauvaise ? Il n'y a que Dieu, qui sçache la Conscience des gens, & il veut qu'on pense bien de son prochain. De-quoi avoit-il peur ? Il n'avoit qu'à venir & aller son train. Dès qu'il dit qu'il est homme de bien, lui aurois-je dit, Tu en as menti ? N'avez-vous pas votre chambre ? Y aurois-je été voir ce qu'il vous disoit ? Que lui falloit-t'il donc ? Je ne comprends pas la fantaisie qu'il a eue. Pourquoi vous changer de lieu ? dites-moi.

C'est, repris-je négligemment, qu'il ne vouloit pas que Monsieur de Valville, chez qui on m'a portée, & à qui j'ai dit où je demeurais, vint me voir ici. Ah ! nous y voilà ! dit-elle. Oui, j'entens : vraiment, je ne m'étonne pas. C'est que l'autre est son neveu, qui n'auroit pas pris la bonne œuvre pour argent comptant, & qui lui auroit dit, Qu'est-ce que vous faites de cette fille ?

filles? Mais, est-ce qu'il est venu, ce neveu? Il n'y a qu'un moment qu'il vient de sortir, lui dis-je sans entrer dans un plus grand détail : & c'est après qu'il a été parti, que Monsieur de Climal s'est fâché de ce que je refusois de me retirer demain où il me disoit, & qu'il m'a reproché ce que j'ai reçu de lui ; ce qui a fait, que j'ai voulu lui rendre le tout, même jusqu'à la cornette que j'avois, & que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela ! s'écria-t'elle? Allez, vous avez eu bien du guignon, de vous laisser cheoir justement auprès de la maison de ce Monsieur de Valville. Eh, mon Dieu ! Comment est-ce que le pied vous a glissé? Ne faut-t'il pas prendre garde où l'on marche, Marianne? Voyez ce que c'est que d'être étourdie ; & puis, en second lieu, pourquoi aller dire à ce neveu où vous demeurez? Est-ce

qu'une fille donne son adresse à un homme? Et ne sauroit-t'on avoir le pied foulé, sans dire où on loge? Car, il n'y a que cela qui vous trait aujourd'hui.

Je ne faisais pas grande attention à ce qu'elle me disoit, & ne lui répondois même que par complaisance.

Enfin, ma fille, continua-t'elle, de remède, je n'y en vois point: voyez, avisez-vous; car, après ce qui est arrivé, il faut bien prendre votre parti, & le plutôt sera le mieux. Je ne veux point d'esclandre dans ma maison; ni moi, ni Toison, n'en avons que faire: je sçai bien que ce n'est pas votre faute; mais, il n'importe. On prend tout à rebours dans ce monde: chacun juge, & ne sçait ce qu'il dit. Les caquets viennent. Eh! qui est-t'il? & qui est-t'elle? & où est-ce que c'est? où est-ce que ce n'est pas? Cela n'est pas agréable: sans
comp-

compter, que nous ne vous sommes de rien, ni vous de rien à nous : pour une parente, pour la moindre petite cousine, encore passe ; mais, vous ne l'êtes, ni de près, ni de loin, ni à nous, ni à personne.

Vous m'affligez, Madame, lui repartis-je vivement : ne vous ai-je pas dit que je m'en irois demain. Est-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui ? Ce sera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle, j'entens raison, je ne suis pas une femme si étrange ; & si vous sçaviez la pitié que vous me faites, assurément vous ne vous plaindriez pas de moi. Non, vous coucherez ici, vous y souperez ; ce qu'il y aura, nous le mangerons : de votre argent, j'en veux point ; & si par hazard il y a occasion de vous rendre quelque service par le moyen de mes connoissances,

ne m'épargnez pas. Au surplus, je vous conseille une chose, c'est de vous défaire de cette robe que Monsieur de Climal vous a donnée : vous ne pourriez plus honnêtement la porter à cette heure que vous allez être pauvre & sans ressource ; elle seroit trop belle pour vous, aussi-bien que ce linge si fin, qui ne serviroit qu'à faire demander où vous l'avez pris. Croyez-moi, quand on est gentille & à votre âge, pauvreté & bravoure n'ont pas bon air ensemble ; on ne sçait qu'en dire : ainsi, point d'ajustement ; c'est mon avis. Ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, & vendez le reste ; je vous l'achèterai même, si vous voulez : non pas que je m'en soucie beaucoup ; mais j'avois dessein de m'habiller, &, pour vous faire plisir, tenez, je m'accommoderai de votre robe. Je suis un peu plus grasse que vous ;
mais

mais, vous êtes un peu plus grande : & comme elle est ample , j'ajusterai cela , je tâcherai qu'elle me serve. A l'égard du linge , ou je vous le payerai , ou je vous en donnerai d'autre.

Non , Madame , lui dis - je froidement : je ne vendrai rien , parce que j'ai résolu , & même promis , de remettre tout à Monsieur de Climal.

A lui ! reprit - elle. Vous êtes donc folle ? Je lui remettrois comme je danse ; pas plus à lui qu'à Jean de Verd : il n'en verroit pas seulement une rognure , ni petite , ni grosse. Vous vous moquez. N'est-ce pas une aumône qu'il vous a faite ? & ce qu'on a remis , sçavez-vous bien qu'on ne l'a plus , ma fille ?

Elle n'en seroit pas restée-là sans doute , & se seroit efforcée , quoi qu'inutilement , de me convertir là-dessus , sans une vieille femme ,
qui

qui arriva, & qui avoit affaire à elle; & dès qu'elle m'eût quittée, je montai dans notre chambre: je dis la nôtre, parce que je la partageois avec Toinon.

De mes sentimens à l'égard de Monsieur de Climac, je ne vous en parlerai plus: je n'aurois pu tenir à lui que par de la reconnoissance; il n'en méritoit plus de ma part: je le détestois, je le regardois comme un monstre; & ce monstre m'étoit indifférent, je n'avois point de regret que c'en fût un. Il étoit bien arrêté, que je lui rendrois ses presens, & que je ne le reverrois jamais: cela me suffisoit; & je ne songeai presque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet, qui m'occupa d'abord, vous allez croire que ce fut la malheureuse situation où je restois: non, cette situation ne regardoit que ma vie; & ce qui m'occupoit me regardoit, moi.

Vous

Vous direz que je rêve, de distinguer cela. Point du tout : notre vie, pour ainsi dire, nous est moins chère que nous, que nos passions. A voir quelquefois ce qui se passe dans notre instinct là-dessus, on diroit que, pour être, il n'est pas nécessaire de vivre ; que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes : on diroit que, lorsqu'un homme se tue, par exemple, il ne quitte la vie, que pour se sauver, que pour se débarrasser d'une chose incommode ; ce n'est pas de lui dont il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'allonge mon Récit de cette Réflexion, que pour justifier ce que je vous disois, qui est que je pensai à un Article qui m'intéressoit plus que mon état ; & cet Article, c'étoit Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous ressouvenez, que ce
neveu

neveu, en me surprenant avec Monsieur de Climal, m'avoit dit, Voilà qui est joli, Mademoiselle; & ce neveu, vous sçavez que je l'aimois : jugez combien ce petit discours devoit m'être sensible.

Prémièrement, j'avois de la vertu: Valville ne m'en croyoit plus; & Valville étoit mon Amant. Un Amant, Madame, ah! qu'on le hait en pareil cas! Mais, qu'il est douloureux de le haïr! Et puis, sans doute qu'il ne m'aimeroit plus. Ah, l'indigne! Oui. Mais, avoit-il tant de tort? Ce Climal est un homme âgé, un homme riche, il le voit à genoux devant moi, je lui ai caché que je le connoissois, & je suis pauvre. A quoi cela ressemble-t'il? Qu'elle opinion peut-il avoir de moi, après cela? Qu'ai-je à lui reprocher? S'il m'aime, il est naturel qu'il me croye coupable, il a dû me dire ce qu'il m'a dit, & il est bien fâcheux pour lui d'avoir eu tant d'esti-

destime & de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser.... Oui ; mais, enfin, il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux, il n'a pas hésité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé : & je pourrois excuser cet homme-là ! j'aurois encore le courage de le voir ! il faudroit que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur. Qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colere, qu'il fût outré, à la bonne heure : mais, du mépris, du dedain, des outrages ; mais, s'en aller, voir que je le rappelle, & ne pas revenir, lui qui m'aimoit, & qui ne m'aime plus apparemment ; ah ! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme, qui se trompe si indignement, qui me connoît si mal ! Qu'il devienne ce qu'il voudra : l'oncle est parti, laissons-là le neveu ; l'un est un misérable, & l'autre

tre croit que j'en suis une: ne sont-ce pas-là des gens bien regrettables?

Mais, à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-même, en me levant d'un fauteuil où j'avois fait tout le soliloque que je viens de rapporter: à quoi est-ce que je m'amuse, puisque je sors demain? Il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui, aussi-bien que l'argent que ces jours passés m'a donné Climal; (lequel argent étoit resté sur la table où je l'avois jeté, & Madame Dutour me l'avoit par force remis dans ma poche.)

Là-dessus, j'ouvris ma cassette, pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté. Oui, Monsieur de Valville; oui, disois-je en le tirant, vous apprendrez à me connoître, à penser de moi comme vous le devez; & cette idée me hâtoit: de sorte que, sans y songer, c'étoit plus à lui qu'à son oncle, que je rendois le tout, d'autant plus

plus que de renvoi du linge, de la robe, & de l'argent, joint à un billet que j'écrirois, ne manqueroit pas de defabufer Valville, & de lui faire regretter ma perte.

Il m'avoit paru avoir l'air généreux, & je m'aplaudissois d'avance de la douleur qu'il auroit d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi; car, je me voyois confusément je ne sçais combien de titres pour être respectée.

Premièrement, j'avois mon infortune, qui étoit unique: avec cette infortune, j'avois de la vertu, & elles alloient si bien ensemble; & puis j'étois jeune; & puis j'étois belle: que voulez-vous de plus? Quand je me ferois faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un Amant généreux de m'avoir maltraitée, je n'aurois pû y mieux réussir; & pourvû que j'affligeasse Valville, j'étois content-

tente : après quoi , je ne voulois plus entendre parler de lui . Mon petit plan étoit de ne le voir de ma vie : ce que je trouvois aussi très-beau à moi , & très-fier ; car , je l'aimois , & j'étois même bien aise de l'aimer , parce qu'il s'étoit aperçû de mon amour , & que me voyant , malgré cela , rompre avec lui , il en verroit mieux à quel cœur il avoit eu affaire .

Cependant , le paquet s'avançoit ; & ce qui va vous réjouir , c'est qu'au milieu de ces idées si hautes & si courageuses , je ne laissois pas , chemin faisant , que de considérer ce linge , en le pliant , & de dire en moi-même , (mais si bas , qu'à peine m'entendois-je) il est pourtant bien choisi ; ce qui signifioit , c'est dommage de le quitter .

Petit regret , qui deshonoroit un peu la fierté de mon dépit : mais , que voulez-vous ? Je me ferois parée de ce linge que je renvoyois ,
&

& les grandes actions sont difficiles: quelque plaisir qu'on y prenne, on se passeroit bien de les faire; il y auroit plus de douceur à les laisser là. Soit dit en badinant, à mon égard: mais, en general, il faut se redresser pour être grand; il n'y a qu'à rester comme on est, pour être petit: revenons.

Il n'y avoit plus que ma cornette à plier; &, comme en entrant dans la chambre je l'avois mise sur un siege près de la porte, je l'oubliois: une fille de mon âge, qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeois donc plus qu'à ma robe, qu'il falloit emballer aussi; je dis celle que m'avoit donnée Monsieur de Climal: & comme je l'avois sur moi, & qu'apparemment je reculois à l'ôter, n'y a-t'il plus rien à mettre, disois-je, est-ce là tout? Non: il y a encore l'argent; & cet argent, je le tirai

sans aucune peine : je n'étois point avare ; je n'étois que vaine : & voilà pourquoi le courage ne me manquoit que sur la robe.

A la fin, pourtant, il ne restoit plus qu'elle ; comment ferai-je ? Allons : avant que d'ôter celle-ci , commençons par détacher l'autre, ajoutai-je , toujours pour gagner du tems sans doute ; & cette autre , c'étoit la vieille, dont je parlois, & que je voyois accrochée à la tapisserie.

Je me levai donc, pour l'aller prendre ; & , dans le trajet, qui n'étoit que de deux pas, ce cœur si fier s'amolir : mes yeux se mouillèrent, je ne sais comment ; & je fis un grand soupir, ou pour moi, ou pour Valville , ou pour la belle robe : je ne sais pour lequel des trois.

Ce qui est de certain , c'est que je décrochai l'ancienne, & qu'en soupirant encore je me laissai triste-
te-

tement aller sur un siège ; pour y dire, Que je suis malheureuse ! Eh ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous ôté mon père & ma mère ?

Peut-être n'étoit-ce pas là ce que je voulois dire, & ne parlois-je de mes parens, que pour rendre le sujet de mon affliction plus honnête : car, quelquefois on est glorieux avec soi-même ; on fait des lâchetés, qu'on ne veut pas sçavoir, & qu'on se déguise sous d'autres noms : ainsi, peut-être ne pleurois-je, qu'à cause de mes hardes. Quoi qu'il en soit, après ce court monologue, qui, malgré que j'en eusse, auroit fini par me deshailer, j'allai par hazard jeter les yeux sur ma cornette, qui étoit à côté de moi.

Bon, dis-je alors, je croyois avoir tout mis dans le paquet, & la voilà encore : je ne songe pas seulement à en tirer une de ma cassette, pour me recoëffer ; & je

fuis nuë tête : quelle peine que tout cela ! & puis , passant insensiblement d'une idée à une autre , mon Religieux me revint dans l'esprit. Hélas ! le pauvre homme , me dis-je , il sera bien étonné , quand il sçaura tout ceci.

Et , tout de suite , je pensai , que je devois l'aller voir ; qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que c'étoit le plus pressé , à cause de ma situation ; que je renverrois bien le paquet le lendemain. Pardi , je suis bien sotte , de m'inquieter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes , (je disois vilaines , pour me faire accroire que je ne les aimois pas :) il vaut encore mieux les envoyer demain matin. Valville sera chez lui alors ; il n'y a pas d'apparence qu'il y soit à présent : laissons-là le paquet ; je l'acheverai tantôt , quand je serai revenuë de chez ce Religieux. Mon pied ne me fait presque plus de mal : j'irai bien tout douce-

doucement jusqu'à son Couvent , que vous remarquerez qu'il m'a voit enseigné , la dernière fois qu'il étoit venu me voir.

Oui , mais quelle cornette mettrai-je ? quelle cornette ? Eh ! celle que j'avois ôtée , & qui étoit à côté de moi ! c'étoit bien la peine d'aller fouiller dans ma cassette pour en tirer une autre , puisque j'avois celle-ci toute prête.

Et , d'ailleurs , comme elle valoit beaucoup plus que la mienne , il étoit même à propos que je m'en servisse , afin de la montrer à ce Religieux qui jugeroit , en la voyant , que celui , qui me l'avoit donnée , y avoit entendu finesse , & que ce ne pouvoit pas être par charité qu'on en achetât de si belles ; car , j'avois dessein de conter toute mon Avanture à ce bon Moine , qui m'avoit paru un vrai homme de bien ; or , cette cornette seroit une preuve sensible de ce que je lui dirois.

Et la robe que j'avois sur moi; eh, vraiment, il ne falloit pas l'ôter non plus : il est nécessaire qu'il la voye; elle fera une preuve encore plus forte.

Je la gardai donc, & sans scrupule; j'y étois autorisée par la raison même: l'art imperceptible de mes petits raisonnemens m'avoit conduit jusques-là; & je repris courage jusqu'à nouvel ordre.

Allons, recoëffons-nous; ce qui fut bientôt fait, & je descendis pour sortir.

Madame Dutour étoit en bas avec sa voisine. Où allez-vous, Marianne? me dit-elle. A l'Eglise, lui répondis-je; & je ne mentois presque pas: une Eglise, & un Couvent, sont à peu près la même chose. Tant mieux; ma fille, reprit-elle, tant mieux, recommandez-vous à la sainte Volonté de Dieu: nous parlions de vous, ma voisine & moi; je lui disois, que je ferai
dire

dire demain une Messe à votre intention.

Et, pendant qu'elle me renvoyoit ce discours, cette voisine, qui m'avoit déjà vûe deux ou trois fois, & qui jusques-là ne m'avoit pas trop regardée, ouvroit alors les yeux sur moi, me considéroit avec une curiosité populaire, dont de tems en tems le résultat étoit de lever les épaules, & de dire, La pauvre enfant ! Cela fait compassion ! A la voir, il n'y a personne qui ne croye que c'est une fille de famille ; façon de s'attendrir, qui n'étoit, ni de bon goût, ni intéressante : aussi n'en remerciai-je pas ; & je quittai bien vite mes deux commeres.

Depuis le départ de Monsieur de Climat jusqu'à ce moment où je sortis, j'en avois, à vrai dire, pensé à rien de raisonnable : je me m'étois amusée qu'à mépriser Climat, qu'à me plaindre de Valvil-

le, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendresse & de fierté contre lui, & qu'à regretter mes hardes : & de mon état, pas un mot ; il n'en avoit pas été question, je n'y avois pas pris garde.

Mais, le fracas des ruës écarta toutes ces idées frivoles, & me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyois de monde & de mouvemens dans cette prodigieuse Ville de Paris, plus j'y trouvois de silence & de solitude pour moi : une forêt m'auroit paru moins déserte ; je m'y ferois sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt j'aurois pû m'en tirer ; mais, comment sortir du desert où je me trouvois ? Tout l'Univers en étoit un pour moi, puisque je n'y tenois par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes, qui m'entouroient, qui se parloient ; le bruit qu'ils faisoient, celui des équipages, la vûe même de tant de

de maisons habitées, tout cela ne servoit qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me disois-je : &, un moment après, que ces gens-là sont heureux ! disois-je. Chacun d'eux a sa place, & son azile : la nuit viendra, & ils ne feront plus ici, ils seront retirez chez eux : & moi, je ne sçai où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'appercevra que je lui manque ; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, & je n'en aurai plus demain.

C'étoit pourtant trop dire, puisqu'il me restoit encore quelque argent, &, qu'en attendant que le Ciel me secourût, je pouvois me mettre dans une chambre ; mais, qui n'a de retraite, que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je vous rapporte à peu près tout

ce qui me passoit dans l'esprit en marchant.

Je ne pleurois pourtant point alors , & je n'en étois pas mieux. Je recueillois de quoi pleurer : mon ame s'instruisoit de tout ce qui pouvoit l'affliger , elle se mettoit au fait de ses malheurs ; & ce n'est pas-là l'heure des larmes : on n'en verse , qu'après que la tristesse est prise , & presque jamais pendant qu'on la prend ; aussi pleurerai-je bientôt : suivez-moi chez mon Religieux ; j'ai le cœur ferré : je suis aussi parée que je l'étois ce matin ; mais , je n'y songe pas , ou si j'y songe , je n'y prens plus de plaisir. Nombre de personnes me regardent en passant ; je le remarque sans m'en applaudir : j'entens quelquefois dire à d'autres , Voilà une belle fille ; & ce discours m'oblige sans me réjouir : je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y sens.

Quel-

Quelquefois aussi je pense à Valville: mais, c'est pour me dire qu'il seroit ridicule d'y penser davantage; &, en effet, ma situation décourage le penchant que j'ai pour lui.

C'est bien à moi à avoir de l'amour, il auroit bonne grâce, il seroit bien placé dans une aussi malheureuse créature que moi, qui erre inconnue sur la terre, où j'ai la honte de vivre pour y être l'objet, ou du rebut, ou de la compassion, des autres.

J'arrive enfin dans un abattement que je ne sçaurois exprimer: je demande le Religieux, & on me mène dans une salle en dehors où l'on me dit qu'il est avec une autre personne; & cette personne, Madame, admirez ce coup de hazard, c'est Monsieur de Climal, qui rougit & pâlit tour à tour en me voyant, & sur lequel je ne jettai non plus les yeux que si je ne l'avois jamais vû. Ah!

Ah ! C'est vous, Mademoiselle , me dit le Religieux. Approchez, je suis bien aise que vous arriviez dans ce moment : c'est de vous dont nous nous entretenons ; mettez-vous-là.

Non , mon Pere , reprit aussi-tôt Monsieur de Climal en prenant congé du Religieux ; souffrez que je vous quitte : après ce qui est arrivé , il seroit indécent que je restasse. Ce n'est pas assurément , que je sois fâché contre Mademoiselle ; le Ciel m'en préserve : je lui pardonne de tout mon cœur ; & , bien loin de me ressentir de ce qu'elle a pensé de moi , je vous jure , mon Pere , que je lui veux plus de bien que jamais , & que je rends graces à Dieu de la mortification que j'ai essuyée dans l'exercice de ma charité pour elle : mais , je crois que la prudence , & la religion même , ne me permettent plus de la voir.

Et

Et, cela dit, mon homme salua le Pere, &, qui pis est, me salua moi-même, les yeux modestement baissés, pendant que de mon côté je baissois la tête : & il alloit se retirer, quand le Religieux l'arrêtant par le bras : Non, mon cher Monsieur, non, lui dit-il, ne vous en allez pas, je vous conjure ; écoutez-moi. Oui, vos dispositions sont très-louables, très-édifiantes : vous lui pardonnez, vous lui souhaitez du bien ; voilà qui est à merveille : mais, remarquez, que vous ne vous proposez plus de lui en faire, que vous l'abandonnez malgré le besoin qu'elle a de votre secours, malgré son offense qui rendroit ce secours si méritoire, malgré cette charité, que vous croyez encore sentir pour elle, & que vous vous dispensez pourtant d'exercer ; prenez-y garde, craignez qu'elle ne soit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-vous

vous de la petite mortification qu'il vous a envoyée. Eh bien, voulez-vous la mériter, cette mortification, qui est en effet une faveur ? Voulez-vous en être vraiment digne ? Redoublez vos soins pour cette pauvre enfant orpheline ; qui reconnoîtra sa faute , qui d'ailleurs est jeune , sans expérience , à qui on aura peut-être dit qu'elle avoit quelques agrémens , & qui , par vanité , par timidité , par vertu même , aura pû se tromper à votre égard. N'est-il pas vrai , ma fille ? Ne sentez-vous pas le tort que vous avez eu avec Monsieur , à qui vous devez tant , & qui , bien loin de vous regarder autrement que selon Dieu , n'a voulu , par les saintes affections qu'il vous a témoignées , par ses douces & pieuses invitations , que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvoit vous égarer ? Dieu soit beni mille fois de vous avoir aujourd'hui conduite
ici,

ici ! C'est à vous, à qui il la ramene, mon cher Monsieur ; vous le voyez bien. Allons, ma fille, avouez votre faute : repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur ; & promettez de la réparer, à force de respect, de confiance, & de reconnaissance. Avancez, ajouta-t'il, parce que je me tenois éloignée de Monsieur de Climal.

Eh ! Monsieur, m'écriai-je alors, en adressant la parole à ce faux Dévot, est-ce que c'est moi qui ai tort ? Comment pouvez-vous me l'entendre dire ? Hélas ! Dieu sçait tout ; qu'il nous rende justice : je n'ai pû m'y tromper ; vous le sçavez bien aussi : & je fondis en larmes, en finissant ce discours.

Monsieur de Climal, tout intrépide tartuffe qu'il étoit, ne put le soutenir. Je vis l'embarras se peindre sur son visage ; il ne put pas même le dissimuler : &, dans la crainte que le Religieux ne le re-
mar-

marquât , & n'en conçût quelque soupçon contre lui , il prit son parti en habile homme ; ce fut de paroître naïvement embarrassé , & d'avouër qu'il l'étoit.

Ceci me déconcerte , dit-il avec un air de confusion pudique : je ne sçai que répondre. Quelle avanie ! Ah ! mon pere , aidez-moi à supporter cette épreuve. Cela va se répandre : cette pauvre enfant le dira par tout ; elle ne m'épargnera pas. Helas ! ma fille , vous ferez pourtant bien injuste ; mais , Dieu le veut. Adieu , mon Pere : parlez-lui ; tâchez de lui ôter cette idée-là , s'il est possible. Il est vrai , que je lui ai marqué de la tendresse : elle ne l'a pas comprise ; c'étoit son ame , que j'aimois , que j'aime encore , & qui merite d'être aimée. Oui , mon Pere , Mademoiselle a de la vertu : je lui ai découvert mille qualitez , & je vous la recommande , puisqu'il n'y a pas moyen de

de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots, il se retira, & ne salua cette fois-ci que le Religieux, qui, en lui rendant son salut, avoit l'air incertain de ce qu'il devoit faire, qui le conduisit des yeux jusqu'à sa sortie de la salle, & qui, se retournant ensuite de mon côté, me dit presque la larme à l'œil: Ma fille, vous me fâchez: je ne suis point content de vous; vous n'avez, ni docilité, ni reconnaissance: vous n'en croyez, que votre petite tête; & voilà ce qui en arrive. Ah! l'honnête homme! quelle perte vous faites! Que me demandez-vous à présent? Il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile. Quel service voulez-vous que je vous rende? J'ai fait ce que j'ai pû: si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien, que je vous avois trouvé, &

III. Partie.

F

qui

qui vous a traitée comme si vous aviez été sa propre fille ; car , il m'a tout dit , habits , linge , argent : il vous a fourni de tout , vous payoit une pension , alloit vous la payer encore , & avoit même dessein de vous établir , à ce qu'il m'a assuré ; & , parce qu'il n'approuve pas que vous voyez son neveu , qui est un jeune homme étourdi & débauché , parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connoissance qui vous est très-dangereuse , & que vous avez envie d'entretenir , vous vous imaginez par dépit , qu'un homme si pieux & si vertueux vous aime , & qu'il est jaloux. Cela n'est-il pas bien étrange , bien épouvantable ? Lui jaloux ! lui vous aimer ! Dieu vous punira de cette pensée-là , ma fille : vous ne l'avez prise que dans la malice de votre cœur ; & Dieu vous en punira , vous dis-je.

Je pleurois pendant qu'il parloit :
écou-

Ecoutez-moi, mon Pere, lui repar-tis-je en sanglotant ; de grace, écoutez-moi.

Eh bien , que me direz-vous ? repondit-t'il. Qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme ? pourquoi vous obstiner à le voir ? Quelle conduite ! Passe encore pour cette folie-là pourtant ; mais , porter la mauvaise humeur & la rancune jusqu'à être ingrate & méchante envers un homme respectable , & à qui vous devez tant ! Que deviendrez - vous avec de pareils défauts ; quel malheur , qu'un esprit comme le vôtre ! Oh ! en verité , votre procedé me scandalise : voyez , vous voilà d'une propreté admirable ; qui est - ce qui diroit que vous n'avez point de parens ? & , quand vous en auriez , & qu'ils seroient riches , seriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes ? peut-être pas si bien ; & tout cela vient de lui , apparemment. Sei-

gneur ! que je vous plains ! il ne vous a rien épargné. Eh ! mon Pere, vous avez raison, m'écriai - je encore une fois ; mais, ne me condamnez pas sans m'entendre : je ne connois point son neveu ; je ne l'ai vû qu'une fois par hazard, & ne me soucie point de le revoir , je n'y songe pas : quelle liaison aurois-je avec lui ? Je ne suis point folle, & Monsieur de Climal vous abuse : ce n'est point à cause de cela, que je romps avec lui ; ne vous prevenez point. Vous parlez de mes hardes : elles ne sont que trop belles ; j'en ai été étonnée , & elles vous surprennent vous-même. Tenez , mon Pere, approchez, considérez la finesse de ce linge : je ne le voulois pas si fin, au moins ; j'avois de la peine à le prendre , sur-tout à cause des manieres qu'il avoit eues avec moi auparavant : mais, j'ai eu beau lui dire, Je n'en veux point ; il s'est
mo-

moqué de moi , & m'a toujours répondu , Allez vous regarder dans un miroir , & voyez après si ce linge est trop beau pour vous. Oh ! à ma place , qu'auriez - vous pensé de ce discours-là , mon Pere ? Dites la verité , si Monsieur de Climal est si dévot , si vertueux , qu'a - t'il besoin de prendre garde à mon visage ? Que je l'aye beau ou laid , de quoi s'embarasse-t'il ? D'où vient aussi , qu'en badinant , il m'a appelée fripone dans son carosse , en m'ajoutant à l'oreille , d'avoir le cœur plus facile , & qu'il me laissoit le sien pour m'y encourager ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quand on n'est que pieux , parle - t'on du cœur d'une fille , & lui laisse - t'on le sien ? lui donne-t'on des baisers comme il a ençore tâché de m'en donner un dans ce carosse ?

Un baiser ! ma fille , reprit le Religieux , un baiser ! Vous n'y songez pas. Comment donc ? Sçavez-

vous bien, qu'il ne faut jamais dire cela, parce que cela n'est point? Qui est-ce qui vous croira? Allez, ma fille, vous vous trompez: il n'en est rien, il n'est pas possible. Un baiser! quelle vision! ce pauvre homme! C'est qu'on est cahoté dans un carosse, & que quelque mouvement lui aura fait panacher sa tête sur la vôtre. Voilà tout ce que ce peut être, & ce que dans votre chagrin contre lui vous aurez pris pour un baiser. Quand on hait les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh! mon Pere, en vertu de quoi l'aurois-je haï alors? répondis-je. Je n'avois point encore vû son neveu, qui est, dit-il, la cause que je fus fâchée contre lui; je ne l'avois point vû: & puis, si je m'étois trompée sur ce baiser que vous ne croyez point, Monsieur de Climax dans la suite ne m'auroit pas confirmée dans ma pensée: il n'auroit

toit pas recommencé chez Madame Dutour, ni tant manié, tant loué, mes cheveux dans ma chambre, où il étoit toujours à me tenir la main, qu'il approchoit à chaque instant de sa bouche, en me faisant des complimens dont j'étois toute honteuse.

Mais. . . mais, que me venez-vous conter, Mademoiselle ? Doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus surpris qu'incrédule. Des cheveux, qu'il touchoit, qu'il louoit ! Monsieur de Climal ! lui ! Je n'y comprends rien : à quoi révoit-t'il donc ? Il est vrai, qu'il auroit pû se passer de ces façons-là. Ce sont de ces distractions, qui ne sont pas convenables, je l'avouë ; on ne touche point aux cheveux d'une fille, il ne sçavoit pas ce qu'il faisoit : mais, n'importe, c'est un geste qui ne vaut rien. Et ma main, qu'il portoit à sa bouche, répondis-je,

F 4 mon

mon Pere, est-ce encore une distraction ?

Oh ! votre main, reprit-t'il, votre main, je ne sçai pas ce que c'est. Il y a mille gens, qui vous prennent par la main, quand ils vous parlent ; & c'est peut-être une habitude qu'il a aussi. Je suis sûr qu'à moi-même il m'est arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon Pere, repris-je : mais, quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baisiez pas je ne sçai combien de fois ; vous ne lui dites pas qu'elle l'a belle ; vous ne vous mettez pas à genoux devant elle, en lui parlant d'amour.

Ah ! mon Dieu ! s'écria-t'il. Ah ! mon Dieu ! Petite langue de serpent que vous êtes, taisez-vous : ce que vous dites est horrible ; c'est le Demon qui vous inspire : oui, le Demon. Retirez-vous, allez-vous en ; je ne vous écoute plus,
je

je ne crois plus rien, ni les cheveux, ni la main, ni les discours; faussetés que tout cela. Laissez-moi. Ah! la dangereuse petite créature! Elle me fait frayer. Voyez ce que c'est! Dire que Monsieur de Climal, qui mene une vie toute penitente, qui est un homme tout en Dieu, s'est mis à genoux devant elle pour lui tenir des propos d'amour! Ah! Seigneur! où en sommes-nous!

Ce qu'il disoit, joignant les mains, en homme épouvanté de mon discours, & qui éloignoit tant qu'il pouvoit une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la chose.

En verité, mon Pere, lui répondis-je toute en larmes, & excédée de sa prévention, vous me traitez bien mal; & il est bien affligeant pour moi, de ne trouver que des injures où je venois chercher de la consolation & du secours. Vous

avez connu la personne qui m'a amenée à Paris, & qui m'a élevée: vous m'avez dit vous-même, que vous l'estimiez beaucoup, que sa vertu vous avoit édifié: c'est à vous, qu'elle s'est confessée à sa mort; elle ne vous aura pas parlé contre sa conscience, & vous sçavez ce qu'elle vous a dit de moi: vous pouvez vous en ressouvenir, il n'y a pas si long-tems que Dieu me l'a ôtée; & je ne crois pas, depuis qu'elle est morte, que j'aie rien fait qui puisse vous avoir donné une aussi mauvaise opinion de moi que vous l'avez: au contraire, mon innocence, & mon peu d'expérience, vous ont fait compassion, aussi-bien que l'épouvante où vous m'avez vûe; &, cependant, vous voulez que, tout d'un coup, je sois devenue une misérable, une scelerate, & la plus indigne la plus épouvantable fille du monde: vous voulez, que, dans la douleur

leur & dans les extrémités où je suis, un homme, avec qui je n'ai été qu'une heure par accident, & que je ne verrai jamais, m'ait rendue si amoureuse de lui & si passionnée, que j'en aye perdu tout bon-sens & toute conscience, & que j'aye le courage, & même l'esprit, d'inventer des choses qui font fremir, & de forger des impostures affreuses, pour lui, contre un autre homme, qui m'aideroit à vivre, qui pourroit me faire tant de bien, & que je serois si intéressée à conserver, si ce n'étoit pas un libertin, qui fait semblant d'être dévot, & qui ne me donne rien, que dans l'intention de me rendre en secret une malhonnête fille.

Ah! juste Ciel! comme elle s'emporte! Que dit-elle-là? Qui a jamais rien ouï de pareil? cria-t'il en baissant la tête, mais sans m'interrompre? & je continuai.

Ouï,

Ouï, mon Pere, il ne tâche qu'à cela; voilà pourquoi il m'habille si bien. Qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-dessus; & si j'avois consenti à sortir de l'endroit où je suis, & à me laisser mener dans une maison qu'il devoit meubler magnifiquement, & où il prétendoit me mettre en pension chez un homme à lui, qui est, dit-il, un Solliciteur de Procès, & à qui il auroit fait accroire que j'étois sa parente arrivée de la campagne. Voyez ce que c'est, & la belle dévotion.....

Hem ! comment ! reprit alors le Religieux en m'arrêtant : un Solliciteur de Procès ? dites vous. Est-il marié ?

Ouï, mon Pere, il l'est, répondis-je : un Solliciteur de Procès, qui n'est pas riche, chez qui j'aurois appris à danser, à chanter, à jouer sur le claveffin ; chez qui j'aurois été comme la maîtresse, par le respect

respect qu'on m'auroit fait rendre, & dont la femme me feroit venue prendre demain où je demeure : si j'avois voulu la suivre, & que je n'eusse point refusé de recevoir, pas plus tard que demain aussi, je ne sçai combien de rentes, cinq ou six cent francs, je pense, par un Contrat, seulement pour commencer. Si je ne lui avois pas témoigné, que toutes ses propositions étoient horribles, il ne m'auroit pas reproché, comme il a fait, & les louis d'or qu'il m'a donnez, que je lui rendrai, & ces hardes, que je suis honteuse d'avoir sur moi, & dont je ne veux pas profiter, Dieu m'en préserve : il ne vous dira pas non plus, que je l'ai menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête, & ses desseins, à quoi il a eu le front de me répondre, que, quand même vous les sçauriez, vous regarderiez cela comme rien, comme une bagatelle qui arrivoit

à tout le monde , qui vous arriveroit peut-être à vous-même au premier jour ; & que vous n'oseriez assurer que non , parce qu'il n'y avoit pas d'homme de bien , qui ne fût sujet à être amoureux , ni qui pût s'en empêcher. Voyez si j'ai inventé ce que je vous dis-là , mon Pere.

Mon bon Sauveur ! dit-il alors tout ému. Ah Seigneur ! Voilà un furieux Récit ! Que faut-il que j'en pense ; & qu'est-ce que nous , Bonté Divine ? Vous me tentez , ma fille. Ce Rapporteur de Procès m'embarrasse : il m'étonne ; je ne sçaurois le nier ; car je le connois : je l'ai vû avec lui (dit-il comme à part ;) & cette jeune enfant n'aura pas été deviner que Monsieur de Climal se servoit de lui , & qu'il est marié. C'est un homme de mauvaise mine , n'est-ce pas ? ajouta-t'il.

Eh , mon Pere , je n'en sçai rien ,
lui

lui dis-je. Monsieur de Climal n'a fait que m'en parler; & je ne l'ai vû, ni lui, ni sa femme. Tant mieux, reprit-il, tant mieux: oui, j'entens bien, vous deviez seulement aller chez eux: le mari est un homme qui ne m'a jamais plû. Mais, ma fille, voilà qui est étrange! Si vous dites vrai, à qui se fierait-on?

Si je dis vrai, mon Pere! Eh pourquoi mentirois-je? Seroit-ce à cause de ce neveu? Eh qu'on me mette dans un Couvent, afin que je ne le voye ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien: cela est bon; on ne sçauroit mieux parler: & puis, mon Pere ajoutai-je, demandez à la Marchande, chez qui Monsieur de Climal m'a mise, ce qu'elle pense de lui, & si elle ne le regarde pas comme un fourbe & comme un hypocrite: demandez à son neveu, s'il ne l'a
pas

pas surpris à genoux devant moi ;
tenant ma main qu'il baisoit , &
que je ne pouvois pas retirer d'en-
tre les siennes ; ce qui a si fort scan-
dalisé ce jeune homme , qu'il me
regarde à cette heure comme une
fille perduë : & , enfin , mon Pere ,
considerez la confusion où Mon-
sieur de Climal a été , quand je suis
entrée ici. Est-ce que vous n'avez
pas pris garde à sa mine ?

Oui , me dit-il , oui : il a rougi ,
vous avez raison ; & je n'y com-
prends rien : seroit-il possible ? J'en
reviens toujours à ce Solliciteur de
Procès : c'est un terrible article ;
& son embarras , je ne l'aime point
non plus. Qu'est-ce que c'est aussi
que ce Contrat ? Il est bien pressé.
Qu'est-ce que c'est que ces meu-
bles , & que ces Maîtres pour des
fariboles ? Avec qui veut-il que
vous dansiez ? Plaisante charité ,
qui apprend aux gens à aller au-
bal ! Un homme comme Monsieur,
de

de Climal ! Que Dieu nous soit en aide ; mais , on ne sçait qu'en dire. Helas , la pauvre humanité ! à quoi est-elle sujette ? Quelle misère que l'homme , quelle misère ! Ne songez plus à tout cela , ma fille ; je croi que vous ne me trompez pas ; non , vous n'êtes pas capable de tant de faussetez ; mais , n'en parlons plus : soyez discrete ; la charité vous l'ordonne , entendez-vous ? Ne revelez jamais cette étrange Avanture à personne : gardons-nous de réjouir le monde par ce scandale ; il en triompheroit , & en prendroit droit de se moquer des vrais Serviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vû , mal entendu : ce fera une disposition d'esprit , une innocence de pensée , qui sera agréable à Dieu , qui vous attirera sa benediction. Allez , ma chere enfant : retournez-vous-en ; & ne vous affligez pas ; (ce qu'il me di-

soit, à cause des pleurs que je répandois de meilleur courage que je n'avois fait encore, parce qu'il me plaignoit.)

Continuez d'être sage, & la Providence aura soin de vous : j'ai affaire, il faut que je vous quitte ; mais, dites-moi l'adresse de cette Marchande où vous logez.

Hélas ! mon Père, lui repondis-je, après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reste de cette journée-ci à y demeurer : la pension, qu'on lui payoit pour moi, finit demain : ainsi, je suis obligée de sortir de chez elle ; elle s'y attend. Je ne sçaurai plus après où me réfugier, si vous m'abandonnez, mon Père : je n'ai que vous ; vous êtes ma seule ressource.

Moi ! chere enfant ! Hélas ! Seigneur, quelle pitié ! Un pauvre Religieux comme moi ! Je ne puis rien ; mais Dieu peut tout. Nous verrons, ma fille, nous verrons : j'y

J'y penserai. Dieu sçait ma bonne volonté : il m'inspirera peut-être ; tout dépend de lui. Je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, Mademoiselle : dites-lui, Mon Dieu, je n'espère qu'en vous ; n'y manquez pas : & moi, je serai demain sans faute à neuf heures du matin chez vous ; ne sortez pas avant ce tems-là. Ah ça, il est tard, j'ai affaire : adieu, soyez tranquille ; il y a loin d'ici chez vous : que le Ciel vous conduise. A demain.

Je le saluai sans pouvoir prononcer un seul mot, & je partis pour le moins aussi triste que je l'avois été en arrivant chez lui. Les saintes & pieuses consolations, qu'il venoit de me donner, me rendoient mon état encore plus effrayant qu'il ne me l'avoit paru : c'est que je n'étois pas assez dévote ; & qu'une ame de dix-huit ans croit tout perdu, tout désespéré, quand on lui dit en pareil cas, qu'il n'y a

plus que Dieu qui lui reste; c'est une idée grave & sérieuse, qui effarouche sa petite confiance: à cet âge, on ne se fie guere qu'à ce qu'on voit, on ne connoît guere que les choses de la terre.

J'étois donc profondément confternée en m'en retournant: jamais mon accablement n'avoit été si grand.

Quelques embarras dans la rue m'arrêtèrent à la porte d'un Couvent de filles: j'en vis celle de l'Eglise ouverte; &, moitié par un sentiment de Religion qui me vint en ce moment, moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise, & de cacher mes larmes qui fixoient sur moi l'attention des passans, j'entrai dans cette Eglise, où il n'y avoit personne, & où je me mis à genoux dans un Confessionnal.

Là, je m'abandonnai à mon affliction, & je ne gênai, ni mes gemis-
se-

semens , ni mes sanglots. Je dis mes gemissemens , parce que je me plaignois , parce que je prononçois des mots , & que je disois , Pourquoi suis-je venue au monde ? malheureuse que je suis ! Que fais-je sur la terre ? Mon Dieu , vous m'y avez mise ; secourez-moi : & autres choses semblables.

J'étois dans le plus fort de mes soupirs & de mes exclamations , du moins je le crois , quand une Dame , que je ne vis point arriver , & que je n'apperçus que lorsqu'elle se retira , entra dans l'Eglise.

Je scûs après , qu'elle arrivoit de la campagne ; qu'elle avoit fait arrêter son carosse à la porte du Couvent , où elle étoit fort connue , & où quelques personnes de ses amis l'avoient priée de rendre en passant une Lettre à la Prieure ; & que , pendant qu'on étoit allé avertir cette Prieure de venir à son

Parloir, elle étoit entrée dans l'Eglise, dont elle avoit, comme moi, trouvé la porte ouverte.

A peine y fut-elle, que mes tons gémissans la frappèrent : elle y entendit tout ce que je disois, & m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étois alors assise, la tête panchée, laissant aller mes bras qui retomboient sur moi, & si absorbée dans mes pensées, que j'en oubliois en quel lieu je me trouvois.

Vous sçavez que j'étois bien mise ; & , quoiqu'elle ne me vît pas au visage, il y a je ne sçai quoi d'agile & de léger, qui est répandu dans une jeune & jolie figure, & qui lui fit aisément deviner mon âge. Mon affliction, qui lui parut extrême, la toucha ; ma jeunesse, ma bonne façon, peut-être aussi ma parure, l'attendrissent pour moi :
quand

quand je parle de parure, c'est que cela n'y nuit pas.

Il est bon en pareille occasion de plaire un peu aux yeux : ils vous recommandent au cœur. Etes-vous malheureux, & mal vêtu, ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiède ; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité ; & rien ne nous aide tant à être genereux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaisir de l'être, que de leur voir un air distingué.

La Dame en question m'examina beaucoup, & auroit même attendu pour me voir que j'eusse retourné la tête, si on n'étoit pas venu l'avertir que la Prieure l'attendoit à son Parloir.

Au bruit qu'elle fit en se retirant, je revins à moi ; & comme j'entendois marcher, je voulus voir qui c'étoit : elle s'y atten-

doit, & nos yeux se rencontrèrent.

Je rougis, en la voyant, d'avoir été surprise dans mes lamentations; &, malgré la petite confusion que j'en avois, je remarquai pourtant qu'elle étoit contente de la physionomie que je lui montrois, & que mon affliction la touchoit : tout cela étoit dans ses regards; ce qui fit que les miens (s'ils lui dirent ce que je sentoís) dûrent lui paroître aussi reconnoissans que timides : car, les âmes se répondent.

C'étoit en marchant qu'elle me regardoit; je baissai insensiblement les yeux, & elle sortit.

Je restai bien encore un demi quart-d'heure dans l'Eglise, tant à essuyer mes larmes, qu'à rêver à ce que je ferois le lendemain, si les soins de mon Religieux ne réussissoient pas. Que j'envie le sort de ces saintes filles qui sont dans ce Couvent ! me dis-je : qu'elles sont heureuses !

Cet-

Cette pensée m'occupoit, quand une Touriere me vint dire honnêtement, Mademoiselle, on va fermer l'Eglise. Tout à l'heure, je vais sortir, Madame, lui repondis-je, n'osant la regarder que de côté, de peur qu'elle ne s'apperçût que j'avois pleuré : mais, j'oubliai de prendre garde au ton dont je lui répondois ; & ce ton me trahit. Elle le sentit si plaintif & si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire : Helas ! ma chere Demoiselle, qu'avez-vous donc ? Mon bon Dieu ! qu'elle pitié ! Auriez-vous du chagrin ? C'est bien dommage. Peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos Dames ? A laquelle est-ce Mademoiselle ?

Je ne repartis rien à ce discours ; mais, mes yeux recommencèrent à se mouiller. Nous autres filles, ou

nous autres femmes, nous pleurons volontiers, dès qu'on nous dit, Vous venez de pleurer; c'est une enfance, & comme une mignardise, que nous avons, & dont nous ne pouvons presque pas nous défendre.

Eh mais, Mademoiselle, dites-moi ce que c'est; dites, ajouta la Tourière, en insistant: irai-je avertir quelque-une de nos Religieuses? Or, je réfléchissois à ce qu'elle me répétoit là-dessus. C'est peut-être Dieu, qui permet qu'elle me fasse songer à cela; me dis-je toute attendrie de la douceur avec laquelle elle me pressoit; & tout de suite, Oui, Madame, lui répondis-je, je souhaiterois bien parler à Madame la Prieure, si elle en a le tems.

Eh bien, ma belle Demoiselle, venez, reprit-elle, suivez-moi: je vais vous mener à son Parloir; & elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je

Je la suivis donc. Nous montâmes un petit escalier : elle ouvrit une porte, & le premier objet, qui me frappa, c'est cette Dame, dont je vous ai parlé, que je n'avois vûe que lorsqu'elle sortit de l'Eglise, & qui en sortant m'avoit regardée d'une manière si obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, & se leva d'un air caressant pour me faire place.

Elle étoit avec la Prieure du Couvent, & je vous ai instruite de ce qui étoit cause de sa visite.

Madame, dit la Touriere à la Religieuse, j'allois vous avertir : c'est Mademoiselle qui vous demande.

Cette Prieure étoit une petite personne courte, ronde, & blanche, à double menton, & qui avoit le teint frais & reposé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde : c'est un embonpoint tout différent de celui des autres ; un em-

embonpoint, qui s'est formé plus à l'aise, & plus methodiquement, c'est-à-dire où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même, que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'est, ou le tempéramment, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction & la mollesse, qui nous acquièrent le nôtre; & cela est tout simple: mais, pour celui dont je parle, on sent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être saintement fait une tâche; il ne peut être que l'ouvrage d'une délicate, d'un amoureuse, & d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien & pour l'aise de son corps: il est non-seulement un témoignage qu'on aime la vie & la vie saine, mais qu'on l'aime douce, oisive, & friande, & qu'en jouissant du plaisir de se porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs & de privileges que si on étoit toujours convalescente.

Aussi

Aussi cet embonpoint religieux n'a-t'il pas la forme du nôtre, qui a l'air plus profane : aussi grossit-il moins un visage, qu'il ne le rend grave & décent ; aussi donne-t'il à la physionomie, non pas un air joyeux, mais tranquille & content.

A voir ces bonnes filles, au reste, vous leur trouvez un extérieur affable, & pourtant un intérieur indifférent ; ce n'est que leur mine, & non pas leur ame, qui s'attendrit pour vous : ce sont de belles images, qui paroissent sensibles, & qui n'ont que des superficies de sentiment & de bonté. Mais, laissons cela : je ne parle ici que des apparences, & ne décide point du reste. Revenons à la Prieure : j'en ferai peut-être le Portrait quelque part.

Mademoiselle, je suis votre servante, me dit-elle, en se baissant pour me saluer. Puis-je sçavoir à
qui

qui j'ai l'honneur de parler? C'est moi qui en ai tout l'honneur; répondis-je encore plus honteuse que modeste, & quand je vous dirois qui je suis, je n'en ferois pas plus connue de vous, Madame.

C'est, si je ne me trompe, Mademoiselle que j'ai vûe dans l'Eglise où je suis entrée un instant, dit alors la Dame en question avec un souris tendre: j'ai crû même la voir pleurer; & cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille grâces de votre bonté, Madame, repris-je d'une voix foible & timide, & puis je me tus. Je ne scavois comment entrer en matière: l'accueil de la Prieure, tout avenant qu'il étoit, m'avoit découragée; je n'espérois plus rien d'elle, sans que je pûsse dire pourquoi: c'étoit ainsi que son abord m'avoit frappée; & cela revient à ces superficies, dont je parlois, & que je ne démêlois par alors. Elle va me plaindre, & ne

ne me secourera pas, me disois-je : il n'y a rien à faire.

Cependant, ces Dames, qui s'étoient levées restoient debout, & j'en rougissais, parce que mon habit les trompoit, & que j'étois bien au-dessous de tant de façons. Souhaitez-vous que nous soyons seules, me dit la Prieure ?

Comme il vous plaira, Madame, répondis-je ; mais, je serois fâchée d'être cause que Madame s'en allât, & de vous déranger : si vous voulez, je reviendrai.

C'est que je disois, dans l'intention d'échapper à l'embarras où je m'étois mise, & de ne plus revenir.

Non, Mademoiselle, non, me dit la Dame, en me prenant par la main pour me faire avancer : vous resterez, s'il vous plaît ; ma visite est finie, & je partoisi : ainsi, je vais vous laisser libre. Vous avez du chagrin, je m'en suis apperçue,

cûe: vous meritez qu'on s'y intéresse; & si vous vous en retourniez, je ne me le pardonnerois pas.

Oui, Madame, lui dis-je, pénétrée de ce discours, & toute en pleurs, il est vrai que j'ai du chagrin; j'en ai beaucoup: il n'y a personne qui ait autant de sujet d'en avoir que moi, personne de si à plaindre, ni de si digne de compassion que je le suis; & vous me temoignez un cœur si genereux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, Madame. Il ne faut pas vous retirer: vous ne me gênez point; au contraire, c'est un bonheur pour moi, que vous soyez ici: vous m'aidez à obtenir de Madame la grace que je viens lui demander à genoux, (je m'y jettai en effet,) & qui est de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh! ma belle enfant, que vous
me

me touchez, me répondit la Prieure, en me tendant les bras de l'endroit où elle étoit, pendant que la Dame me relevoit affectueusement ! Que je me félicite du choix que vous avez fait de ma maison ! En vérité, quand je vous ai vûe, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amène : Votre modestie m'a frappée. Ne seroit-ce pas une prédestinée, qui me vient ? ai-je pensé en moi-même ? Car, il est certain, que votre Vocation est écrite sur votre visage : n'est-il pas vrai, Madame ? Ne trouvez-vous pas comme moi ce que je vous dis-là ? Qu'elle est belle, qu'elle a l'air sage ! Ah ! ma fille, que je suis ravie que vous me donniez de joie ! Venez, mon ange, venez : je gagerois qu'elle est fille unique, & qu'on la veut marier malgré elle. Mais, dites-moi, mon cœur, est-ce tout-à-l'heure, que vous voulez entrer ? Il faudra pourtant informer

vos parens ; n'est-ce pas ? Chez qui enverrai-je ?

Hélas ! ma Mere , répondis-je , je ne puis vous indiquer personne : ma confusion & mes sanglots m'arrêterent-là. Eh bien , me dit-elle , de quoi s'agit-il ? Non , personne , continua-je , rien de ce que vous croyez , ma Mere : je n'ai pas la consolation d'avoir des parens ; du moins , ceux que j'ai , je ne les ai jamais connus.

Jesus ! Mademoiselle , reprit-elle avec un refroidissement imperceptible & grave. Voilà qui est bien fâcheux ! Point de parens ! Eh comment cela se peut-il ? Qui est-ce donc qui a soin de vous ? Car , apparemment que vous n'avez point de bien non plus. Que sont devenus votre pere & votre mere ?

Je n'avois que deux ans , lui dis-je , quand ils ont été assassinés par des

DE MARIANNE. Fils

des voleurs, qui arrêterent un carrosse de voiture où ils étoient avec moi : leurs domestiques y perirent aussi ; il n'y eut que moi, à qui on laissa la vie : & je fus portée chez un Curé de Village, qui ne vit plus, & dont la sœur, qui étoit une sainte personne, m'a élevée avec une bonté infinie ; mais, malheureusement, elle est morte ces jours passez à Paris, où elle étoit venue, tant pour la succession d'un parent qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt, que pour voir s'il y'auroit moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort : il n'y avoit qu'elle qui m'aimoit dans le monde ; & je n'ai plus de tendresse à espérer de personne : il ne me reste plus que la charité des autres ; aussi n'est-ce qu'elle & son bon cœur que je regrette, & non pas les secours que j'en recevois. Je racheterois sa vie de la

mienne: elle est morte dans une auberge, où nous étions logées ; j'y suis restée seule, & l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laissoit. Un Religieux, son Confesseur, m'a tirée de-là, & m'a remise, il y a quelques jours, entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer, qu'il croyoit homme de bien & charitable, & qui nous a trompez tous deux, qui n'étoit rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez Madame Dutour, une Marchande Lingere: mais, à peine y ai-je été, qu'il a découvert ses mauvais desseins par de l'argent qu'il m'a forcée de prendre, & par des présents que je me suis bien doutée qu'ils n'étoient pas honnêtes, non plus que certaines manieres qu'il avoit, & qui ne signifioient rien de bon, puisqu'à la fin il n'a pas eu honte à son âge de me declarer, en me prenant

par

par les mains , qu'il étoit mon Amant , qu'il entendoit que je fusse sa Maîtresse , & qu'il avoit résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné , où il seroit plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le sçût , & où il me promettoit des rentes , avec toutes sortes de Maîtres & de magnificence : à quoi j'ai répondu , qu'il me faisoit horreur d'être si hypocrite & si fourbe. Eh ! Monsieur , lui ai-je dit , est-ce que vous n'avez pas de Religion ? Quelle abominable pensée ! Mais , j'ai eu beau dire , ce méchant homme , au lieu de se repentir & de revenir à lui , s'est emporté contre moi , m'a traitée d'ingrate , de petite créature , qu'il puniroit si je parlois , & m'a reproché son argent , du linge qu'il m'avoit acheté , & cette robe que je porte , & que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déjà fait du reste , pour lui renvoyer le

tout, dès que je serai rentrée chez Madame Dutour, qui, de son côté, m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'est payée que pour aujourd'hui: de sorte que je ne sçai plus de quel côté tourner, si le Pere Saint Vincent, de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, & qui m'avoit bonnement menée à cet horrible homme, ne trouve pas demain à me placer en quelque endroit, comme il m'a promis d'y tâcher.

Au sortir de chez lui, j'ai passé par ici, & je suis entrée dans votre Eglise, à cause que je pleurois le long du chemin, & qu'on me regardoit; & puis Dieu m'a inspiré la pensée de me jeter à vos pieds, ma Mere, & d'implorer votre aide.

Là finit mon petit Discours, ou ma petite Harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma dou-

douleur, & qui fit son effet sur la Dame en question. Je la vis, qui s'essuyoit les yeux : cependant, elle ne dit mot alors, & laissa répondre la Prieure, qui avoit honoré mon recit de quelques gestes de main, de quelques mouvemens de visage, qu'elle n'auroit pû me refuser avec décence; mais, il ne me parut pas que son cœur eût donné aucun signe de vie.

Certes, votre situation est fort triste, Mademoiselle : (car, il n'y eut plus, ni de ma belle enfant, ni de mon ange; toutes ces douceurs furent supprimées :) mais, tout n'est pas désespéré; il faut voir ce que ce Religieux, que vous appelez le Pere Saint Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compassion posée: ne dites-vous pas, qu'il s'est chargé de vous trouver un place? Il lui est bien plus aisé de vous rendre service, qu'à moi, qui ne sors point, & qui ne sçaurois agir :

nous ne voyons, nous ne connoissons, presque personne; &, à l'exception de Madame, & de quelques autres Dames, qui ont la bonté de nous aimer un peu, nous sommes des semaines entières sans recevoir une visite. D'ailleurs, notre Maison n'est pas riche: nous ne subsistons que par nos pensionnaires, dont le nombre est fort diminué depuis quelque tems: aussi sommes-nous endettées, & si mal à notre aise, que j'eus l'autre jour le chagrin de refuser une jeune fille, un fort bon sujet, qui se presentoit pour être Converse; parce que nous n'en recevons plus, quelque besoin que nous en ayons, & que, nous apportant peu, elles nous feroient à charge: ainsi, de tous côtez, vous voyez notre impuissance, dont je suis vraiment mortifiée; car, vous m'affligez, ma pauvre enfant: (ma pauvre! quelle difference de style! auparavant elle

elle m'avoit dit, ma belle :) vous m'affligez ; mais, que ne vous êtes-vous adressée au Curé de votre Paroisse ? Notre Communauté ne peut vous aider que de ses prières : elle n'est pas en état de vous recevoir ; & tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la Charité de nos Dames Pensionnaires : je quêterai pour vous, & je vous remettrai demain ce que j'aurai amassé. (Quêter pour un Ange ! La belle chose à lui proposer !)

Non, ma Mere, non, repondis-je d'un ton sec & ferme : je n'ai encore rien dépensé de la petite somme d'argent que m'a laissé mon amie ; & je ne venois pas demander l'aumône : je crois que, lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela, que pour s'empêcher de mourir ; & j'attendrai jusqu'à cette extrémité : je vous remercie.

Et moi, je ne souffrirai point qu'une fille aussi bien née y soit

jamais réduite, dit en ce moment la Dame qui avoit gardé le silence. Reprenez courage, Mademoiselle : vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde. Je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez ; & il ne tiendra pas à moi , que je ne vous sois aussi chere qu'elle vous l'a été. Ma Mere , ajouta-t'elle en adressant la parole à la Religieuse : je payerai la pension de Mademoiselle ; vous pouvez la faire entrer chez vous. Cependant , comme elle vous est absolument inconnue, & qu'il est juste que vous sçachiez quelles sont les personnes que vous recevez , nous n'avons , pour vous ôter tout scrupule là-dessus , & pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour Mademoiselle ; nous n'avons , dis-je , qu'à envoyer tout-à-l'heure votre Touriere chez cette Madame Dutour , qui est ma Marchande

chande, & dont sans doute le bon témoignage justifiera ma conduite & la vôtre.

Je compris d'abord à ce discours, qu'elle étoit bien aise elle-même de connoître un peu mieux son sujet, & de sçavoir à qui elle avoit affaire : mais observez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenoit pour cela, & avec quel menagement pour moi, avec quelle industrie, elle me cachoit l'incertitude qui pouvoit lui rester sur ce que je disois, & qui étoit fort raisonnable.

On ne sçauroit payer ces traits de bonté-là. De toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle ame, ces tendres attentions, ces secretes politesses de sentiment, sont les plus touchantes. Je les appelle secretes, parce que le cœur qui les a pour vous, ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnoissance : il
croit

croît qu'il n'y a que lui qui les sçait, il vous les soustrait, il en enterre le mérite; & cela est adorable.

Pour moi, je fus au fait: les gens, qui ont eux-mêmes un peu de noblesse de cœur, se connoissent en égards de cette espece, & remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jettai avec transport, quoi qu'avec respect, sur la main de cette Dame, que je baisai longtemps, & que je mouillai des plus tendres & des plus délicieuses larmes que j'aye versé de ma vie: c'est que notre ame est haute, & que tout ce qui a un air de respect pour sa dignité la pénètre & l'enchanté; aussi notre orgueil ne fut-il jamais ingrat.

Madame, lui dis-je, consentez-vous que j'écrive deux mots à Madame Dutour par la Touriere: vous verrez mon Billet; & je songe que dans les circonstances
où

où je suis , & qu'elle n'ignore pas , elle pourroit craindre de la surprise , & ne pas s'expliquer librement ? Oui-dà , Mademoiselle , me répondit-elle : vous avez raison ; écrivez. Ma Mere , voulez-vous bien nous donner une plume & de l'encre ? Avec plaisir , dit la Prieure toute radoucie , & qui nous passa ce qu'il falloit pour le Billet. Il fut court : le voici à peu près.

„ La personne , qui vous rendra
 „ cette Lettre , Madame , ne va
 „ chez vous , que pour s'informer
 „ de moi : vous aurez la bonté de
 „ lui dire naïvement , & dans la
 „ pure verité , ce que vous en sça-
 „ vez , tant pour ce qui concerne
 „ mes mœurs & mon caractère ,
 „ que pour ce qui a rapport à mon
 „ Histoire , & à la maniere dont on
 „ m'a mise chez vous. Je ne vous
 „ sçaurois aucun gré de tromper les
 „ gens en ma faveur : ainsi , ne faites
 „ point

„ point difficulté de parler suivant
„ votre conscience, sans vous sou-
„ cier de ce qui me fera avanta-
„ geux ou non. Je suis, Madame....
& *Marianne* au bas pour toute
signature.

Ensuite, je presentai ce papier
à ma future bienfaitrice, qui,
après l'avoir lû, en riant, & d'un
air qui sembloit dire, Je n'ai que
faire de cela, le donna à travers
la grille à la Prieure, & lui dit,
Tenez, ma Mère : je crois que vous
serez de mon avis; c'est que, qui-
conque écrit de ce ton-là ne craint
rien.

A merveille, reprit la Religieu-
se quand elle en eut fait la lecture,
à merveille; on ne peut rien de
mieux : &, sur le champ, pendant
que je mettois le dessus de la Let-
tre, elle sonna pour faire venir la
Touriere.

Celle-ci arriva, salua fort respec-
tueusement la Dame, qui lui dit, A
pro-

propos, j'ai vu votre sœur à la campagne: on est fort contente d'elle où je l'ai mise; & j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t'elle, en la tirant un moment à quartier pour lui parler. Je présurai encore, que j'étois cette sœur dont elle l'entretenoit, & qu'il s'agissoit de quelques ordres qui me regardoient: & deux ou trois mots, comme, Oui, Madame, laissez-moi faire, prononcez tout haut par là Tourière qui me regardoit beaucoup, me le prouvèrent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit, & revint une petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la Dame, la Prieure, & moi, pendant cet intervalle de tems, je le passe. Voici la Tourière de retour: j'oublie pourtant une circonstance; c'est, qu'avant qu'elle rentrât dans le Parloir, une autre fille de la maison vint avertir la Dame, qu'on souhaitoit lui dire un

un mot dans le Parloir voisin. Elle y alla, & n'y resta que cinq ou six minutes. A peine étoit-elle revenue, que nous vîmes paroître la Touriere, qui, apparemment venoit de la quitter, & qui avec une gayeté de bonne augure, & débutant par un enthousiasme d'amitié pour moi, m'adressa d'abord la parole.

Ah! sainte Mere de Dieu, que je viens d'entendre dire du bien de vous, Mademoiselle! Allez, je l'aurois deviné: vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne sauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter; c'est qu'elle est sage, vertueuse, remplie d'esprit, de bon cœur, civile, honnête, enfin la meilleure fille du monde: c'est un trésor, hors qu'on dit qu'elle est si malheureuse, que nous en venons de pleurer la bonne Madame Dutoir & moi: il n'y a ni pere ni
mere

meré, on ne ſçait qui elle eſt; voilà tout ſon défaut: &, ſans la crainte de Dieu, elle n'en feroit pas plus mal, la pauvre petite; témoin un gros richard, qu'elle a congédié pour de bonnes raiſons, le vilain qu'il eſt. Je vous conterai cela une autre fois; je vous diſ ſeulement le principal: au reſte, Madame, j'ai fait comme vous me l'avez commandé; je n'ai pas dit votre nom à la Marchande; elle ne ſçait pas qui eſt-ce qui s'enquête.

La Dame rougit à cette indifcretion de la Touriere, qui me réveloit, que c'étoit de moi dont elles avoient parlé à part; & cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui eſt bien, ma bonne; en voilà aſſez, lui dit-elle: & vous, Mademoiſelle, n'entrerez-vous pas aujourd'hui? Avez-vous quelques hardes à prendre chez la Marchande, & faut-il que vous

« y alliez ? Oui, Madame, répondis-je ; & j'irai de retour dans une demi-heure, si vous me permettez de sortir.

« Faites, Mademoiselle : allez, reprit-elle, je vous attends. Je partis donc : le Couvent n'étoit pas éloigné de chez Madame Dutour, & j'y arrivai en très-peu de tems, malgré un reste de douleur que je sentoís encore à mon pied.

« La Lingere causoit à sa porte avec une de ses voisines : j'entrai, je la remerciai, je l'embrassai de tout mon cœur ; elle le méritoit.

« Eh bien, Marianne, Dieu merci, vous avez donc trouvé fortune ? Eh bien par-ci, eh bien par-là, qui est cette Dame, qui a envoyé chez moi ? J'abregeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je : je vais me deshabiller, & mettre cet habit dans un paquet que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'acheve, & que vous aurez la bonté de faire

porter aujourd'hui chez le neveu de Monsieur de Climal. Oui, oui, reprit-elle, chez Monsieur de Valville; je le connois, c'est moi qui le fournis : chez lui-même, lui dis-je; vous me remettez son nom : & en lui répondant, je montois déjà l'escalier qui menoit à la Chambre.

Dès que j'y fus, eh vite, eh vite, j'ôte la robe que j'avois, je reprends mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet; & le voilà fait. Il y avoit une petite écritoire, & quelques feuilles de papier sur la table; j'en prens une, & voici ce que j'y mets pour Valville.

Monsieur, il n'y a que cinq ou six jours que je connois Monsieur de Climal votre oncle, & je ne sçais pas où il loge, ni où lui adresser les hardes qui lui appartiennent, & que je vous prie de lui remettre. Il m'avoit dit, qu'il me les donnoit par charité : car, je suis pau-

vre ; & je ne les avois prises , que sur ce pied-là : mais , comme il ne m'a pas dit vrai , & qu'il m'a trompée , elles ne sont plus à moi , & je les rends aussi-bien que quelque argent qu'il a voulu à toute force que je prisse. Je n'aurois pas recours à vous dans cette occasion , si j'avois le tems d'envoyer chez un Recollet nommé le Pere Saint Vincent , qui a cru me rendre service en me faisant connoître votre oncle , & qui vous apprendra , quand vous le voudrez , à vous reprocher l'Insulte que vous avez faite à une fille affligée , vertueuse , & peut-être votre égale.

Que dites-vous de ma Lettre ? J'en fus assez contente , & la trouvais mieux que je n'aurois moi-même espéré de la faire , vû ma jeunesse , & mon peu d'usage : mais , on seroit bien stupide , si , avec des sentimens d'honneur , d'amour , & de fierté , on ne s'ex-

primoit

primoit pas un peu plus vivement qu'à son ordinaire.

Aussitôt ce Billet écrit, je pris le paquet, & je descendis en bas.

Je supprime ici un détail que vous devinerez aisément: c'est ma petite cassette pleine de mes hardes, que je ne pouvois pas porter moi-même, & que j'envoyai prendre en haut par un homme qui s'étoit dévoué au service de tout le quartier, & qui se tenoit d'ordinaire à deux pas du logis: ce sont mes adieux à Madame Dutour, qui me promit que le ballot & le billet pour Valville seroient remis à leur adresse en moins d'une heure: ce sont mille assurances, que nous nous fimes cette bonne femme & moi: ce sont presque des pleurs de sa part, car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyois toujours qu'elle alloit pleurer. Pour moi, je versai quelques larmes par tristesse: il me sembloit, en me se-

parant de la Dutour, & en sortant de sa maison, que je quittois une espece de parenté, & même une espece de patrie; & que j'allois à la garde de Dieu dans un pays étranger, sans avoir le tems de me reconnoître. J'étois comme enlevée; il y avoit quelque chose de trop fort pour moi dans la rapidité des événemens qui me déplaçoient, qui me transportoient; je ne scayois où, ni entre les mains de qui, j'allois tomber.

Et ce quartier, dont je m'éloignois, le comptez-vous pour rien? Il me mettoit dans le voisinage de Valville, de ce Valville, que j'avois dit que je ne yerrois plus, il est vrai; mais, il étoit bien rigoureux de se trouver prise au mot: je m'étois promis de ne le plus voir, & non pas de ne le pouvoir plus; ce qui est bien autrement sérieux, & le cœur ne se mene pas avec cette rudesse-là: ce qui l'aide à être fer-

me,

me, dans un cas comme le mien, c'est la liberté d'être foible ; & cette liberté, je la perdois par mon changement d'état, & j'en soupirois, mon courage en étoit abattu.

Cependant, il faut partir ; allons, me voilà en chemin : j'ai dit à la Dutour que p'étoit à un Couvent que je me rendois ; comment s'appelle-t'il ? Je l'ignore, aussi-bien que le nom de la rue ; mais, je sçais mon chemin, les crocheteurs me suit ; à son retour il l'instruira, & si par hazard elle voit Valville, elle pourra l'instruire aussi : ce n'est pas que je le souhaite ; c'est seulement une réflexion que je fais en marchant, & qui m'amuse. Eh bien oui, il sçaura le lieu de ma retraite, que m'importe, qu'en peut-il arriver ? Rien, à ce qu'il me semble : est-ce qu'il tentera de me voir, ou de m'écrire ? Oh que non, me disois-je : oh que si, devois-je

dire , si je m'étois répondu sincèrement , & suivant la consolante apparence que j'y trouvois.

Mais , nous approchons du Couvent , & nous y sommes : j'y revenois bien moins parée , que je n'en étois partie ; ma bienfaitrice m'en demanda la raison.

C'est , lui dis-je , que j'ai repris mes hardes , & que j'ai laissé chez Madame Dutour toutes celles que vous m'avez vûes , Madame ; afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé , & de qui je les tenois. Ma chere fille ; vous n'y perdrez rien , me repondit-elle en m'embrassant , après quoi j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du Parloir : elle partit ; & me voilà pensionnaire.

J'aurai bien des choses à vous dire de mon Couvent. J'y connus bien des personnes : j'y fus aimée de quelques-unes , & dédaignée de quelques autres ; & je vous promets

promets l'Histoire du séjour que j'y fis: vous l'aurez dans la quatrième Partie. Finissons celle-ci par un événement qui a été la cause de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces Religieuses, ma bienfaitrice m'y fit habiller comme si j'avois été sa fille, & m'y pourvut sur ce pied-là de toutes les hardes qui m'étoient nécessaires: jugez des sentimens que je pris pour elle; je ne la voyois jamais qu'avec des transports de joye & de tendresse.

On remarqua que j'avois de la voix, elle voulut que j'appriſſe la Musique. La Prieure avoit une nièce, à qui on donna un Maître de Claveſſin; ce Maître fut le mien auſſi. Il y a des talens, me dit cette aimable Dame, qui ſervent toujours, quelque parti qu'on prenne: ſi vous êtes Religieuſe, ils vous diſtingueront dans votre maiſon;

si vous êtes du monde, ce sont des graces de plus, & des graces innocentes.

Elle me venoit voir tous les deux ou trois jours, & il y avoit déjà trois semaines que je vivois-là dans une situation d'esprit très-difficile à dire: car, je tâchois plus d'être tranquille, que je ne l'étois, & ne voulois point prendre garde à ce qui m'empêchoit de l'être, & qui n'étoit qu'une folie secrète qui me suivoit partout.

Valville sçavoit sans doute où je demeurois: je n'entendois pourtant point parler de lui, & mon cœur n'y comprenoit rien. Quand Valville auroit trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles, il n'y auroit rien gagné: j'avois renoncé à lui; mais, je n'entendois pas qu'il renonçât à moi: quelle bizarrerie de sentiment!

Un jour, que je rêvois à cela malgré que j'en eusse, (& c'étoit l'après-

l'après-midi,) on vint me dire, qu'un laquais demandoit à me parler. Je crus qu'il venoit de la part de ma bienfaitrice, & je passai au Parloir. A peine considèrai-je ce prétendu domestique, qui ne se montrait que de côté, & qui d'une main tremblante me presenta une Lettre. De quelle part? lui dis-je. Voyez, Mademoiselle, me répondit-il d'un ton de voix ému, & que mon cœur reconnut avant moi, puisque j'en fus émue moi-même.

Je le regardai alors, en prenant sa Lettre: je lui trouvai les yeux sur moi: quels yeux, Madame! les miens se fixerent sur lui. Nous restâmes quelque tēms sans nous rien dire; & il n'y avoit encore que nos cœurs qui se parloient, quand une Touriere arriva, qui me dit que ma bienfaitrice alloit monter, & que son carosse venoit d'entrer dans la Cour. Remarquez, qu'elle

qu'elle ne la nomma pas : c'est votre bonne Maman , me dit-elle ; & puis elle se retira.

Ah ! Monsieur , retirez-vous , criai-je toute troublée à Valville , (car vous voyez bien que c'étoit lui ,) qui ne me répondit que par un soupir en sortant.

Je cachai ma Lettre en attendant ma bienfaitrice , qui parut un instant après , & qui amenoit avec elle une Dame que j'ai bien aimée , que vous aimerez aussi sur le portrait que je vous en ferai dans ma quatrième Partie , & que je joindrai à celui de cette chère Dame qu'on appelloit ma Mere.

F I N.



Seven Seydi

15. 2. 1987

3 vols.

[ZAH.]

862820



